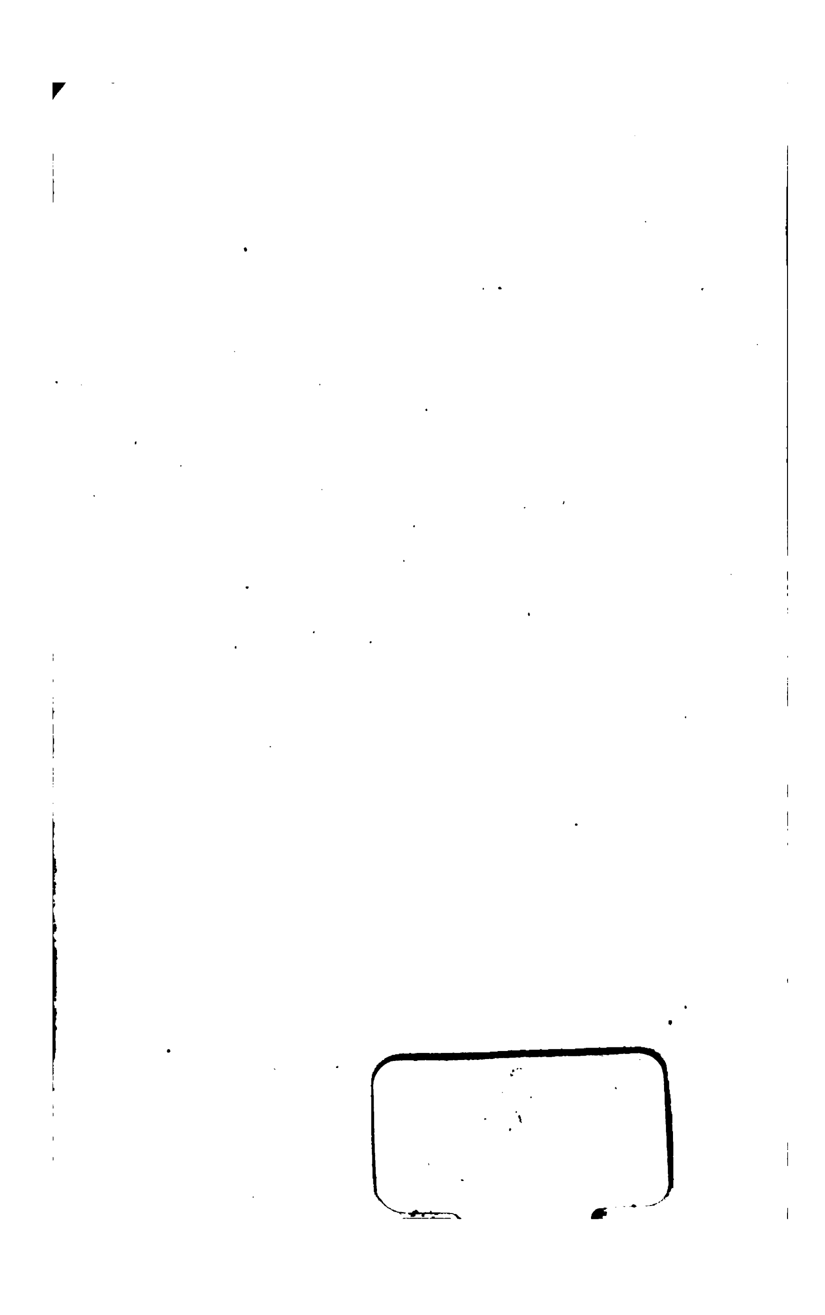

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06818650 5



ZBM

Elizabeth

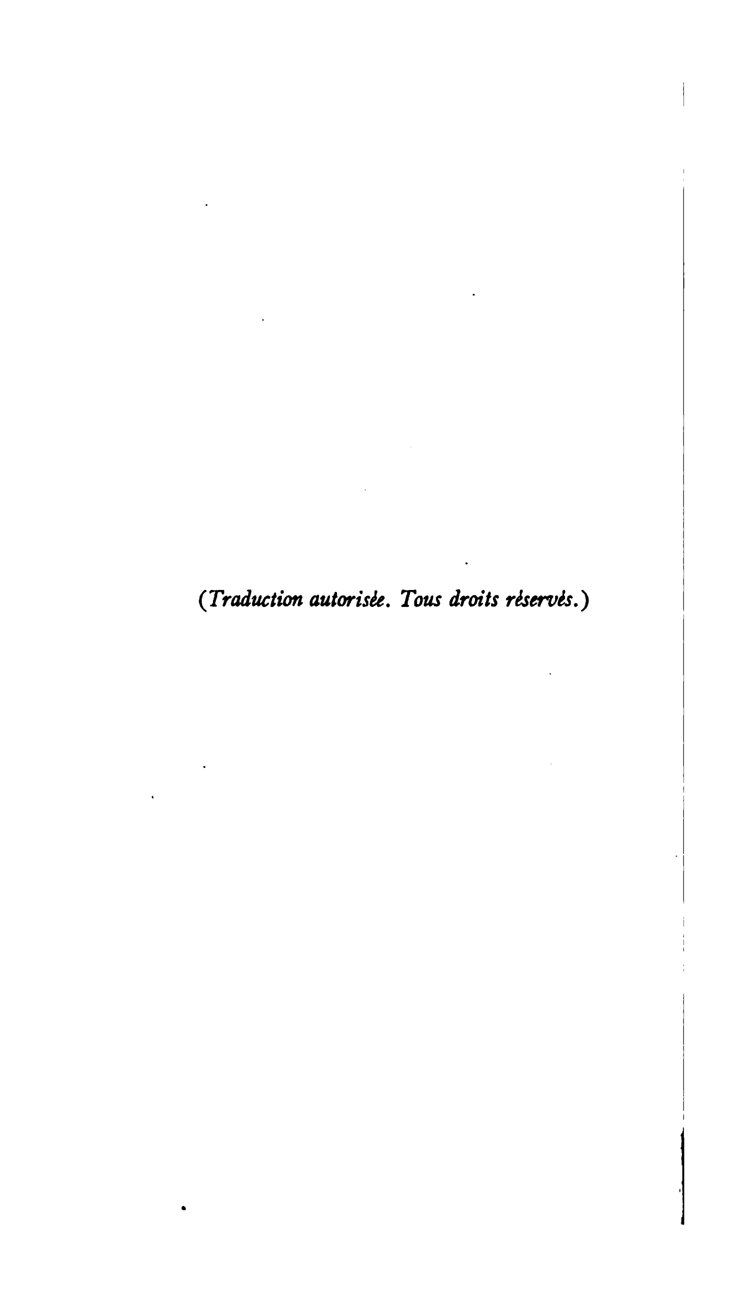


DU

ROYAUME

DE

CARMEN SYLVA



CONTES
DU
PÉLECH

PAR

CARMEN SYLVA (pseud.)

Traduction autorisée

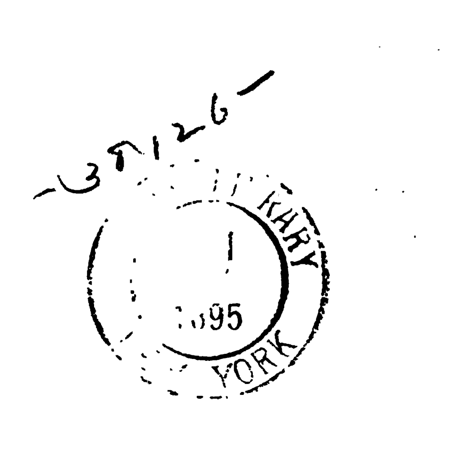
PAR

L. ET F. SALLES



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1884


-38126-
YORK



A CARMEN SYLVA

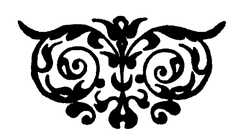
LE Pélech était un torrent, tour à tour violent ou calme, mais inconnu et caché au fond des Carpathes; il est célèbre aujourd'hui : le barde inspiré de Sinaïa, poète et reine, l'a chanté. Puisse cette traduction en notre langue porter plus loin encore aux oreilles des délicats ces doux et harmonieux récits des âges passés ou des temps encore près de nous; puisse-t-elle être en même temps un fidèle

écho de ces chants pleins de charme, qui nous révèlent l'âme tout entière de Celle que la postérité nommera, comme les contemporains : l'Ange de la Roumanie !

Vienne, 1884.

Les traducteurs :

L. et F. SALLES.





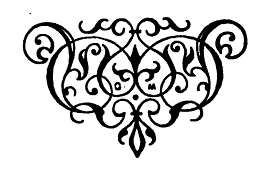
AUX ENFANTS

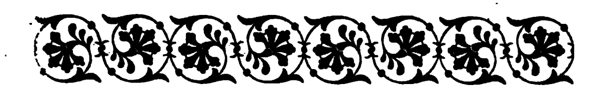
Où la forêt vierge couronne de hauts rochers, où le torrent roule sauvage dans le vallon, où mille fleurs s'épanouissent, où de douces senteurs jaillissent; là, pareil au plus beau jardin, est mon royaume;

Où tout le feu des couleurs du conte se reflète dans des yeux purs, profonds, débordant de vérité, entourés de l'éclat de l'amour; là, mollement enivré des effluves du printemps, est mon royaume;

Dans le monde entier, dans la haute forêt, où ne résonne qu'une chanson joyeuse, où les nuées se pelotonnent, où les gouttelettes de rosée tombent; là, dans les murmurants rameaux, flotte mon royaume.

Dans toute nouvelle pousse, dans la force céleste de chaque rayon, dans les formes et les aspects, dans l'être et le développement; là croît — enfants, suis-je riche! — mon royaume.





LE PÉLECH

De l'antique *Bucegi* [1], qui a déjà vu tant de choses qu'il ne peut plus s'étonner de rien, s'élance et roule un torrent si sauvage, si emporté, qu'il semble dans son exubérance vouloir traverser le monde entier comme un tourbillon. C'est un magnifique compagnon que le *Pélech*, avec sa chevelure dénouée et ses yeux d'un bleu profond; et s'il est si joyeux et si fort, c'est qu'il est né dans les profondeurs d'une puissante montagne. On assure qu'il vient d'un lac souterrain immense habité par les ondines.

1. Prononcez Boutchdech.

Et quand on reste assis près du *Pélech* longtemps, si longtemps qu'on en oublie le monde, on peut très distinctement entendre chanter les nymphes.

Quelquefois aussi une ondinette descend le Pélech sur une grande et large feuille, pardessus les chutes d'eau, et s'en va de ses yeux riants contempler le monde. Mais celui-là seul peut la voir, qui est né au son des cloches et qui n'a pas encore eu de mauvaise pensée. Les ondines caressent de leurs doigts mignons la chevelure bouclée du *Pélech* et causent avec lui tout bas du pays, là-bas dans le fond de la montagne, et puis il leur présente de petits miroirs où elles peuvent contempler leurs mignonnes figures de rose. C'est un merveilleux murmure, comme celui du vent frôlant doucement le feuillage. Et le *Pélech* n'est jamais las, tant grande est sa force, tant délicieux est son voyage!

Il donne ses vagues écumantes par masses éternellement nouvelles; combien en donne-t-il? il ne le demande pas, car il sait bien que là, dans les profondeurs, est le grand lac qui ne s'épuisera jamais, aussi longtemps que le Bucegi ne devien-

dra pas poussière et que la mer ne couvrira pas les Carpathes.

Il ne sait pas compter, le *Pélech*, et ne dit jamais : « Je ne veux pas m'épuiser, peut-être deviendrai-je pauvre un jour ! » Oh, non, il fait ardemment et généreusement bondir ses ondes à travers le monde du bon Dieu, afin que les hommes, les animaux et les plantes puissent se rafraîchir.

Quelquefois pourtant il s'irrite, quand le printemps ne veut pas venir ou que l'automne s'enfuit trop vite ; alors il devient tout jaune et se gonfle tellement, dans sa colère, qu'il brise et déchire tout ce qu'il peut atteindre. Mais la tempête se rit de lui, ou bien le flagelle pour le punir, ou bien jette sur son chemin de grands arbres, le long desquels il lui faut se traîner avec fatigue, lui, l'impatient enfant aux malins caprices. Mais comment aussi ne s'irriterait-il pas, quand l'hiver vient trop tôt ?

Il ne peut point supporter que les arbres lui jettent leurs feuilles et qu'il soit obligé d'emporter mortes les choses avec lesquelles il a joué tout l'été, et la chemise de glace qui le serre et veut le réduire au silence ne lui plaît pas non plus.





VIRFUL CU DOR[1]

Il y avait une fois à Sinaïa une *hora* [2] comme il n'y en avait jamais eu; car c'était un grand jour de fête, et au monastère les moines avaient donné à manger à table ouverte et tous s'étaient rassasiés. Les gens étaient venus de loin, d'Isvor et de Poeana Zapului [3], de Comarinc et de Predeal et d'au delà des monts.

Le soleil brillait si chaud dans la vallée, que les filles ôtaient de leur tête leurs mouchoirs et que les garçons rejetaient en arrière les cha-

1. Le Pic du Désir.
2. La *hora* est une danse.
3. Poeana Zapului signifie : plateau du chamois.

peaux couverts de fleurs, pour danser avec moins de fatigue.

Les femmes étaient debout tout autour sur le gazon et allaitaient leurs enfants; leurs voiles miroitaient au loin, légers et blancs comme des fleurs.

C'était un piétinement et des cris de joie de la part des gais danseurs : les filles semblaient flotter, comme si leurs pieds charmants, qui se montraient sous la jupe étroite, n'eussent pas touché le sol. Leurs chemises, brodées richement de toutes les couleurs, étincelaient d'or, tout autant que les piécettes suspendues à leur cou. La danse ondulait ainsi que les vagues de la mer, en cercles grands et petits, aux sons de la musique des *lautari*, musique incessante comme le pouls dans les veines.

Un peu à l'écart, appuyé sur son long bâton, se tenait un jeune berger, regardant la hora de ses yeux noirs comme la mûre. Sa taille avait la sveltesse d'un jeune pin; sous le bonnet de peau de mouton, ses cheveux tombaient en boucles noires sur ses épaules. Sa chemise était grise, arrêtée aux hanches par une large ceinture de cuir; aux pieds, il avait des sandales. Son

regard n'avait flotté qu'un instant; maintenant ses yeux avaient trouvé ce qu'ils cherchaient et ils s'arrêtaient étincelants sur une jeune fille qui ne semblait pas le remarquer.

La fille était belle, belle comme la plus admirable fleur, mieux encore, plus belle que la gentiane et le rhododendron, plus délicate que l'immortelle des Alpes. Ses yeux avaient deux lueurs, l'une dans la noire pupille, l'autre dans la couronne brune qui entourait la noire pupille. Ses dents brillaient chaque fois qu'elle ouvrait ses lèvres de corail; ses cheveux étaient noirs comme l'abîme d'où monte le miroitement d'une chute d'eau, et la couronne de fleurs ne s'y flétrissait pas, comme si elle lui donnait vie et fraîcheur.

Sa taille était si ténue qu'on eût cru pouvoir la briser d'une main, et, à côté de tout cela, on parlait aussi de sa force. Oui, Irina était belle, très belle, et Ionel, le jeune pâtre, la regardait toujours. Enfin il s'approcha aussi du cercle et prit sa main. Les jeunes filles les regardèrent en riant, et une subite rougeur monta au visage d'Irina.

Les *lautari* arrêtèrent alors tout d'un coup leur cadence sur un vibrant accord, les garçons

firent tourner leurs danseuses sur elles-mêmes en les faisant passer sous leur bras, et, d'une forte secousse, Ionel rabattit la main d'Irina. Cela voulait beaucoup dire. Mais Irina leva les épaules et se mit à rire.

— Irina, dit-il à voix basse, vois-tu les feuilles jaunies, là, à ce hêtre? Il est temps, il faut que je descende avec mes moutons dans la vallée, en bas dans le Baragan, peut-être jusque dans la Dobroudgea, et jusqu'au printemps je ne te verrai plus. Dis-moi une bonne parole, afin que mon cœur ne tremble pas quand je penserai que tu regardes les autres garçons!

— Que dois-je te dire? Tu ne m'aimes pas et tu m'oublieras bientôt!

— Je veux plutôt mourir que t'oublier, Irina.

— Ce ne sont là que des mots, je n'y crois pas!

— Que faut-il faire pour que tu me croies?

Les yeux d'Irina étincelèrent, lorsqu'elle lui dit en le regardant de côté :

— Ce que tu ne peux pas!

— Je puis tout! dit lentement Ionel, comme s'il ne savait pas qu'il parlait.

— Non, tu ne peux pas rester sans tes moutons; tu te passerais plus difficilement d'eux que de moi.

— Sans mes moutons? dit Ionel, avec un soupir.

— Vois-tu, dit Irina en riant, la seule chose que je demande, c'est que tu restes là-haut sur la montagne sans moutons, et cela, tu ne le peux pas. Je te le répète, ce ne sont là que des mots!

— Et si pourtant je le faisais! dit Ionel en pâlissant et en serrant les dents.

Les garçons et les filles s'étaient réunis autour d'eux et écoutaient.

— Ne le fais pas!..... Si, fais-le! criaient-ils à l'envi.

Alors un vieux pâtre, à la blanche chevelure et aux épais sourcils, posa la main sur l'épaule de Ionel :

— Laisse aller les filles, dit-il rudement, elles te briseront le cœur et puis en riront. Ne sais-tu pas qu'il doit mourir, le berger qui abandonne ses moutons?

Il montra le poing à Irina en disant :

— Et toi, tu penses aussi, parce que tu es belle, que tu peux tout oser et que rien ne punira ta présomption, mais, tout le mal que tu fais, c'est à toi-même que tu le fais.

Irina riait :

— Il n'a pas besoin d'y aller et je n'ai pas besoin de lui non plus. Elle pirouetta sur elle-même et courut vers la source derrière le monastère pour y boire.

Mais Ionel n'écouta personne; il se dirigea, les joues pâles et les lèvres serrées, vers la montagne. Il passa devant Irina et lui fit seulement signe de la main.

— Ne le fais pas! lui cria-t-elle, en joignant ses rires à ceux des autres filles.

Le Pélech gronda :

— Ne le fais pas ! Ne le fais pas !

Mais Ionel ne l'écouta pas et, par le soleil de midi et les rampes glissantes, sous les pins géants que six hommes ont peine à embrasser, à travers la forêt ombreuse de hêtres, il monta vers la cabane de berger autour de laquelle ses mou-

tons étaient parqués et d'où ses chiens accoururent vers lui avec de joyeux aboiements.

Il passa la main dans leur soyeux pelage et appela sa Mioritza [1] : *Brr, brr, oitza* [2] , *brr* ! Elle vint à lui avec son agnelet et se laissa planter dans la toison les œillets qu'il avait volés à Irina.

Il pria les autres pâtres de prendre avec eux ses moutons et les prévint qu'il les rejoindrait plus tard; il avait fait un vœu, disait-il, et devait d'abord l'accomplir. Tous l'écoutèrent avec surprise : « Et si je ne reviens plus, ajouta-t-il, dites que le *Désir* m'a invité à ses noces. » Il prit en main sa trompe et monta plus haut, jusqu'au faîte des monts, d'où il pouvait voir par dessus le Danube jusqu'aux Balkans.

Il y demeura debout, porta la trompe à ses lèvres et la fit résonner d'une façon plaintive. Alors il vit accourir à lui son chien le plus fidèle, qui se mit à bondir autour de lui en agitant sa queue, et à le tirer par ses vêtements du côté de la vallée, de sorte que Ionel, ne sachant plus comment se défendre, finit par le chasser, les

1. Mioritza, jeune brebis.
2. Oitza, petit mouton.

larmes dans les yeux, en le menaçant et en lui jetant des pierres. Il avait ainsi éloigné son dernier ami et restait seul dans la sauvage solitude de la montagne. Deux aigles tournoyaient à ses pieds; tout, du reste, était silencieux.

Il se coucha sur le dur gazon et soupira si profondément qu'on eût dit que sa poitrine se brisait, puis il s'endormit de mélancolie et de langueur. Quand il s'éveilla, les nuées roulaient autour de sa tête et se rapprochaient de plus en plus, courant d'abord rapides, puis s'arrêtant soudain et l'enveloppant comme d'un épais brouillard, de sorte qu'il ne pouvait voir à un pas devant lui.

Tout d'un coup elles semblèrent prendre un corps, et, se tenant par les mains, des femmes admirables, aux vêtements étincelants, blancs comme la neige, flottèrent autour de lui. Il se frotta les yeux, parce qu'il croyait encore rêver; alors il entendit leur chant, c'était une molle harmonie, comme venant des lointains; elles tendirent ensuite vers lui leurs bras de lys : « Bel adolescent! sois à moi! sois à moi! Viens avec moi! » Ainsi l'appelait-on de tous côtés. Mais lui ne fit que secouer la tête.

— Ne nous résiste pas ! criait l'une. Nous voulons te donner tant de joie, que tu oublieras pour toujours la vallée.

Elle sépara de la main les nuages; alors lui apparut une clairière si pleine de fleurs qu'il n'en avait jamais vu de pareille ; dans la clairière, une cabane de berger faite de feuilles de roses, et une source qui roulait ses perles sur la mousse odorante.

— Viens, c'est là que nous voulons habiter, disait la belle de sa voix d'argent.

— Non, disait l'autre, viens avec moi. Et devant ses yeux elle construisit avec des nuées une maison qui, sous les rayons du soleil, semblait un arc-en-ciel. L'intérieur était moelleux comme le plus fin coton; le sol et les murailles étaient de gazon et de fleurs, et du toit tombaient les gouttes de l'arc-en-ciel qui, à peine touchaient-elles la terre, en faisaient jaillir gazon et fleurs.

— C'est ici que nous voulons habiter, disait la belle fille; je te parerai comme je suis parée.

Et elle lui mit à la tête et au cou des chaînes formées de gouttes étincelantes, mais il les secoua.

— Une seule, dit-il d'un ton sombre, peut me parer, une seule, ma fiancée!

— Eh bien, je veux être ta fiancée, dit une troisième, voici ma dot!

Et, serrant les nuées, elle en fit des moutons et toujours des moutons, jusqu'à ce que toute la montagne, tous les monts et le ciel en fussent pleins. Ils étaient d'une blancheur éblouissante, avec des sonnettes d'argent et d'or au cou, et le gazon croissait sous leurs pas. Le visage de l'abandonné s'éclaira un instant, mais il ne tarda pas à écarter de la main la séduisante vision et dit :

— Je n'ai qu'un troupeau, le mien, et je n'en demande pas d'autre.

Alors les nuées devinrent plus épaisses et plus sombres; bientôt il fut enveloppé de nuages noirs; les éclairs en jaillissaient et le tonnerre grondait avec éclat près de lui. Et dans le tonnerre, il entendit :

— Toi, audacieux fils de la terre, qui oses nous mépriser, tu es condamné à périr!

Le tonnerre éclata comme si la montagne entière se rompait et s'écroulait dans la vallée,

mais la neige tomba sur Ionel en légers flocons, toute fine d'abord, puis de plus en plus épaisse, jusqu'à ce que les montagnes tout autour fussent entièrement ensevelies et que son manteau, ses cheveux, ses sourcils en fussent couverts. Et du sein de l'ouragan de neige résonnaient de nouveau les harmonieux accents des plus douces voix, alternant avec des flûteaux et des trompes, et avec des chants; puis, bâti par des mains invisibles, s'éleva devant ses yeux un palais de neige d'un tel éclat que, pour un instant, il dut fermer les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, la lune et les étoiles étaient réunies dans le palais, de sorte que ses murailles étaient pénétrées de leur éclat. La lune trônait sur un haut et moelleux coussin et regardait les étoiles, se tenant par la main et dansant une hora. A tout instant il en arrivait de nouvelles; à mesure que le ciel devenait plus noir et que la lune faisait un signe, une petite étoile accourait du ciel dans le palais.

Il y avait là de toutes petites étoiles, comme des enfants, qui roulaient pêle-mêle, riaient, et jouaient aux pieds de la lune. D'autres arrivaient majestueuses, avec leurs traînes qui balayaient

toutes les cimes des monts, et les traînes, aussi longues que tout le Bucegi, étaient portées par de nombreuses petites étoiles, toutes brillamment vêtues, parées de guirlandes et de couronnes d'un rare éclat. Les portes du palais s'élargirent d'elles-mêmes lorsque les puissantes étoiles parurent, et l'une d'elles ordonna à la lune de descendre de son trône et de la servir. Puis elle fit signe à Ionel et lui dit :

— Viens, enfant des hommes, sois mon époux, tu feras avec moi le tour des mondes, tu auras mes petites étoiles pour serviteurs, et toi-même tu seras inondé de lumière comme une brillante étoile !

Ionel s'était approché de la porte, sans le savoir, et il écoutait ces paroles séduisantes qu'accompagnait le chant léger des autres étoiles. Alors la lune leva la tête et le regarda, et elle ressemblait tant à Irina qu'Ionel porta la main à son cœur et s'écria :

— Le monde fût-il à mes pieds, que je le porterais à Irina !

Ce fut un sifflement, un mugissement, puis un terrible craquement; les étoiles s'élancèrent

vers le ciel, en une file interminable, solennelle; le palais s'effondra sur lui-même et ensevelit Ionel, et la lune regarda triste et blafarde les masses de neige.

Mais les gnomes qui avaient entendu au dessus de leurs têtes le terrible craquement, rampèrent à grand'peine du sein de la montagne, pour voir si aucun danger ne menaçait leur logis. Alors ils découvrirent l'immense monceau de pierres précieuses dont le palais avait été bâti. Ils se mirent, pleins de joie, à rassembler leur inestimable trouvaille et à la traîner dans l'intérieur de la montagne où ils l'amoncelèrent dans de vastes cavernes. C'est ainsi qu'ils trouvèrent le pauvre Ionel, et comme il n'était pas tout à fait sans vie et qu'il était plus beau qu'aucun d'entre eux, ils en eurent pitié, le traînèrent à grand'peine en bas, et le couchèrent sur leur mousse la plus molle.

Ils puisèrent à leurs sources chaudes et froides, le lavèrent et le baignèrent, puis le portèrent auprès de l'immense lac souterrain qui alimente toutes les eaux. Ils l'y plongèrent une fois; alors il se réveilla tout à fait bien portant et regarda autour de lui avec surprise.

— Où suis-je donc? demanda-t-il enfin.

Bien légitime était sa surprise : au dessus de lui les rochers miroitants formaient des arceaux à une hauteur incommensurable, et ils allaient se perdre dans la noire nuit; à ses pieds s'étendait un lac si vaste, si infiniment vaste, qu'on eût dit qu'il remplissait tout l'intérieur de la terre : ce lac se perdait aussi dans l'obscurité et tout autour se tenaient, couraient, rampaient des milliers de gnomes, avec de longues barbes et de petites lumières qu'ils portaient, les uns à la ceinture, les autres sur la tête. Ils apportaient en longues files des pierres précieuses, les lavaient au lac, ce qui en augmentait l'éclat, et les plaçaient par couches, par monceaux, dans des salles. Beaucoup arrivaient sur des flottes et apportaient des pierres tout à fait inconnues. Quelques-uns chargeaient des navires pour de longs voyages et quittaient la rive.

Il y avait dans la halle immense une confusion de voix et de lumières qui étourdissait tout à fait Ionel, mais tous étaient parfaitement au courant de leur tâche, à l'exception de ceux qui l'entouraient et ne savaient que faire de lui. Soudain, il fut saisi du désir de partir aussi pour les

lointains sombres et inconnus, et il s'élança sur une flotte qui allait lever l'ancre.

Alors s'éleva des eaux une femme magnifique, ressemblant à Irina comme sa sœur, et elle tendit les bras vers lui. Ionel voulait s'élancer en appelant : « Irina! » mais vingt bras vigoureux le retinrent et tout autant de vigoureux bras commencèrent à le frapper violemment. Il se défendit, car la belle femme lui faisait toujours signe, mais ils ne le lâchèrent pas et dans leur rage ils se mirent à le lapider. Alors parut devant lui un gnome couronné qui ordonna de cesser la lutte et dit :

— Tu te trompes, Ionel, ta fiancée n'est pas ici; elle est dans la vallée et t'attend; c'est à moi que celle-ci est destinée et je l'attends depuis bien des années.

La belle femme fit une moue très irritée qui lui allait à ravir, menaça et plongea dans les ondes. Le petit roi soupira, Ionel soupira et tous les gnomes soupirèrent aussi en bons et braves sujets, mais ils tenaient encore les pierres prêtes pour le cas où la mort d'Ionel serait décidée. Alors, le roi considéra avec compassion le beau pâtre, ordonna immédiatement de le laver avec

les eaux des sources guérissantes, car il perdait son sang par de nombreuses blessures et le fit ensuite reconduire rajeuni et embelli à la cime du mont où on l'avait trouvé. A son départ, il lui dit :

— Tu as commis une faute, Ionel; tu as oublié tes devoirs pour l'amour d'une jolie femme. Ta fidélité envers elle est belle et grande, mais l'infidélité à tes devoirs est plus grande encore; quoique je comprenne tes sentiments, je ne puis te soustraire au châtiment qui t'est réservé.

Ionel aborda, le cœur oppressé, la cime de la montagne, autour de laquelle mugissait l'ouragan.

La tempête devenait plus violente de minute en minute, comme si elle voulait précipiter des sommets le solitaire et le réduire en mille atomes. Ionel se tenait à une saillie de rocher et regardait autour de lui avec des yeux sauvages, attendant de nouveaux ennemis, de nouveaux dangers et de nouvelles tentations. Alors il lui sembla que l'ouragan le jetait à terre, qu'il lui secouait et lui déchirait le cœur, et que lui-même mourait de douleur. Il se cramponna encore plus fortement au rocher qui semblait osciller sous sa pression.

Et dans le mugissement et le craquement, il entendait autour de lui des cris, des appels, des menaces, tantôt proférés par plusieurs voix, tantôt par une seule. Puis c'étaient des fanfares de trompe qui ébranlaient son cerveau et soudain son amour pour Irina se changea en une haine brûlante, amère, parce qu'elle l'avait, le sourire aux lèvres, envoyé à la mort. Oui, il voulait rester ici, fidèle jusqu'à la fin, mais au printemps il voulait descendre vers elle et prendre congé d'elle avec dédain pour toujours. Nulle femme ne devait posséder son cœur; seul, son troupeau, qu'il avait honteusement délaissé, le possèderait.

Alors résonna du sein du rocher une voix puissante et profonde :

— Ionel, tu es à moi sans rémission, tu es en ma puissance et pour toujours!

Et au même moment le rocher se changea en une femme gigantesque qui enserra le pâtre entre ses bras de pierre et le baisa de ses lèvres de pierre. Il essaya de se défendre plein d'effroi, mais il ne le put.

— Qui es-tu? cria-t-il, tout l'enfer s'est-il donc ligué contre moi? Qui es-tu, si tu n'es pas la *Welwa?*

La femme était redevenue rocher et à travers la tempête résonnèrent ces mots :

— Je suis le *Désir*, tu es à moi, et les dernières lèvres que tu auras baisées seront les miennes.

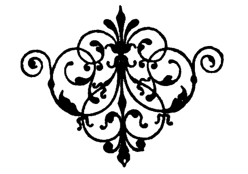
A ce moment tout devint tranquille et le soleil se montra. Il éclaira un homme pâle qui, appuyé sur sa trompe, regardait fixement en bas dans la vallée jusqu'au Danube. Cet homme ne soupirait pas, il ne se mouvait pas, les battements de son cœur ne soulevaient pas ses bras croisés sur sa poitrine. A peine le mouvement lent des paupières alourdies trahissait-il la vie. Alors tout commença autour de lui à se mouvoir. Neiges et glaces fondirent et coulèrent dans la vallée, et sous elles rampa la jeune verdure. Ionel ne bougea pas. La forêt se dépouilla de son feuillage desséché, les bourgeons commencèrent à se montrer. Ionel sembla ne pas s'en apercevoir. Le chant des oiseaux monta vers lui, ainsi que le mugissement des torrents dans la pluie chaude.

Ionel n'entendit pas. Tout ce qui a vie semblait se rassembler autour de lui pour l'éveiller, mais en vain; il regardait en bas, vers le Danube, fixement, comme s'il avait été de pierre.

Tout d'un coup, la vie ranima ses traits, ses yeux brillèrent, une légère rougeur colora ses joues, et il écouta, les bras et le cou tendus, l'aboiement des chiens et le tintement des cloches qui se rapprochaient. Il vit alors son troupeau paraître distinctement; la trompe à ses lèvres, il s'efforça de sonner la bienvenue, mais en vain, il ne put que porter la main à son cœur en criant : « Je meurs! » et tomba sans vie sur le sol.

Ses chiens lui léchèrent en vain les mains et la figure, sa *Mioritza* bondit en vain pardessus lui, en vain les bergers l'appelèrent-ils par son nom; il gisait là, avec un sourire de bonheur sur son visage ravagé, et il ne donna pas de réponse. Brisé, près de lui, le cor que son souffle venait d'animer encore gisait aussi, et rien autour de lui ne portait la trace des luttes que le jeune héros avait soutenues. Ils l'enterrèrent où ils l'avaient trouvé et nommèrent la montagne : « Le Pic du Désir, » *Virful cu Dor*. J'ai été souvent là haut, j'ai vu sa tombe : les moutons y paissent toujours.







FURNICA

Il y avait une fois une très belle fille qui s'appelait *Viorica ;* elle avait des cheveux comme de l'or, des yeux comme le ciel, des joues comme des œillets, et des lèvres comme des cerises; son corps était flexible comme un roseau. Tout le monde, à la seule vue de cette belle fille, ressentait de la joie, à cause de sa beauté, et plus encore à cause de sa remarquable activité. Lorsqu'elle allait au puits, la cruche sur la tête, elle avait en même temps la quenouille à la ceinture et filait. Elle savait aussi tisser et broder comme une fée. Ses chemises étaient les plus belles dans tout le

village, brodées de noir et de rouge, avec une large *altitza* sur l'épaule.

Elle avait orné de fleurs sa jupe et même ses bas du dimanche. Ses petites mains ne pouvaient se reposer; dans les champs et les prairies, elle travaillait autant qu'à la maison, et tous les garçons regardaient la belle Viorica qui plus tard devait faire une fameuse maîtresse de maison. Mais elle ne les regardait pas; elle ne voulait rien savoir du mariage : elle n'avait pas de temps pour cela, disait-elle, il fallait qu'elle prît soin de sa mère.

A ce propos, la mère fronçait le sourcil, pensant qu'un brave gendre serait un appui de plus; alors la fillette s'attristait et demandait à sa mère si elle avait à se plaindre de son travail pour vouloir à toute force un homme au logis. « Les hommes ne nous donnent que plus de peine, disait-elle, il nous faut alors filer, tisser et broder aussi pour eux, et nous ne pouvons venir à bout des travaux des champs. »

Alors la mère soupirait et songeait à son fils mort, pour lequel elle avait fait tant de belles chemises et qu'elle avait lavées elle-même, si blanches que toutes les filles faisaient de grands

de grands yeux pour le voir. Cela ne lui avait jamais donné trop de peine, car, pour son fils, que ne ferait une mère sans se fatiguer?

L'heure vint où Viorica dut reconnaître que sa mère, comme si elle avait prévu qu'elle ne devait plus demeurer longtemps sur la terre, avait eu raison de désirer un gendre. Elle commença à devenir maladive et tout l'amour de sa fille fut impuissant à la retenir sur la terre.

La belle fille dut fermer ces yeux aimés et demeura seule dans la petite maison. Ses mains reposaient pour la première fois inactives sur ses genoux; pour qui devrait-elle encore travailler? Elle n'avait plus personne.

Un jour elle était assise sur le seuil de sa porte et regardait tristement devant elle; alors elle vit quelque chose de long et de noir se mouvoir sur la terre, en venant dans sa direction : c'étaient des fourmis en files sans fin. D'où elles venaient, on ne pouvait le découvrir, tant s'allongeait au loin la bande voyageuse. Bientôt elles firent halte en se formant en un grand arc autour de Viorica. Quelques-unes d'entre elles s'avancèrent et dirent :

— Nous te connaissons bien, Viorica, et nous

avons souvent admiré ton activité qui égale la nôtre; nous avons rarement rencontré cet amour du travail chez les hommes. Nous savons aussi que tu es seule au monde, et nous te prions de vouloir bien venir avec nous et d'être notre reine. Nous te bâtirons un palais plus beau et plus grand que la plus grande maison que tu aies jamais vue; seulement il faut que tu nous promettes de ne jamais retourner vers les hommes et de rester chez nous ta vie durant.

— Je demeurerai volontiers chez vous, dit Viorica, car rien ne me retient ici que la tombe de ma mère, mais il faut que je la visite, que j'y porte des fleurs et du vin et des gâteaux, et que je prie pour l'âme de la pauvre morte.

— Tu visiteras la tombe de ta mère, mais sans parler à aucun homme en t'y rendant, autrement tu nous serais infidèle et notre vengeance serait terrible.

Viorica s'en alla donc avec les fourmis, au loin, jusqu'à ce qu'on eût trouvé un endroit propice pour y bâtir un palais. Alors Viorica reconnut combien les fourmis étaient plus habiles qu'elle-même; jamais il ne lui eût été possible de construire un bâtiment semblable avec une telle

rapidité. Il y avait des galeries superposées qui conduisaient dans de vastes salles de plus en plus profondes, pour les nymphes, que l'on portait au dehors au soleil et que, chaque fois, l'on rentrait rapidement à l'intérieur, aux premières gouttes de pluie. Les chambres étaient parées de pétales de fleurs, cloués aux parois avec des aiguilles de sapin, et Viorica apprit à filer des toiles d'araignée, dont on faisait des tentes et des tapis.

Le bâtiment s'élevait de plus en plus haut; mais la chambre destinée à Viorica était si admirablement belle, qu'on n'en eût pu rêver de pareille. Beaucoup de couloirs y conduisaient, de sorte qu'elle pouvait, avec la plus grande rapidité, avoir des nouvelles de tous ses sujets; le plancher des couloirs était couvert de feuilles de pavot, afin que les pieds de la reine ne foulassent que des tapis de pourpre. Les portes étaient de feuilles de roses; attachées à des toiles d'araignée de manière à s'ouvrir et se fermer sans bruit. Le parquet des chambres était d'immortelles, formant un épais et moelleux tapis dans lequel enfonçaient les pieds roses de Viorica; car ici elle n'avait pas besoin de chaussures qui auraient été beaucoup trop dures et auraient écrasé le tapis de fleurs.

Les parois étaient artistement tissées d'œillets, de muguets et de myosotis, et les fleurs étaient sans cesse renouvelées, de sorte que la suavité de leur fraîcheur ne le cédait qu'à l'ivresse de leur parfum. Le plafond des chambres était de feuilles de lys, tendues comme une tente; le lit de repos avait été construit par les actives petites fourmis en bien des semaines de travail. Il était fait de pollen de fleurs, la chose la plus moelleuse qu'elles eussent pu trouver, et par dessus était jetée une des toiles tissées par Viorica. Quand elle y sommeillait étendue, elle était si belle que les étoiles seraient tombées du ciel si elles l'avaient vue. Mais les fourmis avaient caché les chambres tout à l'intérieur et veillaient avec un soin jaloux sur leur reine bien-aimée, qu'elles n'osaient pas elles-mêmes contempler dans son sommeil.

Il eût été difficile d'organiser, plus agréablement qu'elle ne l'était, la vie dans la fourmilière. Toutes et chacune mettaient leur amour-propre à faire davantage et, à l'envi, s'appliquaient à plaire à l'active reine. Chacun de ses ordres était exécuté avec la rapidité du vent; car elle n'ordonnait jamais trop à la fois et jamais des choses déraisonnables; c'était toujours comme un conseil ou

une opinion, donnés d'une douce voix, et un radieux regard de ses yeux était la récompense.

Les fourmis disaient souvent qu'elles avaient le soleil dans leur maison, et elles appréciaient et vantaient leur bonheur. Elles avaient dressé pour Viorica une plate-forme spéciale, sur laquelle elle pouvait prendre l'air et jouir du soleil quand elle s'ennuyait dans sa chambre. De là elle pouvait aussi contempler la hauteur de l'édifice, qui déjà ressemblait à une montagne ordinaire.

Un jour elle était assise dans sa chambre et brodait, avec les fils de soie d'une chenille que les fourmis avaient traînée jusqu'à elle, une robe sur laquelle elle avait appliqué des ailes de papillons. Ses doigts délicats pouvaient seuls réussir un tel travail. Mais alors un bruit s'éleva autour de la montagne; on entendit comme des voix et en un instant tout le petit royaume fut en éveil; les fourmis accoururent essoufflées vers la reine :

— On détruit notre maison, dirent-elles, des hommes méchants la fouillent. Deux, trois galeries sont déjà effondrées et la plus prochaine est menacée. Que devons-nous faire?

— Rien, dit Viorica avec calme. Je vais ordon-

ner que l'on cesse et dans un ou deux jours les galeries seront reconstruites.

Elle s'élança à travers le labyrinthe de couloirs et parut sur sa plate-forme. Alors elle vit un bel adolescent qui venait de descendre de cheval et s'occupait avec quelques compagnons à fouiller dans la fourmilière avec des épées et des lances. A sa vue ils s'arrêtèrent tous ; le bel adolescent tout ébloui mit la main au dessus de ses yeux et contempla la brillante apparition en vêtements lumineux. La chevelure d'or de Viorica flottait autour d'elle jusqu'à la pointe de ses pieds ; une tendre rougeur couvrait son visage et ses yeux avaient des scintillements d'étoiles. Elle les abaissa un instant sous les regards de l'adolescent, mais ensuite elle releva ses paupières et ouvrant ses lèvres de roses, elle dit d'une voix vibrante :

— Qui êtes-vous, vous qui portez une main criminelle sur mon royaume ?

— Pardon, vierge charmante, s'écria l'adolescent, aussi vrai que je suis chevalier et fils de roi, je veux être désormais votre plus ardent défenseur ! Comment pouvais-je pressentir qu'une déesse, une fée gouvernât ce royaume ?

— Merci, dit Viorica, je n'ai pas besoin d'autres services que ceux de mes fidèles sujets et ne demande qu'une chose, c'est que nul pied humain ne foule mon royaume.

Sur ces mots, elle disparut comme si la montagne l'eût engloutie, et ceux du dehors ne virent pas toutes ces bandes de fourmis lui baiser les pieds et la reconduire en triomphe dans sa chambre, où elle reprit aussi tranquillement son travail que si rien n'était arrivé.

Le prince était debout devant la montagne, perdu dans son rêve, et pendant des heures on ne put le décider à remonter à cheval. Il espérait toujours que la charmante reine allait reparaître : fût-elle revenue avec des regards et des paroles de blâme, au moins l'eût-il revue. Mais il ne vit que des fourmis et toujours des fourmis en bandes innombrables, qui s'empressaient de réparer avec une folle ardeur le dommage qu'il avait causé dans sa juvénile étourderie. Il aurait voulu, de colère et d'impatience, les écraser, car elles semblaient ne pas comprendre ou ne pas entendre ses questions, et elles couraient devant ses pieds, arrogantes dans le

sentiment de leur sécurité. Enfin il remonta à cheval, triste et songeant comment il pourrait gagner la plus belle fille qu'il eût jamais vue, et parcourut la forêt jusqu'à la nuit tombante, au grand déplaisir de ses compagnons qui envoyaient au diable la montagne des fourmis avec la jeune vierge, et songeaient à la table du soir et aux hanaps de vin qui les attendaient depuis longtemps.

Viorica s'était livrée au repos plus tard que tous ses sujets; elle avait l'habitude de veiller aux nymphes, de tâter leurs petits lits pour savoir s'ils étaient assez moelleux; elle soulevait les rideaux de fleurs l'un après l'autre, un lampyre sur le bout du doigt, et passait en revue avec sollicitude les jeunes couvains. Puis elle retournait dans sa chambre et congédiait tous les lampyres qui, pendant des heures, l'avaient éclairée pour ce travail. Une mouche à feu restait seule près d'elle, tandis qu'elle se déshabillait.

D'ordinaire elle était immédiatement plongée dans un profond sommeil; mais aujourd'hui elle s'agitait inquiète, roulait ses cheveux autour de ses doigts, se levait à demi, se recouchait et

souffrait de la haute température. Elle ne s'était pas encore aperçue que l'air manquât dans son royaume, et maintenant elle aurait volontiers couru au dehors, mais elle craignait qu'on ne l'entendît et que ce mauvais exemple ne fût imité.

N'avait-elle pas déjà, pressée par les autres, dû rendre plus d'un dur arrêt, bannir des fourmis de la communauté et en condamner même d'autres à mort pour promenades interdites; et son cœur n'avait-il pas saigné chaque fois que le sanglant arrêt avait été exécuté inexorablement sous ses propres yeux.

Au jour, elle fut debout avant toutes les autres et les surprit beaucoup en reconstruisant elle seule une des galeries. Elle ignorait sans doute elle-même que, pendant son travail, elle avait involontairement jeté quelques coups d'œil dans la forêt et même un peu tendu l'oreille.

A peine était-elle de nouveau dans sa chambre, que quelques fourmis accoururent dans une grande angoisse annoncer que le méchant homme d'hier était là de nouveau et faisait à cheval le tour de leur montagne.

— Laissez-le seulement, dit Viorica, avec son calme parfait de reine, il ne nous fera plus rien.

Mais le cœur lui battait si fort, à Viorica, la douce vierge, qu'elle dut reprendre profondément haleine.

Il y avait en elle une inquiéte curiosité; elle allait et venait beaucoup plus qu'avant, trouvait toujours que les nymphes n'étaient pas assez au soleil, les portait elle-même au dehors pour les rapporter aussi vite au dedans, et se contredisait fréquemment dans ses ordres. Les fourmis ne savaient ce qui lui était arrivé et s'efforçaient de tout faire doublement beau et doublement bien; elles lui firent même la surprise d'une voûte nouvelle et magnifique, mais qu'elle ne regarda qu'avec distraction et qu'elle loua peu. Un piétinement de chevaux résonnait souvent autour de la montagne, à toutes les heures de la journée, mais pendant plusieurs jours Viorica ne se montra pas.

Elle était atteinte d'un désir qu'elle n'avait encore jusque-là jamais ressenti, celui de revoir des créatures humaines. Elle songea à son village, à la *hora*, à sa cabane, à sa mère

et à la tombe de sa mère qu'elle n'avait pas visitée.

Au bout de quelques jours, elle annonça à ses sujets qu'elle songeait à visiter la tombe de sa mère; les fourmis s'effrayèrent de ce projet et lui demandèrent si elle ne se plaisait plus chez elles, puisqu'elle se souvenait du pays.

— Oh! non, dit Viorica, je ne veux m'éloigner que pour quelques heures et je serai avant la nuit près de vous.

Elle défendit qu'on l'accompagnât; mais quelques fourmis qu'elle ne remarqua pas la suivirent de loin. Tout lui parut bien changé; elle devait avoir sans doute été longtemps éloignée. Elle se mit à compter combien de temps les fourmis avaient pu mettre à bâtir la grande montagne dans laquelle elle habitait, et jugea qu'il avait dû falloir des années. La tombe de sa mère n'était plus reconnaissable tant elle avait été envahie par la verdure, et Viorica errait en pleurant à travers le cimetière, parce qu'elle aussi y était devenue étrangère.

Le soir arrivait déjà, et toujours Viorica cherchait la tombe qu'elle ne pouvait trouver. Alors

résonna près d'elle la voix du prince. Elle voulut fuir. Mais il la retint et parla de son grand amour en termes si doux et si pressants qu'elle resta là, la tête inclinée et l'écoutant.

C'était si doux d'entendre de nouveau parler un homme et de l'entendre parler ainsi d'amour et d'amitié ! Alors seulement que l'obscurité fut complète, elle songea qu'elle était une reine oublieuse de ses devoirs et de plus une orpheline délaissée, et que les fourmis lui avaient interdit de communiquer avec les hommes. Vite elle prit sa course et échappa au fils de roi. Mais lui la suivit en lui adressant de caressantes paroles jusqu'à proximité de sa montagne; arrivée là, elle le pria, le conjura de la quitter. Il n'y consentit qu'après qu'elle eut promis de revenir le lendemain.

Elle se glissa sans bruit, en tâtonnant, par les galeries en regardant toujours anxieusement derrière elle. Il lui semblait entendre autour d'elle des piétinements rapides et des chuchotements. Ce n'était sans doute que le battement inquiet de son cœur; car chaque fois qu'elle s'arrêtait, tout faisait silence. Enfin elle atteignit sa chambre et tomba épuisée sur sa couche; mais

le sommeil refusa de descendre sur ses paupières. Elle sentait qu'elle avait violé sa promesse et que personne ne la respecterait plus, elle, dont la parole n'était plus chose sacrée. Elle s'agitait, inquiète; son orgueil s'irritait à la pensée d'un déguisement, et cependant elle connaissait les fourmis, leur haine farouche et leurs châtiments inexorables.

Souvent elle se redressait sur son coude, et toujours il lui semblait entendre le piétinement rapide de bien des milliers de petits pieds, comme si toute la montagne fût devenue vivante.

Quand elle sentit venir le matin, elle souleva un rideau de roses pour aller vite à l'air. Mais quel fut son étonnement, en trouvant l'issue entièrement fermée avec des aiguilles de pin! Elle en essaya une autre, une troisième, elles les essaya toutes à la file, mais en vain, toutes étaient hermétiquement calfeutrées jusqu'en haut. Alors elle se mit à appeler à haute voix, et par de petites ouvertures invisibles, les fourmis accoururent en bandes.

— Je veux sortir, dit-elle sévèrement.

— Non, répondirent les fourmis, nous ne te

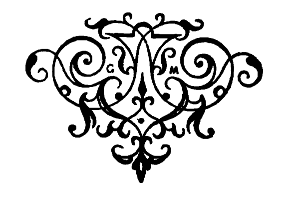
laisserons pas sortir; autrement nous te perdrions.

— Ne m'obéissez-vous donc plus?

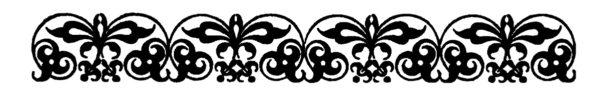
— Oh! oui, en tout, excepté en cela. Ecrase-nous pour nous punir, nous sommes prêtes à mourir pour le bien de notre communauté et l'honneur de notre reine.

Viorica baissa la tête et des pleurs jaillirent de ses yeux. Elle supplia les fourmis de lui rendre la liberté; les sévères bestioles se turent, mais tout d'un coup et sans bruit elles disparurent, et elle se trouva toute seule dans le sombre espace. Oh! comme Viorica gémit, et pleura, et s'arracha ses beaux cheveux; puis elle se mit à se creuser un chemin avec ses doigts délicats, mais la route qu'elle ouvrait se comblait presque aussi vite, de sorte qu'à la fin elle se jeta avec désespoir sur la terre. Les fourmis lui apportèrent les plus douces fleurs, du nectar, des gouttes de rosée pour apaiser sa soif, mais ses plaintes demeurèrent inutiles. De crainte que ses gémissements ne parvinssent au dehors, les fourmis bâtirent de plus en plus haut, aussi haut que le *Virful cu Dor*, et nommèrent la montagne *Furnica* (fourmi).

Depuis longtemps déjà, le prince ne croise plus autour de la montagne, mais dans la nuit silencieuse on entend encore pleurer Viorica.







PIATRA ARSA

La belle *Paouna* était fière, très fière. Ce n'était pas pour rien qu'elle avait et de grands yeux, et des sourcils noirs bien tracés, et un nez d'aigle. Sa bouche était grande, mais bien dessinée, et lorsqu'elle parlait ou qu'elle riait, elle laissait voir deux rangées de perles étincelantes. Ses tresses noires s'enroulaient autour de sa tête comme une couronne et le surnom de *Pui de Imparat* (Petite d'empereur), que lui donnaient ironiqnement les gens du pays, était justifié par sa haute taille, sa démarche majestueuse et son port de tête. Elle n'était cependant pas assez fière pour ne pas tourner la

tête quand passait *Tannas* et ne pas l'écouter lorsqu'il lui en contait à la danse de la *hora*.

Mais sitôt qu'on faisait allusion à cet amour, Paouna devenait toute rouge et une réponse bien sentie corrigeait l'impertinent.

Les jeunes gens enviaient fort Tannas, surtout lorsqu'on apprit qu'ils étaient fiancés. La guerre éclata : Tannas dut marcher au Danube avec l'armée. Paouna dévorait ses larmes devant les étrangers, et personne n'osa lui demander si elle en versait quelques-unes en secret.

Elle savait toujours faire en sorte d'être dans le village une des premières à avoir des nouvelles de l'armée, et, quand on se raconta les premières batailles, elle dut s'appuyer à la croix de pierre à l'entrée du hameau, tant la tête lui tournait, à elle, la forte Paouna. Elle ne put dès lors trouver, la nuit, un instant de sommeil; elle devait souvent laisser brûler sa lumière pour ne pas voir le fantôme qui la poursuivait, l'image de Tannas couvert de blessures, mourant ou mort.

Par une nuit sombre, elle était assise encore habillée au bord de son lit; elle n'entendit pas quelqu'un se glisser là, dehors, autour de la

maison, et regarder par sa petite fenêtre. Elle ignorait aussi qu'elle était belle, ses mains croisées sur les genoux et ses yeux grands ouverts, perdus dans le vide.

On frappa à la fenêtre, elle bondit sur ses pieds en étouffant un cri, et détourna la tête, cherchant à pénétrer l'obscurité. Il lui sembla voir Tannas, et au même moment elle s'entendit doucement appeler.

— Paouna, chère Paouna, sors et viens, ne crains rien, c'est moi, Tannas, ce n'est que moi!

Paouna avait déjà la main au loquet de la porte; en un instant elle fut dehors; tout aussitôt deux bras étreignirent sa taille, mais elle se dégagea vivement et dit :

— Est-ce toi, vraiment, ne se moque-t-on pas de moi?

— Vois, Paouna, touche ton anneau, et là, à mon cou, la médaille d'argent : je n'y tenais plus, je voulais voir si tu m'étais fidèle!

— Qui donc t'a renvoyé de l'armée?

— Moi? personne!

— Personne! Et tu es ici? La guerre est-elle donc finie?

— Oh non, on se bat toujours, mais je me suis enfui secrètement et par amour pour toi, Paouna.

— Par amour pour moi, dit-elle avec un dur éclat de rire; crois-tu donc que je me réjouisse d'avoir un déserteur pour fiancé? Va-t'en!

— Est-ce donc là ton amour, Paouna? Tu m'envoies à la mort, à la ruine de mes plus chères espérances?

— Vas où tu voudras, mais souviens-toi de ce que je te dis : je ne serai jamais ta femme, car je ne puis accepter pour mon mari un homme que je méprise.

— Tu en aimes un autre?

— Non, Tannas, toi seul, je n'aime que toi; pour toi j'ai veillé et prié bien des nuits entières, mais jamais il ne m'est venu à l'idée que j'aimais un lâche!

Paouna cacha dans ses mains son visage et se mit à pleurer.

— J'avais cru que tu m'accueillerais avec joie et que tu me cacherais.

— O honte! s'écria la jeune fille. O honte que je sois ta fiancée! mais je te le dis, le *Bucegi* brûlera avant que je sois ta femme.

— Et moi je te réponds que tu ne me reverras qu'estropié ou mort! cria Tannas.

Les jeunes gens échangèrent en ce moment des regards si brûlants que leurs yeux brillèrent dans la nuit.

Soudain le ciel s'illumina d'un reflet rougeâtre et lorsqu'ils levèrent les yeux, un des sommets du Bucegi semblait en feu.

L'éclat de ce foyer devint de plus en plus vif, jusqu'à ce qu'une rouge flamme sembla en jaillir en une gerbe d'étoiles. Les voisins ouvrirent leurs fenêtres, les uns criaient que la forêt était en feu, les autres que la montagne brûlait. Les chiens aboyèrent. Les coqs se mirent à chanter.

Paouna prit alors le jeune homme par les épaules et le repoussant loin d'elle, lui dit :

— Va-t'en d'ici, cache ton visage, ou je meurs de honte!

Puis elle ferma violemment la porte et éteignit sa lumière.

Elle suivit des yeux avec angoisse Tannas se glissant dans l'ombre des maisons, regarda la montagne brûler, puis peu à peu redevenir sombre, et ne répondit pas lorsqu'on l'appela pour voir le miracle.

A partir de ce jour, Paouna devint extrêmement pâle; elle ne souriait plus, elle qui aimait tant la raillerie, et aux plaisanteries qu'on lui adressait elle ne répondait plus par une verte réplique : elle travaillait sans mot dire, mais parfois si grande était sa fatigue qu'elle s'asseyait à la margelle de la fontaine et baignait d'eau son front brûlant. Souvent elle se mirait tristement dans cette fontaine, ou jetait au Bucegi un regard plein d'effroi. Tout à coup le bruit se répandit que Tannas était venu au village, on prétendit l'avoir vu à la lueur de la montagne flamboyante et avoir même reconnu sa voix avec celle de Paouna.

On l'interrogea, de grosses gouttes de sueur perlèrent à son front et autour de ses lèvres qui tremblèrent légèrement quand elle répondit :

— Tout n'était-il pas obscur et silencieux chez moi, alors que la montagne brûlait?

La mère de Paouna secoua la tête, se mordit les lèvres et prétendit qu'en ce siècle mauvais, il se passait toute espèce de choses extraordinaires.

On eut bientôt la nouvelle d'une bataille meurtrière. Paouna, cette fois, fut la dernière à l'apprendre; elle rentra vite chez elle, fit un petit paquet, enveloppa une gourde et de la *mamaliga* dans un mouchoir et répondit à sa mère qui lui demandait avec anxiété où elle voulait aller :

— Je reviendrai bientôt, mère, sois sans inquiétude.

Le crépuscule descendait sur le champ de bataille; des milliers de morts et de blessés gisaient çà et là, des chevaux se débattaient dans l'agonie ou se traînaient, boîtant, la tête basse.

L'armée campait autour de grands feux et n'avait plus d'oreille pour les gémissements qui lui arrivaient du champ de bataille. Une femme de haute taille allait seule à travers les rangs, après avoir cherché et demandé Tannas dans tout

le camp. Courageuse, elle s'approchait des amis et des ennemis, offrant à boire à plus d'un, examinant de près les cadavres. La nuit était venue et la lune éclairait seule ces lieux d'horreur. La jeune fille allait toujours de côté et d'autre, elle s'agenouillait çà et là, elle appuyait la tête d'un mourant contre son sein, ou cherchait sur des cadavres horriblement mutilés un anneau à leur doigt, une médaille d'argent à leur cou.

Une seule fois, elle fut prise d'épouvante en voyant des femmes dépouiller un cadavre et en entendant le bruit sinistre des os qui craquaient pendant qu'elles arrachaient les bagues des doigts. Elle se sauva, puis revint bientôt examiner le mort avec angoisse.

Tout le camp était plongé dans le sommeil et Paouna parcourait encore le champ de bataille à la lueur de la lune : quelquefois elle appelait tout bas : « Tannas ! » Souvent un soupir répondait à son appel, elle s'approchait, donnait à boire au blessé, mais se relevait bientôt, secouant tristement la tête.

Déjà l'aube grisonnait et la lune pâlissait ; elle aperçoit alors quelque chose qui brille : elle

s'avance et se trouve près d'un mort à demi dépouillé de ses vêtements, mais dont la main crispée, à laquelle scintille un petit anneau, tient si fortement quelque chose de suspendu à son cou, qu'on a évidemment renoncé à lui ouvrir les doigts.

Paouna reconnaît sa bague et s'écrie : « Tannas ! » et s'évanouit à côté de celui dont la figure, couverte de sang, est à peine reconnaissable.

Après quelques minutes, elle revient à elle et commence à laver le visage aimé, elle voit à travers ses pleurs que les yeux et le nez ont été tranchés d'un seul coup, mais elle voit aussi que le sang coule de nouveau. Elle comprend que Tannas vit encore, rafraîchit ses lèvres et bande sa blessure avec son mouchoir. Il a poussé un soupir et en entendant son nom, il cherche de ses mains à reconnaître le visage de Paouna.

— Ma Paouna, murmure-t-il d'une voix presque éteinte. Laisse-moi mourir, je suis aveugle, je ne suis plus rien sur terre.

— Si, si, dit Paouna, tu es mon fiancé, mon bien-aimé, et, si Dieu le veut, tu seras

bientôt mon mari. Mais silence, maintenant, silence!

. . . .
. . . .

De longues semaines se sont écoulées depuis cette matinée; de longues semaines pendant lesquelles Paouna a veillé nuit et jour près du lit de Tannas et l'a soigné sans prendre de repos.

Alors on vit un jour deux pèlerins monter la route du village : un aveugle en manteau de soldat, le signe de l'honneur sur la poitrine, et une jeune fille qui le conduisait avec une tendre sollicitude, disant aux passants, un gai sourire aux lèvres :

— Voilà mon fiancé, c'est un héros, voyez-en le signe sur sa poitrine!

— Et sur sa figure! soupirait Tannas.

Jamais noces semblables ne furent célébrées dans le village; les gens accoururent de toutes parts pour plaindre la belle Paouna, aux côtés de l'aveugle. Mais elle disait à tous en souriant :

— Je suis fière! j'ai pour mari un héros, et, Dieu merci je suis forte, je puis bien travailler pour deux!

La montagne qu'on avait vu brûler fut nommée *Piatra arsa*, la pierre brûlée; car les bergers et les chasseurs de chamois assurèrent qu'ils avaient trouvé le lendemain les rochers entièrement calcinés.







LES JIPI

DANS le groupe du *Bucegi* s'élèvent comme deux dents gigantesques, tout près l'un de l'autre, les deux *Jipi*, et ils se regardent avec défi. Entre eux descend dans la plaine, en cascades poudroyantes, la *Urlatoare*, la hurlante, qui bondit en se frayant son lit vers Prahova. On dit que les *Jipi* ont été autrefois deux jumeaux qui s'aimaient tant que l'un ne pouvait rester sans l'autre, qu'aucun d'eux n'acceptait une bouchée de pain sans partager avec l'autre et que, lorsqu'on faisait une question à l'un, l'autre répondait pour lui. Quand l'un d'eux souffrait, l'autre pleurait et ne se laissait

pas consoler. Ils étaient tous deux aussi beaux que le matin et le soir, aussi sveltes que des lances, aussi agiles que des flèches et aussi forts que de jeunes ours.

La mère qui les avait mis au monde les regardait avec joie et fierté et caressait leurs têtes bouclées en disant :

— Andrei et Mirea, mes beaux enfants, puissiez-vous acquérir une célébrité telle que les pierres parlent de vous !

Ils étaient de noble origine et, sur un haut plateau de rochers, au sommet duquel ils trônaient comme si toute la terre leur eût appartenu, ils possédaient un château; souvent ils disaient en plaisantant qu'ils ne pouvaient à eux deux épouser qu'une seule femme, car ils ne pourraient certainement pas trouver deux femmes parfaitement semblables, et qu'alors il valait mieux pour eux renoncer complètement au mariage. Mais la mère n'entendait pas de cette oreille-là, car elle voulait bercer sur ses genoux des fils de ses fils et les endormir de ses chants.

Elle leur chantait souvent le soir de vieilles chansons, tandis qu'elle filait; et les deux adoles-

cents l'entouraient tendrement, Andrei à genoux à ses pieds, sur un coussin, Mirea accoudé sur la chaise de sa mère et respirant le parfum de ses cheveux qui brillaient en épaisses nattes brunes à travers le léger tissu de son voile blanc.

— Elle est encore bien jeune, notre mère! disait Andrei.

— Oui, s'écriait Mirea, elle n'a pas encore le moindre cheveu blanc!

— Et pas de rides, ajoutait Andrei.

— Nous ne trouverons pas de femme qui te vaille! disait Mirea; et il baisait le voile qui couvrait la tête de sa mère.

— Tu les éclipses toutes! disait en riant Andrei, et il baisait le petit doigt de la main qui justement filait le fil le plus merveilleusement fin.

— Mon père fut un homme heureux! s'écriait Mirea.

— Et nous d'heureux enfants! ajoutait Andrei.

La mère souriait malicieusement à ce charmant dialogue, et leur racontait des histoires de la grand'mère et des temps rudes dans lesquels celle-ci avait vécu; elle leur parlait de son père

qui était bien sévère et de son mari qui l'était encore davantage.

Les repas, qu'ils prenaient tous trois ensemble, étaient aussi gais que si la maison eût été pleine d'invités; parfois, pourtant, ils avaient quelques convives; ce jour-là, les enfants étaient plus silencieux, ainsi que l'exigeait l'honneur de la maison. Leur hospitalité était parfaite et, bien souvent, ils passaient la nuit par terre pour laisser aux étrangers leurs bons lits.

Pas un visiteur qui ne se sentît heureux dans la chère demeure que l'amour habitait.

Un jour les deux frères étaient à la chasse et parcouraient les rochers les plus sauvages à la recherche d'un ours qui avait récemment fait de grands dégâts dans la contrée. Après mille peines, ils finirent par rencontrer le pied de la bête et bientôt un grognement caractéristique, ainsi que le bruit des pierres qui roulaient sous les pas du fauve, annoncèrent son approche. Mais au moment où Mirea voulut lancer son javelot, un autre trait vola d'un buisson voisin et atteignit l'animal au flanc; en même temps retentit un éclat de rire argentin. L'ours se redressa, s'avança sur ses pattes de derrière vers

le buisson en poussant de furieux grognements. Andrei vit le danger dans lequel se trouvait le hardi chasseur et s'élança pour lui porter secours ; Mirea, lui, ne bougeait pas et dit d'un ton bourru :

— Qu'il achève la chasse puisqu'il l'a commencée. Mais Andrei s'écria :

— N'as-tu pas entendu, c'est un enfant ! et, ce disant, il marcha sur l'ours qui le devançait déjà et lui enfonça jusqu'au manche son couteau dans l'épaule. L'ours battit l'air un instant de ses pattes, puis tomba mort.

— Oh ! quel dommage ! s'écria la voix argentine, et du buisson sortit une merveilleuse jeune fille, en vêtement court, avec des sandales et un bonnet de fourrure blanche sous lequel apparaissaient des boucles brunes épaisses et folâtres. Elle avait des yeux verts avec des prunelles dorées et des sourcils hardiment arqués. De ses épaules tombait un manteau de poils de chèvre soyeux et blanc comme la neige ; dans la main, elle tenait un large couteau semblable à celui d'Andrei, avec lequel elle avait attendu l'ours de pied ferme.

— Quel dommage ! reprit-elle encore, ce n'est

pas moi qui l'ai tué! et des larmes lui vinrent aux yeux.

Andréi se tenait là tout honteux et regardait l'ours comme s'il eût voulu le faire revivre de nouveau par amour pour la belle fille. Elle poussa la bête de la pointe du pied sans savoir ce qu'elle faisait, uniquement pour cacher son dépit; mais l'ours qui respirait encore se retourna de nouveau et se dressa de son côté. Au même moment, elle fut tirée en arrière :

— Folle enfant! lui cria Mirea en la remettant sur ses pieds.

Etonnée, elle leva les yeux, car la voix qu'elle venait d'entendre était la même que celle du jeune homme qui était devant elle; semblable aussi la figure, semblable à s'y méprendre. Bouche béante, comme un petit enfant, ses yeux allaient de l'un des frères à l'autre, jusqu'à ce que tous trois partissent d'un grand et interminable éclat de rire.

— Vous êtes donc doubles, dit la jeune fille, comme une noisette à deux amandes!

— Nous sommes en effet deux noisettes issues de la même coquille, dit Andréi, mais qui es-

tu, toi, petite fée de la forêt? Tu n'es pas, je pense, une sorcière déguisée, qui veut nous perdre?

— Qui sait? dit la jeune fille, je suis peut-être une sorcière, mon grand'père me l'a dit déjà, je ne suis chez lui que depuis huit jours et, pendant ces huit jours, il n'a pas ressenti une seule fois son mal d'estomac habituel.

— Nous devrions te traiter tout de suite comme une vilaine sorcière, dit Mirea, et te mener prisonnière à notre château, car tu as chassé sur nos terres sans permission.

— Nous avons aussi une méchante mère dans notre château, reprit Andrei.

— Vraiment! s'écria la jeune fille, il faut que je la voie, je suis votre prisonnière!

Elle appela près d'elle un piqueur, lui donna quelques ordres pour son grand'père, lui recommanda de venir la chercher avec les chevaux et, par le sentier le plus escarpé, s'avança gaiement vers le château avec les deux frères.

Dame Roxana, la mère des deux jeunes gens, regardait par la fenêtre et cherchait à deviner quel pouvait être le jeune pâtre que ses fils

ramenaient. Derrière eux, venait l'ours porté sur des branchages.

Lorsqu'ils arrivèrent près du château, dame Roxana, effrayée, s'écria : « Mais, mon Dieu, c'est une jeune fille! Où l'ont-ils donc trouvée?» Quelques instants encore, et des pas alertes et de jeunes voix résonnaient dans la cour d'abord, puis dans le vestibule, puis dans la salle.

— Mère, s'écria Mirea, nous t'amenons un prisonnier, un chasseur qui nous a gâté notre chasse. Quelle doit être sa peine?

Dame Roxana regarda la jeune fille avec une grande anxiété; bien volontiers, elle l'eût renvoyée séance tenante, mais ce groupe offrait un coup d'œil si charmant, que dame Roxana sourit avec bonté et tendit sa main à la jeune fille qui la baisa respectueusement.

— Je crois, dit-elle, que la punition la plus dure que je puisse t'infliger serait de filer pendant quelques heures avec une vieille femme comme moi!

— Ah! détrompez-vous, je file aussi fin qu'une fée, et le maniement du javelot n'a rien fait perdre à mes doigts de leur souplesse. Pour ce qui est de votre âge, sachez que j'ai actuelle-

ment, pour toute compagnie, mon vieux grand-père qui reste assis la journée entière dans son fauteuil et qui s'endort toujours lorsque je veux lui conter une histoire.

Ce disant, elle ôta son manteau et voulut le déposer, mais Andrei eut la courtoisie de l'en débarrasser. Dame Roxana lui ôta elle-même son bonnet de fourrure et écarta de son front brûlant ses cheveux bouclés et humides. Elle était encore bien plus belle ainsi, avec sa chevelure flottante qui encadrait sa tête comme une véritable crinière de lion; la mère aussi bien que les fils la contemplaient avec admiration.

— Comment t'appelles-tu donc, chère enfant? demanda alors dame Roxana.

— Je m'appelle *Urlanda*; quel vilain nom, n'est-ce pas? On voulait me donner le nom de *Rolanda*, mais j'étais si sauvage, je faisais tant de tapage, que c'est celui d'Urlanda qui m'est resté.

Elle dit cela d'une voix grave si comique que tous se mirent à rire.

— Mon grand-père demeure de l'autre côté de la montagne, ajouta-t-elle, et j'ai bien couru aujourd'hui.

— Eh bien, le repas qui nous attend ne t'en plaira que mieux.

Ils entrèrent dans la salle à manger qui était tout ornée de tapis d'Orient et où brillait une argenterie magnifique.

Les jeunes gens burent modérément du vin coupé d'eau; les femmes ne burent que de l'eau.

La conversation suivait gracieusement son cours; on se racontait des histoires de chasse à l'ours, toutes plus merveilleuses les unes que les autres; à ce jeu, Rolanda n'était pas la dernière; elle avait un talent particulier pour conter les choses les plus incroyables avec un sérieux aussi complet que si elle eût témoigné en justice. On riait beaucoup de ce qu'elle prenait toujours les deux frères l'un pour l'autre; lorsque Andrei fit valoir à ses yeux son titre de sauveur, Mirea s'empressa de faire observer que c'était lui qui l'avait préservée du dernier embrassement de l'ours.

— Il est très heureux, dit-elle en riant, que je vous doive la vie à tous deux, autrement, il me serait impossible de jamais reconnaître mon sauveur.

Après le repas, elle demanda quenouille et fuseau; elle tenait à prouver que ce qu'elle avait affirmé au sujet de son adresse de fileuse n'était pas un conte de chasse à l'ours. Ce disant, elle lança aux deux frères un malicieux coup d'œil; et vraiment le fil qui sortait de ses doigts ressemblait à celui d'une araignée; il était si fin et si régulier qu'il fit l'admiration de dame Roxana.

— Je sais aussi très bien broder dit la jeune fille, c'est ma mère qui me l'a appris; elle brodait elle-même comme une fée et croyait dompter ma sauvagerie par ces charmants travaux; mais j'avais toujours terminé plus vite qu'elle ne le pensait et avant qu'elle eût eu le temps d'y songer, j'étais de nouveau dehors aux écuries ou à la chasse.

Maintenant, poursuivit-elle avec un léger soupir, on a vendu l'écurie; il est, du reste, impossible d'aller à cheval dans ces misérables montagnes, c'est l'espace qui manque!.... Ah! voilà les chevaux, s'écria t-elle en bondissant de son siège. Il est temps de partir; si je tardais, je n'arriverais pas à la maison avant la nuit et grand-père sait bien me gronder quand il le veut; il a de si épais sourcils et tant de rides tout autour!

Elle vola vers Roxana, baisa ses mains, salua les deux frères de son bonnet de fourrure qu'elle enfonça ensuite sur les boucles de son front, sortit de la salle comme un tourbillon, et fut en selle en un clin d'œil comme un garçon.

Les frères avaient aussi commandé leurs chevaux pour accompagner leur jeune convive jusqu'aux confins de leur propriété, et tous trois riaient et, d'en bas, saluaient dame Roxana qui les regardait avec des yeux graves, mais le sourire aux lèvres. Elle avait, sans s'en rendre compte, une grande inquiétude au cœur; volontiers elle eût rappelé ses deux fils.

Rolanda voulait galoper par montées et descentes; on avait peine à l'en empêcher, on la fit céder pourtant en éveillant sa pitié pour les chevaux.

— Ça, des chevaux, dit-elle en soupirant, des chaises ambulantes tout au plus!

La nuit approchait, elle invita les deux jeunes gens à s'arrêter chez son grand-père. Le vieillard était assis près du poêle et caressait la barbe neigeuse qui lui tombait très bas sur la poitrine.

— Où était donc encore cette étourdie? dit-il avec bonté.

— Dans une terrible captivité pour délit de chasse, répondit-elle, et voilà mes persécuteurs qui sont venus avec moi, pour voir si j'avais dit la vérité.

Le vieillard regarda avec intérêt les deux jeunes gens qui se tenaient devant lui dans une attitude respectueuse. Bientôt le repas du soir fut prêt et non moins gai que le repas de midi chez dame Roxana.

Aux premières lueurs du jour, Andrei et Mirea s'en retournèrent et ne furent pas peu surpris de recevoir au départ une pluie de fleurs volant d'une fenêtre. Leurs yeux se portèrent immédiatement de ce côté, mais la fenêtre se referma brusquement et ils ne virent personne.

Ce jour-là fut le commencement d'une longue série de visites, de réceptions, de chasses, de chevauchées et d'heures intimes passées en causeries.

Rolanda avait aussi ses heures tristes, pendant lesquelles elle était plus charmante encore; alors elle causait des parents morts et racontait comment elle était restée ainsi toute seule sur terre; elle prévoyait que le grand-père ne vivrait pas longtemps et qu'alors elle ne saurait plus où aller.

— Quelle injure tu nous fais ! s'écria Andrei, ne sommes-nous pas tes frères? N'y a-t-il pas ici un foyer pour toi?

— Notre mère ne t'aime-t-elle pas? ajouta Mirea.

A ces mots, le cœur de dame Roxana se serra de nouveau anxieusement et cependant elle aimait infiniment cette sauvage enfant.

Peu de jours après cette conversation, les sabots d'un cheval résonnèrent furieusement dans la montagne, puis dans la cour du château ; c'était Rolanda, sans bonnet, les cheveux au vent. Pâle comme une morte, elle se précipita vers dome Roxana :

— Je vous en prie, au nom de Dieu, gardez-moi chez vous! Grand-père est mort, je lui ai fermé les yeux, je l'ai lavé et habillé, je l'ai couché dans son cercueil et dans la tombe; je n'ai pas eu peur, mais des parents sont arrivés; il en est venu une bande, ils se sont disputés et battus pour l'héritage, ils m'ont furieusement querellée parce que grand-père m'a donné quelque chose en héritage, et l'un d'eux, à la tête chauve, m'a demandée tout de suite en mariage! Quelle horreur! Alors j'ai eu peur; le misérable! Mais

je lui ai dit que je m'appelais Urlanda et que j'étais si méchante que personne ne m'épousera jamais. Moi non plus, je ne veux pas de mari, je veux rester avec vous aussi longtemps que vous ne me chasserez pas !

Dame Roxana eut toutes les peines du monde à comprendre ce flot de paroles et encore bien plus à faire pour calmer l'exaltation de la jeune fille. Elle l'attira sur son cœur, lissa ses boucles rebelles, la conduisit dans une petite chambre blanche qu'elle avait déjà souvent habitée et lui dit qu'elle serait là chez elle aussi longtemps qu'il y aurait un toit sur la maison.

Rolanda se jeta dans ses bras, baisa ses mains et promit de devenir à l'avenir douce, aussi douce qu'un grand lac tranquille. Dame Roxana sourit et lui assura que la douceur viendrait quand elle serait devenue femme.

— Mais je ne veux pas devenir femme, s'écria l'orpheline, je veux toujours rester fille et libre, libre comme un oiseau !

Dame Roxana étouffa un soupir et écouta la voix de ses fils qui rentraient et demandaient d'abord des nouvelles de Rolanda qu'ils avaient vue de loin arriver si impétueusement.

Un changement extraordinaire dans la manière d'être des frères se manifesta du jour où Rolanda fut installée chez eux. Ils l'avaient tout d'abord saluée comme leur petite sœur, mais cette expression avait fait naître immédiatement chez la jeune fille une grande timidité et un certain embarras. Ils sortaient bien plus souvent qu'auparavant, non plus ensemble, mais par des chemins séparés, et Rolanda restait beaucoup auprès de la mère; elle était rêveuse et versait des larmes en cachette. Quand elle ne se croyait pas observée, son regard allait souvent d'un des frères à l'autre, comme si elle eût voulu découvrir quelque chose qui lui restait caché. Maintenant encore elle prenait un frère pour l'autre, mais elle n'en riait plus et regardait anxieusement leur mère. Dame Roxana voyait avec peine une sombre nuée s'amasser sur sa maison et se cachait encore bien plus que Rolanda pour pleurer, depuis le jour où chacun de ses fils lui avait fait séparément, au crépuscule, l'aveu de son grand, infini et indomptable amour, et que chacun d'eux avait ajouté :

— Crois-tu que mon frère l'aime aussi, il est si changé ! Et pour lequel de nous son cœur se déclarera-t-il ?

Dame Roxana brûla nombre de cierges à la petite église de Lespes; elle espérait, par ce pénible pèlerinage, fléchir le ciel afin d'obtenir qu'un grand malheur n'éclatât pas sur elle.

Dans ces derniers temps, l'exaltation de Rolanda était devenue indescriptible; car le même jour, Mirea et Andrei, à l'insu l'un de l'autre, lui avaient avoué chacun leur amour, et la pauvre fille interrogeait vainement son cœur: elle les aimait beaucoup trop pour rendre l'un d'eux malheureux; pas plus que ses yeux, son cœur ne pouvait les distinguer l'un de l'autre et les séparer. Elle ne voulait rien dire à dame Roxana, pour ne pas lui faire de peine, et voyait bien pourtant les deux frères perdre peu à peu leur mutuelle affection et échanger même de dures paroles, ce qu'ils n'avaient jamais fait jusqu'alors.

Un jour enfin, dame Roxana appela près d'elle les trois jeunes gens et dit à ses fils :

— Trop longtemps déjà j'ai été témoin de la pénible lutte de vos cœurs. L'un de vous doit faire un dur sacrifice, pour que l'autre soit heureux.

— Oui, l'un de nous doit quitter cette terre! dit sourdement Mirea.

— Au nom du ciel! s'écria Rolanda, n'allez pas vous battre pour moi.

— Oh! non, dit Andrei avec un mélancolique sourire, cela ne se peut pas, mais on peut partir seul.

— O enfants impies! s'écria dame Roxana en levant les mains, ai-je donc mis au monde des êtres si faibles et les ai-je si mal élevés qu'aucun d'eux n'a la force de supporter la première douleur!..... Rolanda, d'ici à demain, tu as le temps de réfléchir; jusqu'à demain nous ferons en sorte d'avoir du courage et de la force.

Ils se séparèrent.

Andrei cependant prit dans la forêt le chemin qui conduisait à Lespes, s'agenouilla dans la petite église des rochers et dit :

— Mon Dieu, tu connais mon cœur et mon courage! accorde-moi de ne pas commettre de péché envers moi-même, envers ma mère, envers mon frère, envers la femme que j'aime; mais si elle ne veut pas de moi, change-moi en pierre pour que je perde toute sensibilité!

Par un autre chemin, Mirea était aussi arrivé à l'église et avait fait la même prière. Ils se

jetèrent un triste regard et rentrèrent, chacun de son côté, à la maison, chacun d'eux persuadé qu'il était seul à accomplir le sacrifice.

Le lendemain, dame Roxana apparut, pâle comme le voile qui couvrait les premiers fils argentés de ses cheveux.

Les deux jeunes gens semblaient aller à la mort, seule Rolanda entra avec une figure rayonnante.

Dans toute sa personne s'était accomplie une transfiguration qui la rendait surnaturellement belle; elle semblait grandie d'une coudée et dit d'une douce et harmonieuse voix :

— Sortez avec moi, mes seuls aimés, c'est sous le ciel de Dieu que l'arrêt doit être prononcé.

Elle les devança, comme portée par le vent; ses mains pourtant étaient transparentes ainsi que de la cire, et ses yeux, qu'elle levait vers le ciel, étaient pleins de larmes. Sur le bord d'un précipice vertigineux, elle s'arrêta et s'agenouilla devant dame Roxana :

— Bénis-moi, mère! dit-elle.

Dame Roxana posa ses mains tremblantes sur sa belle tête bouclée.

— Et maintenant, dit Rolanda avec une voix limpide, maintenant, écoutez-moi. Je vous aime tant tous deux, je vous aime si infiniment, plus que moi-même, plus que ma vie, que je ne puis me donner à aucun de vous; mais celui qui me tirera de l'abîme, celui-là sera mon mari!

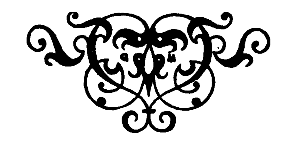
Avant que l'un d'eux eût étendu la main, elle avait sauté comme un oiseau par dessus la crête du rocher, dans la profondeur incommensurable. Mais, ô miracle! en tombant, elle se changea en une cascade écumante, poudroyant dans l'air comme un voile de fiancée. Les deux frères voulurent se précipiter à sa poursuite, mais en vain, car leurs pieds devinrent rochers; leurs bras, rochers; leurs cœurs, rochers, et ils demeurèrent ainsi dressés vers le ciel.

La malheureuse mère cependant ouvrit les bras, s'écriant :

— Je serai donc seule à mourir! O Ciel! n'as-tu pas de pitié?

Et elle tomba sur la terre, les bras étendus, en embrassant ses enfants. Et là où elle était tombée, elle se changea en une mousse épaisse et molle, qui s'étendit toujours de plus en plus, et enveloppa à demi les rochers.

C'est ainsi qu'on les voit encore, et qu'on les verra toujours : la sauvage et blanche fiancée *Urlatoare*, les fils prêts au sacrifice, les *Jipi*, et leur tendre et inséparable mère !







LE CARAIMAN

Le *Caraiman* s'élève sombre et menaçant avec ses roches gigantesques, dont un bloc qui semble s'en être détaché jadis, reste suspendu à mi-côte. Ce bloc ressemble à une cornemuse et voici l'histoire que l'on se raconte à ce sujet.

Aux temps les plus reculés, lorsque le ciel était bien plus près du globe et qu'il y avait bien plus d'eau que de terres, logeait dans les Carpathes un puissant enchanteur. Il était aussi grand que le plus haut sapin et portait sur sa tête un arbre dont les branches et les rameaux se couvraient de verdure ; sa barbe, qui mesurait beaucoup d'aunes, était de mousse ainsi que ses

sourcils ; son vêtement était d'écorce ; sa voix, un roulement de tonnerre, et, sous le bras, il portait une cornemuse aussi grande qu'une maison.

Avec sa cornemuse, il pouvait obtenir tout ce qu'il voulait ; jouait-il des airs doux, alors, aussi loin que son regard pouvait atteindre, la verdure sortait de terre tout autour de lui ; soufflait-il plus fort, il pouvait créer des êtres vivants ; mais quand il soufflait terriblement, il s'élevait une telle tempête que les montagnes oscillaient, la mer se retirait des rochers et laissait à nu la terre.

Un jour il fut attaqué par de puissants ennemis ; au lieu de se défendre, il porta simplement la cornemuse à ses lèvres et ses ennemis se trouvèrent subitement changés en sapins et en hêtres. Il ne se fatiguait jamais de jouer, car si son oreille était réjouie d'entendre l'écho lui renvoyer ses airs, son regard l'était plus encore de voir tout s'animer autour de lui. Des milliers de brebis venaient de toutes les hauteurs, de toutes les plaines, et il leur poussait au front de petits arbres auxquels le *Caraiman* pouvait reconnaître son bien ; puis, du milieu des rochers, bondissaient aussi des chiens qui, tous, reconnaissaient sa voix.

Il hésita longtemps à créer des hommes, car il avait vu que, dans les autres pays, les hommes n'étaient pas capables de grand'chose de bien. Il croyait pourtant que les enfants étaient aimables et bons, et résolut de peupler uniquement d'enfants son royaume. Il joua le chant le plus suave qu'il eût jamais composé, et alors sortirent de terre des enfants, et encore des enfants, en nombre infini.

Vous pouvez vous imaginer maintenant ce qu'était l'empire du *Caraiman* et combien il était curieux. On ne faisait que jouer, et les petites créatures se roulaient, avec un parfait contentement, sur la belle et verte terre du bon Dieu. Ils rampaient sous les brebis et têtaient le lait de leurs mamelles; ils cueillaient des fruits et des herbes et les mangeaient; ils dormaient sur la mousse, sous les pierres, et nageaient dans la joie du matin au soir. Même en dormant, ils avaient encore du plaisir : le *Caraiman* leur jouait des chansons qui appelaient autour de leur couche les plus doux rêves.

Jamais de gronderies dans l'empire du *Caraiman*; ces enfants étaient tous si gentils et si heureux, qu'ils ne se disputaient jamais; l'envie

aussi bien que la jalousie y étaient inconnues, parce que tous avaient au même degré les mêmes qualités; le *Caraiman* veillait à ce qu'il y eût toujours assez de brebis pour nourrir tous les enfants et que, pour les nombreuses brebis, il poussât assez d'herbe et de plantes : il y parvenait avec son chant. Aucun enfant ne se faisait non plus de mal, les chiens devaient y veiller, en les transportant et en choisissant pour leurs jeux un terrain propice. L'un d'eux tombait-il à l'eau, les chiens l'en retiraient; un autre était-il fatigué, un chien le prenait sur son dos et le portait sous un frais ombrage pour y dormir.

Les enfants étaient aussi heureux que s'ils avaient été au ciel; ils ne souhaitaient rien d'ailleurs, parce qu'ils n'avaient encore rien vu; on ne rencontrait pas, là, l'habit du riche humiliant les guenilles du pauvre, ni de grands palais à côté de misérables chaumières, toutes choses qui auraient fait naître l'envie chez les uns et les autres. Il n'y avait pas non plus de maladie ni de mort chez le *Caraiman*; les êtres qu'il créait venaient au monde aussi bien portants que s'ils sortaient de l'œuf; pourquoi la mort, du reste, quand il y avait tant de place pour tout le monde; toute la vaste étendue de terrain d'où le *Caraiman*

avait balayé la mer ne devait-elle pas être peuplée, et, pour les brebis comme pour les enfants, l'espace était encore assez grand pour longtemps. De lire ou d'écrire, les enfants n'avaient cure: ils n'en avaient pas besoin, du reste, car tout était prévu et se faisait de soi; ils n'avaient besoin de se préoccuper de rien; de même qu'il leur était superflu de devenir plus expérimentés, parce que le danger leur était inconnu.

Cependant ils commencèrent, en devenant plus grands, à se creuser de petites maisons dans la terre, à les couvrir de mousse; quelques-uns dirent un beau jour : « Ceci est à moi! » Mais aussitôt que l'un eut, pour la première fois, affirmé ses droits de propriété, les autres voulurent en faire autant. Quelques-uns se construisirent des maisonnettes semblables, mais d'autres trouvèrent beaucoup plus commode de s'installer dans celles qui étaient achevées et, quand les propriétaires se plaignirent en poussant des cris, les méchants petits conquérants se mirent à rire. Ceux qui avaient été frustrés commencèrent à se servir de leurs petits poings et ainsi naquit la première querelle. Quelques-uns coururent vers le *Caraiman* et se plaignirent à lui; alors il souffla un gros tonnerre qui les fit trembler d'effroi.

C'est ainsi que, pour la première fois, ils apprirent à connaître la peur; puis, comme on tournait le dos aux dénonciateurs, la zizanie commença à naître dans le bel et paisible empire du *Caraiman*.

Celui-ci fut très peiné de voir que les tout petits hommes se conduisissent déjà chez lui aussi mal que les grands dans les autres pays, et il songea à y porter remède. Devait-il les chasser tous ensemble dans la mer et en créer de nouveaux? Mais les nouveaux seraient bientôt devenus comme ceux-ci et il aimait tant son petit peuple! Il pensa à éloigner tout ce qui pouvait être un sujet d'envie; mais alors tout serait devenu stérile et dénudé, car la dispute avait eu lieu pour un peu de terre et de mousse, et, en définitive, parce que les uns avaient été laborieux et les autres paresseux.

Il leur fit des cadeaux et donna à chacun d'eux des brebis et des chiens à part, et un jardin à part aussi. Mais alors ce fut bien pis : les uns cultivèrent leur jardin; les autres, qui l'avaient laissé en friche, s'aperçurent bientôt que les jardins cultivés étaient plus beaux et que les brebis y donnaient plus de lait, parce que les pâturages

étaient meilleurs. Ce fut alors un grand malheur. Les paresseux firent alliance entre eux, attaquèrent les laborieux et s'emparèrent d'un grand nombre de jardins. La plupart des laborieux s'en allèrent ailleurs et, entre leurs mains, tout y eut bientôt un aussi bel aspect; ou bien ils ne se laissèrent pas déposséder et ce fut le commencement de longues luttes dans lesquelles quelques-uns furent tués.

Quand ils virent pour la première fois la mort, ils furent remplis d'effroi et de douleur, et se jurèrent paix et amitié. Mais ils ne purent longtemps rester tranquilles et, comme ils ne voulaient pas se tuer entre eux, ils commencèrent à se voler sournoisement tous leurs biens. Ce fut encore bien plus triste, et le cœur du *Caraiman* était si gros qu'il en versa des torrents de larmes; elles coulèrent dans la vallée jusqu'à la mer, mais les méchants enfants ne songèrent pas que c'étaient les larmes de leur bon père, qu'il les avait versées uniquement à cause d'eux, et ils continuèrent à se quereller.

Le *Caraiman* pleura de plus en plus fort, et ses pleurs devinrent des fleuves et des rivières qui ravagèrent le pays et le changèrent bientôt en un

grand lac, de sorte que d'innombrables êtres vivants périrent.

Alors il cessa de pleurer et souffla un vent violent, ce qui fit sécher la terre. Cependant toute verdure était disparue, des pierres couvraient les maisons et les jardins, les brebis ne trouvaient plus de pâturages et comme elles ne donnaient plus de lait, les enfants leur coupèrent la gorge avec une pierre tranchante, pour voir si le lait ne sortirait pas d'autre part. Au lieu du lait, il vint du sang et quand les enfants en eurent bu, ils devinrent de plus en plus féroces et de plus en plus exigeants; ils tuèrent beaucoup de brebis, volèrent celles de leurs frères, burent du sang et mangèrent de la viande.

Alors le *Caraiman* dit : « Il faut faire de plus grands animaux, sans quoi ils auront bientôt tous disparu. »

Il souffla de nouveau dans sa cornemuse; alors vinrent au monde des buffles et des chevaux, avec des ailes et une longue queue bouclée, et des éléphants et des serpents. Les enfants commencèrent à lutter avec tous ces animaux, et devinrent ainsi très grands et très forts. Dans eurs luttes contre ces animaux, ils eurent souvent

le dessus et en réduisirent beaucoup à la domesticité; mais, fréquemment aussi, il leur arriva d'être vaincus, poursuivis et tués. Comme ils ne vivaient plus aussi simplement, de nombreuses et graves maladies commencèrent à se déclarer. Bientôt ils furent tout à fait semblables aux hommes des autres nations, et le *Caraiman* devint toujours plus sombre et d'humeur plus chagrine, parce que tout ce qu'il avait voulu faire de bien se changeait en mal.

Ces êtres qui lui devaient la vie n'avaient pour lui ni amour ni confiance, et ne pensaient pas qu'ils étaient eux-mêmes cause de ce désastre; ils s'imaginèrent au contraire que le *Caraiman* leur avait envoyé le malheur par légèreté et par passe-temps. Ils refusaient maintenant d'écouter la cornemuse qui, autrefois, les avait toujours charmés de ses doux sons.

Le géant non plus ne soufflait plus autant; sa profonde tristesse lui avait causé une grande lassitude, et il dormait quelquefois de longues heures, sous l'ombrage de ses sourcils qui se rejoignaient à sa barbe. Parfois il bondissait dans son sommeil, mettait sa cornemuse aux lèvres et soufflait, dans le méchant monde, de véri-

tables fanfares. Il en résultait une tempête si violente, que les arbres en craquant et en gémissant se frottaient les uns contre les autres jusqu'à s'enflammer et que le feu se communiquait à des forêts entières. Alors, de l'arbre de sa tête il atteignait le ciel, et secouait la pluie en bas pour éteindre l'incendie.

Les hommes cependant n'avaient plus qu'une pensée, c'était de faire taire la cornemuse pour toujours. Ils s'en vinrent avec des lances et des javelots, avec des frondes et des pierres, combattre le géant. Il ne fit qu'en rire, mais ce rire détermina un tel tremblement de terre que tous les assaillants furent engloutis avec leurs animaux et leurs maisons. Une autre bande se mit en route avec des copeaux enflammés pour mettre le feu à sa barbe. Mais il se contenta d'éternuer, et tout s'éteignit; les hommes tombèrent tous à la renverse. Une troisième bande voulut le lier pendant son sommeil, mais il allongea ses membres et toutes les entraves se brisèrent, la bande entière fut broyée.

Ils tentèrent ensuite d'ameuter contre lui tous les animaux féroces qu'il avait créés. Mais il serra l'air dans ses poings, et une neige épaisse com-

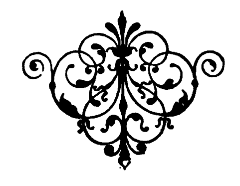
mença à tomber, neige sans fin qui les enveloppa, les ensevelit et se congela, de sorte qu'après des milliers d'années, tous les corps des hommes et des animaux se retrouvèrent, en chair et en os, dans la glace, quand, depuis longtemps, il n'y avait plus un seul de leurs pareils sur la terre.

Ils songèrent alors à s'emparer par ruse de la cornemuse; ils décidèrent de la traîner au loin pendant que le géant dormirait. Mais il posa sa tête dessus, et le poids était tel que tous les hommes et les animaux ne purent réussir à entraîner la cornemuse.

Ils essayèrent enfin d'un dernier moyen : ils s'approchèrent tout doucement du géant et percèrent un tout petit trou dans la cornemuse; aussitôt une telle tempête se déchaîna, qu'on ne savait plus distinguer la mer, la terre et le ciel, et que de toute la création du *Caraiman* il ne resta presque rien.

Mais le géant ne se réveilla plus; il dort encore aujourd'hui avec sa cornemuse sous son bras, et parfois elle résonne encore, lorsque la tempête s'y engouffre et descend dans le vallon de la *Prahova*.

Si quelqu'un parvenait à recoudre la cornemuse, de nouveau la terre appartiendrait aux enfants.





LA

GROTTE DE LA JALOMITZA

QUAND on traverse à cheval la gorge qui sépare *Virful cu Dor* de *Furnica*, de l'autre côté du *Bucegi*, on arrive à la *Jalomitza*, dont une des sources s'élance d'une monstrueuse caverne remplie de stalactites. Devant la grotte est bâti depuis des temps très anciens un petit couvent; la grotte est sans fin, dit-on, quelqu'un y est une fois entré, et jusqu'à ce jour n'a pas reparu.

Autrefois la grotte était habitée par un terrible enchanteur. On disait qu'il recherchait les belles filles et qu'il les enlevait aux champs, à la maison paternelle et même au pied de l'autel.

Elles le suivaient toutes, sans résistance, et on ne les revoyait plus. Maint jeune homme audacieux avait juré de les délivrer, était entré courageusement dans la grotte, avait même appelé l'enchanteur : *Bucur ! Bucur !*

Mais personne, ni l'enchanteur, ni une seule vierge, ne s'était montré.

Dans le beau village de *Rucar*, au pied du Bucegi, habitait alors une magnifique jeune fille qui s'appelait *Jalomitza*; celle-ci s'était juré de ne pas suivre l'enchanteur, sous quelque forme qu'il se présentât, et quelles que pussent être ses promesses fallacieuses.

— Me portât-il même dans sa *Pesterea*[1], disait-elle, que j'en sortirais!

C'était là beaucoup d'audace de sa part, et les vieillards secouaient la tête et haussaient les épaules en disant :

— Quand l'enchanteur le voudra, elle fera comme toutes les autres, elle le suivra de son plein gré.

Un temps assez long s'écoula, pendant lequel

1. *Pesterea*, grotte.

rien ne vint mettre le courage de la jeune fille à l'épreuve. Elle était le plaisir des yeux et la joie de tout le monde, avec ses joues roses, ses lèvres rouges et fraîches, ses cheveux ondulés et couleur de flamme, et ses grands yeux bleus. Le nez était fin, les narines transparentes, seule l'extrémité regardait un peu trop indiscrètement en l'air, avec une petite fossette au dessus. De sa chemise richement brodée sortait un cou mignon, blanc comme la neige, et les petites boucles rouges qui s'échappaient de ses nattes rétives à toute discipline, frisaient en foule sur son front, ses tempes et sa nuque. Quand elle dénouait ses nattes, elle se trouvait entièrement enveloppée d'un manteau d'or, dont elle ne pouvait pas même apercevoir le tiers dans son petit miroir, lorsque le dimanche elle se parait pour la *hora*.

Il en était un, au village, qui courait toujours après elle, à la fontaine, aux champs, à la danse. Elle, cependant, ne voulait pas savoir grand'chose du pauvre *Coman* qui était pourtant beau garçon et riche. Il avait de beaux champs, des chevaux, des vaches, des buffles et des moutons; il portait un gilet de peau blanche magnifiquement brodé, avec un long manteau blanc,

doublé de drap rouge et orné à l'endroit de riches dessins de couleur et d'or.

Beaucoup de jeunes filles avaient remarqué Coman; seule, Jalomitza ne le regardait pas. Elle pensait à l'enchanteur *Bucur* et au moyen de le combattre pour venger toutes les pauvres filles qui étaient tombées dans ses filets.

Une après-midi d'un dimanche splendide, pendant que les danseurs échauffés se reposaient un instant, de si charmants sons de flûte résonnèrent dans le voisinage, que toute la jeune troupe en fut charmée. Tous se retournèrent curieusement : un beau jeune pâtre se tenait appuyé contre un arbre, les pieds croisés l'un sur l'autre, aussi calme que s'il eût toujours été là, et cependant personne ne l'avait vu venir et nul ne le connaissait.

Il jouait toujours et toujours, comme s'il avait été seul sur terre; une fois seulement il leva les yeux et regarda Jalomitza qui s'était approchée de lui et qui écoutait les divines mélodies, les lèvres ouvertes et les narines frémissantes. Après quelque temps, il la regarda de nouveau, puis une troisième fois.

Alors Coman murmura derrière elle :

— Va-t'en d'ici, Jalomitza, cet homme est un impertinent.

Les épaules et les coudes de la jeune fille trahirent un geste d'impatience.

— Jalomitza, murmura de nouveau le jaloux, n'as-tu pas honte de te laisser regarder ainsi?

Elle ne répondit pas davantage et lui tourna le dos.

— Jalomitza, je te le dis, ce pâtre-là n'est autre que *Bucur*, l'enchanteur!

En ce moment le pâtre s'inclina sans arrêter son jeu; le froid vint au cœur de Jalomitza, la sècheresse à sa gorge.

— Qu'en sais-tu? dit-elle d'un air provocateur sans pouvoir pourtant se défendre d'un léger tremblement des lèvres.

— Je le sais, parce que je le sens; je le sens, parce que je t'aime; et, parce que je t'aime, je vois aussi qu'il te plaît et que tu seras sa victime comme toutes les autres.

— Moi? jamais! Je le jure! s'écria Jalomitza, et elle devint pâle comme la mort.

— Voici ma flûte, joues-en! s'écria le pâtre, et il tendit la flûte à Coman.

Sans savoir ce qu'il faisait, Coman saisit la flûte, commença à jouer et joua avec un charme tel qu'il n'avait jamais fait de sa vie. Il composa de nouvelles *horas*, qu'il n'avait encore jamais entendues : *Briu*, *Kindia*, il joua tout et vit que, chaque fois, l'étranger dansait avec Jalomitza.

Alors il commença une *Doina*, qui était si infiniment triste que toutes les femmes avaient des larmes dans les yeux et que Jalomitza le pria de cesser. Lui, cependant, jouait encore, il jouait toujours, et regardait autour de lui avec l'angoisse de la mort; mais la flûte ne se taisait pas.

Le soir arriva, les danseurs commencèrent à se disperser, les uns par groupes, les autres seuls. Coman soufflait toujours et Jalomitza restait à ses côtés, comme enchaînée. Le pâtre étranger avait disparu.

— Cesse, Coman, dit-elle, tu me brises le cœur; tu sais bien que, si je ne t'aime pas, je t'ai juré de ne pas appartenir à l'autre. Cesse, Coman, sois raisonnable !

Mais Coman continuait à jouer, d'abord gaiement, comme s'il voulait rire, puis d'une façon si lamentable que le rossignol en bas dans la

vallée humide lui répondit. Toujours plus près, plus près vint le rossignol; au clair de lune, Jalomitza vit l'oiseau se poser sur la tête de Coman et accompagner la flûte de son chant. Puis l'oiseau s'éloigna, en l'attirant avec de doux sons, et Jalomitza le suivit toute la nuit sans savoir où elle allait.

Coman, toujours avec la flûte, suivait l'oiseau merveilleux dans la froide vallée, au bord du ruisseau.

Le matin arriva et Jalomitza effrayée porta la main à son front :

— Où suis-je donc? Je suis bien loin de la maison et cette contrée m'est inconnue..... Coman, où sommes-nous....? J'ai peur..... L'oiseau, c'était *Bucur!*

Cependant Coman ne répondit pas, mais souffla une danse joyeuse. Alors un étalon s'élança à travers la prairie, bondit autour de la jeune fille, lui offrit ses reins et frotta sa tête contre elle.

— Ah! s'écria-t-elle, si seulement j'étais oiseau et que je pusse m'échapper! Je reconnais le monstre.

A peine avait-elle dit, qu'elle s'envola changée en tourterelle, loin, bien loin, dans le matin brumeux.

Mais l'étalon se changea en fâucon, fondit sur elle d'une hauteur vertigineuse et l'emporta dans ses serres, vers les monts.

— Ah! si seulement j'étais une fleur de la prairie! pensa la jeune fille épouvantée.

Au même instant, elle devint un myosotis, au bord du ruisseau; le faucon cependant devint papillon et se posa sur la fleur, il vola autour d'elle et se berça avec elle.

— Si seulement j'étais une truite du ruisseau! pensa Jalomitza.

Au moment même, elle devint truite; le papillon cependant devint filet, l'attrappa et la tira à l'air, jusqu'à ce qu'elle pensât en mourir.

— Je voudrais être un lézard, pensa à demi morte la pauvre fille.

Sur le champ, elle se faufila comme le vent à travers l'herbe et les fleurs, et se crut cachée sous chaque feuille, sous chaque pierre. Mais de la pierre voisine sortit un serpent qui l'arrêta, en la fascinant avec ses yeux terribles, de sorte

qu'elle ne pouvait bouger. Longtemps ils demeurèrent ainsi; les flancs du petit lézard battaient à se rompre.

— Que ne suis-je devenue nonne! Au couvent je serais cachée, pensa-t-elle.

Au même moment, s'arrondit sur sa tête la haute coupole d'une église, les cierges brûlèrent et un chant majestueux fut entonné par des centaines de nonnes. Sous les vêtements d'une nonne, Jalomitza était agenouillée devant une image de saint; son cœur battait encore de crainte, mais elle avait déjà l'espoir d'être à l'abri dans le sanctuaire.

Reconnaissante, elle leva les yeux vers l'image. Mais les yeux de *Bucur* s'en détachèrent et la fascinèrent tellement qu'elle ne pût s'éloigner, même quand l'église fut vide. La nuit vint, alors les yeux de l'image devinrent lumineux et les pleurs de Jalomitza coulèrent sans cesse sur les pierres qui glaçaient ses genoux.

— Ah! s'écria-t-elle, même dans un lieu sacré, tu ne me laisses pas de repos. Oh! que ne suis-je un nuage!

Au même instant, la vaste nef au dessus

d'elle devint la voûte du ciel, et elle flotta comme un nuage à une hauteur prodigieuse. Mais son persécuteur prit la forme du vent et la poursuivit du nord au sud et de l'est à l'ouest, tout autour de la terre.

Mieux vaudrait être un grain de sable, pensa enfin le petit nuage.

Alors elle tomba à terre, petit grain de sable d'or, dans le *Riul Doamnei* [1]; *Bucur* cependant devint un paysan, qui marcha pieds nus dans la rivière, à la recherche de l'or, et pêcha dans le fond le petit grain. Celui-ci glissa prestement de ses doigts et se changea en un chevreuil qui s'enfuit dans le fourré. Mais avant qu'il atteignît la lisière de la forêt, *Bucur* devint aigle, fondit sur lui d'une grande hauteur et l'emporta entre ses serres, vers le *Bucegi*, dans son aire. A peine débarrassée de cette étreinte, la jeune fille tomba en goutte de rosée sur une gentiane. Mais lui devint rayon de soleil et dirigea sur elle sa lumière et sa chaleur pour la boire; alors elle s'élança sous la forme d'un chamois et, sans le savoir, tomba juste dans la caverne de l'enchan-

1. Rivière de la Princesse. L'or qu'on y trouve appartenait autrefois à la princesse.

teur. Il courut en riant après elle, en chasseur, et murmura :

— Enfin, je te tiens !

Elle s'enfuit dans la grotte, au fond, tout au fond; alors elle vit que toutes les pierres autour d'elle étaient de merveilleuses jeunes filles des yeux desquelles tombaient d'intarissables larmes.

— O fuis, s'écrièrent cent voix, fuis loin d'ici, infortunée jeune fille! Un baiser de lui et tu deviendras pierre comme nous.

Au même moment, une flèche vola à travers toute la caverne et toucha le chamois fugitif. Dans l'angoisse de la mort, elle s'écria :

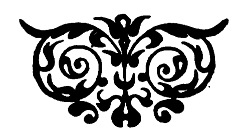
— Que ne suis-je ruisseau ! Je pourrais ainsi lui échapper.

Soudain elle se précipita hors de la grotte comme une impétueuse rivière, l'enchanteur lança une malédiction, devint lui-même rocher et saisit dans ses bras le ruisseau qui lui échappait toujours.

Coman arriva en ce moment à la caverne; il reconnut à la voix sa Jalomitza qui appelait : « Coman! Coman! » et, rassemblant ses dernières forces, il lança sa flûte contre le rocher,

sous la forme grimaçante duquel il reconnaissait *Bucur*.

L'enchantement se dissipa. *Bucur*, désormais, ne put, pas plus que Jalomitza, changer sa forme, et, aujourd'hui encore, Jalomitza continue à courir sur ses bras engourdis. Quant à Coman, il bâtit une chapelle devant la grotte, s'y fit ermite et resta, jusqu'à sa fin bienheureuse, en contemplation de sa douce bien aimée.





OMUL

UNE montagne qui s'appelle *Omul*, « l'homme! »

La montagne est-elle si petite ou l'homme était-il si grand, pour que l'on ait donné ce nom à la montagne? Qu'était-il donc, cet homme? Etait-ce un grand héros qui avait gagné des batailles? Etait-ce un ermite qui avait vécu dans la solitude? Etait-ce un brigand dont on avait peur de prononcer le nom? Etait-ce un mendiant dont personne ne savait l'origine? Etait-ce un empereur devant qui les royaumes avaient tremblé? ....

Voici son histoire :

Il y avait une fois un adolescent qui brûlait du désir d'accomplir des exploits. Rien pour lui de trop grand, rien de trop audacieux, rien de trop bon pour qu'il ne tentât d'y atteindre. Il aimait son pays comme une fiancée; il donnait aux pauvres autant qu'il pouvait; il servait les dames, quelle que fût leur position de fortune; il protégeait les faibles; mais toute cette activité, tout ce dévouement n'arrivaient pas à calmer l'ardeur de son âme.

En effet, tant qu'il voyait la misère, le désespoir, la haine et le mensonge, il pensait que son existence était inutile sur cette terre, s'il ne parvenait à donner aux hommes le bonheur.

Sa mère était une impératrice bonne et vénérée à l'égal d'une sainte; elle avait le don de guérir les malades en leur imposant les mains, et, de près comme de loin, les malades accouraient en foule pour être guéris par elle. On l'avait, pour cette raison, beaucoup persécutée et tourmentée, et on l'avait rendue suspecte à l'empereur, de sorte qu'il lui défendit d'opérer de nouvelles guérisons et la bannit de la cour.

Elle se retira dans les montagnes, et, comme

tout le peuple l'y suivait, elle put guérir, même dans l'exil, des milliers de malades. Son grand chagrin, plus encore que ce dur labeur, ne tarda pas à l'épuiser complétement, et un jour on la trouva morte dans son lit. Mais les malades vinrent encore à son cercueil pour se guérir en le touchant.

Elle n'avait pas osé emmener dans son exil son fils unique, mais il s'était enfui en secret et l'avait rejointe. Il restait des heures entières auprès d'elle, suspendu à ses lèvres d'où les mots coulaient comme du miel, regardant ses belles mains, lorsqu'elles distribuaient la force et la guérison.

— Fais-tu aussi les hommes bons, quand tu les fais bien portants, mère? lui demandait-il maintes fois.

— Lorsqu'on est bien portant, il est plus facile d'être bon! répondait-elle en caressant la belle tête de son enfant.

— Mais moi, je suis bien portant et cependant je ne suis pas bon, disait il un jour tristement.

— On n'est pas bon tout d'un coup, on apprend à l'être, enfant!

Ainsi avait parlé cette bouche suave, qui s'était maintenant fermée pour toujours, et l'enfant se jeta désespéré sur le sol, à côté de son corps :

— Ah! vivre sans ma petite mère, c'est impossible, je ne le puis pas, disait-il en se lamentant. Mère! ma petite mère! réveille-toi, guéris mon cœur, il souffre tant, ô mère!

Les gens entouraient en silence la pauvre morte et le fils qui se désolait; pas un ne pouvait le consoler.

Que lui faisaient, du reste, les pleurs des autres? Que lui importait-il de voir tout un peuple suivre le cercueil qui emportait dans le sein de la terre le corps de sa bienfaitrice? Il ne sentait qu'une douleur qui lui déchirait le corps et l'âme, qui rendait pour lui le ciel sombre et le soleil gris; car il restait tout seul dans ce grand univers, d'où sa mère avait été enlevée.

Il avait fui la tombe de sa mère, personne ne s'en était aperçu; les assistants l'avaient entendu sangloter tout haut et l'avaient vu refuser la pelle qu'on lui présentait pour jeter de la terre dans la fosse ouverte, puis il avait disparu. L'empereur envoya des messagers aux confins les

plus reculés de l'empire, mais son fils et héritier avait disparu, comme si la terre l'eût englouti.

Tout le monde ignorait l'existence d'un ermite qui s'était fait passer pour mort et se tenait caché dans les crevasses du *Bucegi*. Une femme seule l'avait connu, avait été son amie, et lui avait fait promettre de recueillir son fils, lorsqu'elle ne serait plus; cette femme, c'était l'impératrice.

L'orphelin était venu trouver l'ermite et, avec les mots : « Apprends-moi à être bon! » il s'était fait reconnaître, puis il s'était blotti dans le recoin le plus sombre de sa grotte et avait pleuré pendant bien des heures, comme s'il devait pleurer ses yeux et son cœur. Le vieillard ne disait rien, mais passait sa main osseuse sur sa figure ridée et sur sa barbe, et clignait de ses paupières alourdies pour chasser les larmes qui montaient à ses yeux.

— Emmanuel, mon enfant, dit-il enfin, suis les traces de ta mère, alors tu seras bon!

— Mais elle n'avait pas un cœur aussi ardent, aussi sauvage, aussi impétueux que le mien.

— En es-tu sûr? Qui te l'a dit? Pourquoi,

avant que tu aies pu la connaître, n'aurait-elle pas été comme toi?

— Comme moi! cela est impossible.

— Il découlait d'elle une grande force, et, dans la jeunesse, la force est impétueuse; tu ne sais pas combien elle a souffert.

— Oh! jamais comme moi.

— Enfant! enfant! tu subis la première épreuve de la douleur et tu crois que rien n'égale tes peines. A cette heure, tu ne penses qu'à toi, c'est ce qu'elle n'a jamais fait.

— A qui dois-je penser? Je n'ai plus personne.

— A qui?

L'ermite montra la vallée et soudain passèrent les images de tous les maux et de toutes les douleurs que la terre renferme, les paralytiques, aveugles, estropiés, pauvres prisonniers, misérables, malades, femmes et enfants en pleurs; jour et nuit dura le cortége, trois fois le soleil se leva et se coucha, et trois fois la lune, et les pâles figures passaient toujours. Emmanuel regardait en bas et se taisait. Alors l'ermite posa la main sur les yeux fatigués de l'adolescent et ils se fermèrent.

Il le prit ensuite dans ses bras et le porta dans l'intérieur de la caverne, lui donna du lait à boire et le laissa dormir, jusqu'à ce qu'il s'éveillât au bout de deux jours, frais et dispos.

— Sais-tu pour qui tu dois vivre? lui demanda l'ermite.

— Oui, dit l'adolescent comme dans un songe, j'ai rêvé d'une façon si extraordinaire qu'il me semble avoir parcouru la terre.

— Maintenant, va, et sois le serviteur des autres; personne ne te reconnaîtra et si tu as besoin de moi, il te suffira de te coucher en pensant à ta mère, immédiatement tu seras près de moi. Mais garde-toi de rien faire de mal; car l'image de ta mère disparaîtrait immédiatement et tu ne pourrais retrouver le chemin qui conduit jusqu'à moi.

Avec mille promesses, Emmanuel prit congé de l'ermite et s'en alla vers la vallée chercher du service.

Il n'était pas encore allé bien loin, qu'il rencontra une vieille femme qui s'exténuait à traîner de lourds fagots et d'autres pesants fardeaux; elle s'arrêtait souvent pour reprendre haleine.

Elle regarda d'un mauvais œil le bel adolescent qui s'approchait d'elle avec un aimable salut, et lui demandait poliment si elle lui permettrait de la débarrasser de sa charge qu'il porterait aussi loin qu'elle voudrait.

— Mais c'est bien lourd et le chemin est long.

— Raison de plus, dans ce cas, pour que je doive vous aider, dit Emmanuel en se chargeant de tout; et il se mit à avancer si vite que la vieille avait peine à le suivre.

Ils marchèrent jusqu'au soir, et arrivèrent enfin à une petite cabane. Emmanuel y déposa son fardeau, salua la vieille femme et voulut s'éloigner. Alors elle le considéra avec attention et lui dit :

— Tu veux donc t'en aller sans salaire? Où passeras-tu la nuit?

Emmanuel montra la terre :

— En ce monde, dit-il en souriant, ce ne sont pas les lits qui manquent.

— Non, mon enfant, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu reposeras dans ma cabane, tu y trouveras à manger et à boire, j'ai assez pour deux.

Elle l'accueillit avec bonté et lui demanda d'où il venait et où il voulait aller.

— Je viens de la solitude, dit Emmanuel, et je veux servir.

— Et quel salaire demandes-tu ?

— Moi ? Aucun.

Elle lui prépara son lit et il dormit paisiblement toute la nuit. Quand l'aube parut, il voulut s'éloigner sans bruit pour ne pas éveiller la vieille. Mais elle était déjà debout, et avait préparé pour lui un peu de lait et de pain. Il en fut tout confus, mais elle lui dit :

— Ne renonces pas à ce qui est bon ; ne fût-ce qu'un petit quart d'heure de sommeil, prends-le si l'occasion s'en présente. Je ne veux pas non plus te laisser partir sans salaire, car tu ne trouveras que trop d'ingratitude sur ton chemin. Voici mon cadeau : chaque fois que tu feras quelque bien aux autres, c'est à toi-même que tu le feras, peu importe qu'ils t'en remercient ou non ; par contre, le mal que tu auras causé aux autres retombera sur toi, qu'ils s'en plaignent ou non. Ne l'oublie pas, mon enfant.

Ce don parut très original à Emmanuel ; il ne savait s'il devait ou non s'en réjouir ; il remercia la vieille et s'éloigna. Sur son chemin, il ren-

contra un homme gisant à demi mort, il avait été presque broyé en tombant d'un rocher et n'avait plus de force que pour gémir : « Mon enfant ! ma pauvre enfant ! »

Emmanuel le souleva avec soin et le porta chez lui; avec ce lourd fardeau, le long chemin lui parut interminable. Sur le seuil de la maison, se tenait la plus délicieuse jeune fille qu'il eût jamais vue, ce n'était plus tout à fait un enfant, mais pas encore une jeune fille; ses grands yeux étaient sombres et rêveurs, ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau ondulaient autour de sa fine tête.

Elle leva ses petites mains délicates en s'écriant :

— Mon père ! et sa peau d'ivoire devint aussi blanche que les parois de la maisonnette blanchies à la chaux.

— Ce n'est rien, dit Emmanuel pour la tranquilliser, l'accident n'est pas grave; la guérison ne se fera pas attendre.

— *Rada*, mon enfant, gémit le blessé, ne pleure pas, ma mort ne t'empêchera pas d'être heureuse.

A ces mots, il perdit connaissance et resta de longs jours dans cet état. Emmanuel ne quitta pas son lit et le soigna avec la piété d'un fils.

La petite Rada lui obéissait en tout, comme à un frère; elle espérait sauver son père, car sans lui, disait-elle en pleurant, elle serait tout à fait abandonnée sur terre. Jour et nuit, tous deux demeurèrent auprès du mourant; bien des fois Rada laissait tomber sa tête sur l'oreiller du père et s'endormait d'épuisement.

Une fois, tandis qu'elle sommeillait ainsi, le malade revint à lui, serra la main d'Emmanuel et murmura : « Rada ! » Le jeune homme fit un signe d'assentiment et serra la main amaigrie du mourant, qui ne tarda pas à fermer les yeux pour ne plus les ouvrir. Emmanuel s'aperçut bien qu'il était mort, mais demeura tranquillement assis, afin de ne pas troubler ce doux sommeil d'enfant qui préparait à la jeune fille un si douloureux réveil.

Il songeait à ce qu'il devait faire de l'orpheline. « Si ma mère vivait encore ! » pensait-il. Et, ainsi préoccupé et fatigué, il s'étendit sur la terre. Au même moment il se trouva dans la caverne de l'ermite qui l'accueillit par ces mots :

— Sois sans inquiétude, amène-la moi, je veux l'élever pour toi.

— Mais tu sais donc tout? demanda Emmanuel étonné.

— Je sais tout ce qui te concerne, car ta mère, qui t'accompagne partout, me le dit. Laisse-moi l'enfant et continue à servir.

Emmanuel crut n'avoir fait qu'un simple rêve, car un mouvement de Rada le réveilla.

— Mon père, s'écria-t-elle avec terreur, en regardant la figure glacée du défunt.

Son jeune protecteur lui prit la main et dit :

— C'est à moi qu'il t'a léguée, tu es maintenant ma sœur et ma fille. Je sais aussi un lieu où tu seras bien. Veux-tu me suivre?

— Où tu voudras, dit l'enfant en larmes, car je n'ai plus personne et suis sans aucune fortune.

Ils enterrèrent le père et s'en allèrent la main dans la main jusqu'à la caverne où ils arrivèrent à la tombée de la nuit. Emmanuel sentit la petite main trembler et devenir froide dans la sienne.

— N'aie pas peur, dit-il; je t'amène chez un brave homme qui t'aimera bien.

Le solitaire considéra Rada avec des regards si doux, que toutes ses craintes s'évanouirent, et qu'elle causa bientôt avec lui dans la plus entière confiance.

Le matin, après un sommeil réparateur, le solitaire éveilla doucement Emmanuel et lui dit :

— Epargne à l'enfant de nouveaux adieux. Je la saluerai de ta part. Le travail t'attend.

Emmanuel jeta un tendre regard sur la jeune fille endormie, dont les longs cils noirs ombrageaient les joues amaigries, et qui respirait si doucement que sa poitrine se soulevait à peine.

— Je voudrais bien rester ici ! On y est si bien ! murmura l'adolescent. Mais le solitaire le reconduisit jusqu'à la porte.

— Ce que tu as fait n'est rien encore, mon enfant, tu ne mérites pas encore le repos.

Emmanuel redescendit dans la vallée; il rencontra un serviteur de l'empereur, son père, mais ne fut pas reconnu de lui. Il était occupé à construire une cabane avec des branches et de l'argile, tandis que sa femme prenait soin de deux petits enfants.

— Que fais-tu ici? dit Emmanuel qui l'avait

reconnu au premier abord, quoique sa figure fût ridée par le chagrin et qu'il parût plus vieux de dix années; il faillit même se trahir en l'appelant « Ilie ! » par son nom.

— Je n'ai pas toujours été aussi pauvre; j'ai longtemps servi l'empereur et j'ai porté son fils dans mes bras; mais, à présent, une mauvaise étoile me poursuit, je suis congédié, jeté dans la rue, avec femme et enfants.

— Pourquoi donc?

— Parce que le jeune prince s'est enfui, Dieu sait où, et que tous ceux qui n'ont pas pu le retrouver ont été renvoyés du service. L'empereur ne s'était pourtant jamais inquiété de son fils, tant qu'il l'avait près de lui. Maintenant, il faudra que le ciel tombe s'il ne le retrouve pas. Mais il l'oubliera bientôt, car il va se remarier, et si la nouvelle impératrice lui donne un fils, il ne pensera pas à l'autre; quant à nous, nous resterons pauvres et malheureux.

— Peut-être puis-je te venir en aide?

— Toi!

Ilie le regarda avec mépris.

— En quoi veux-tu m'aider? Comment t'appelles-tu? Qui es-tu?

— Je m'appelle *Manoïl* et je veux te servir; je connais le jardinage.

— Manoïl! Mon jeune prince se nommait Emmanuel! que Dieu le punisse pour m'avoir rendu si malheureux! Et tu n'es, toi non plus, qu'un vagabond qui me causera de la peine et de l'embarras.

— Tu verras, tu peux me chasser à toute heure, si tu as à te plaindre de mon service.

— Tu mangeras le pain de mes enfants et ne me rapporteras rien.

— Essaie!

Ilie haussa les épaules :

— Au nom de Dieu, vagabond, je veux bien essayer, mais si tu te rends coupable de la moindre faute, je serai sans pitié pour toi comme on l'a été pour moi.

Le jour n'était pas encore écoulé qu'Emmanuel avait déjà ramassé des plantes, cuit de la *mamaliga*, bêché un bout de terrain; son activité était incroyable. Il courut à la ville, et engagea son

manteau pour des grains de maïs et pour une chèvre qu'il ramena tout joyeux.

Comme les enfants furent contents, comme ils firent des caresses à Manoïl pour ce bienfait! Mais Ilie ne faisait que grommeler; il était toujours mécontent, ne disait jamais une bonne parole au jeune homme, et lui donnait rarement à manger à sa faim.

Le seul moyen de le rendre plus aimable était de lui rappeler son ancienne position; alors il parlait, dans les plus petits détails, de la table somptueuse et de tous les bons morceaux qui en tombaient pour ses enfants, des gens qui lui faisaient de gracieux saluts pour se faire annoncer plus vite, de l'empereur qui regardait toujours avec mauvaise humeur, d'un air refrogné, et qui grondait terriblement ses gens à la moindre maladresse.

Emmanuel avait envie de sourire quand il songeait comment Ilie le traitait, l'appelant vagabond et mendiant, en toute circonstance.

— Et le prince, continuait Ilie, n'était pas non plus meilleur qu'il ne fallait; il faisait toutes sortes de malices et de mauvais tours, et quand on voulait le dénoncer, il avait disparu et se

blottissait près de sa mère, qui le gâtait comme le font toutes les mères; — ici, il lançait un méchant regard à sa femme; — aussi a-t-elle été répudiée par l'empereur pour sa mauvaise vie et pour ses relations avec des gens de rien.

A ces mots, Emmanuel bondit comme s'il eût été mordu par un serpent et s'écria :

— Tu mens! C'était une sainte!

Ilie regarda avec surprise l'adolescent et lui dit :

— Que sais-tu donc d'elle, Manoïl?

— Moi! moi! Je l'ai vue guérir les malades. J'ai.....

— Eh bien! qu'est-ce que tu as?

— Oui, je l'ai vue adorée par tous les pauvres gens.

— Elle ne m'a jamais voulu grand bien et son fils m'a frappé une fois, je le sens encore aujourd'hui, car je n'ai pu le lui rendre et je ne voulais pas le dénoncer, parce qu'il aurait été durement puni; mais je le regrette bien, car c'est pour lui que je suis dans le malheur.

Où Emmanuel était le plus aimé, c'était au

marché où il portait les légumes qu'il avait cultivés pour en donner le prix à Ilie. Bientôt un âne porta les paniers et un jour il amena une vache à la maison.

Les femmes et les filles lui donnaient des fleurs et les enfants criaient de loin :

— Manoïl ! Manoïl ! Viens, mon cheval est fourbu ; notre chèvre est malade ; notre mère a du lin et veut te prier de le vendre, tu en tireras meilleur parti qu'elle ! Ma petite sœur est tombée et appelle Manoïl à grands cris, parce que tu as guéri le *Sandu*.

Tous avaient ainsi besoin de lui, et pour tous il avait du temps, ce qui irritait Ilie qui en était jaloux et voulait l'avoir pour lui seul. Il craignait aussi toujours que son serviteur ne fît des générosités à son détriment, bien que Manoïl cultivât pour lui-même une petite place à part. Il avait découvert quelques pauvres, dont il était la Providence.

Là, gisait dans une chambre, si petite qu'un lit étroit y trouvait à peine place, une jeune fille aveugle et atteinte en outre du haut mal. Elle était déjà plusieurs fois si malheureusement

tombée, qu'elle s'était cassé les bras en plusieurs endroits; ils étaient mal ressoudés, de sorte qu'ils n'avaient plus forme humaine. Enfin elle s'était brisé la jambe et gardait tout à fait le lit; passant son temps à tricoter. Sa sœur allait toute la journée travailler dehors. Quand elle rentrait le soir et trouvait que l'aveugle n'avait pas assez travaillé, elle la battait. Les cris de la malheureuse avaient attiré Emmanuel. Il donna une verte leçon à la mauvaise sœur et leur offrit quelque nourriture, mais il ne sortit pas avant d'avoir vu l'aveugle manger.

Puis il y avait une malheureuse femme restée seule avec plusieurs enfants; son mari était en prison. Emmanuel en avait entendu parler et avait entendu dire aussi qu'elle ne laissait arriver personne jusqu'à elle. Il dut longtemps frapper en vain; alors seulement qu'il eut promis de porter de ses nouvelles à son mari, elle consentit à ouvrir. Elle était si malade qu'elle avait dû se traîner sur les genoux pour arriver jusqu'à la porte. Un petit garçon gisait dans la paille, crachant dans une cuiller de zinc et buvant à même. Une petite fille pleurait dans un coin, tandis qu'un tout petit enfant aux yeux fixes et aux joues fiévreuses toussait sans cesse.

La misère qu'il voyait là lui fit mal au cœur; mais jamais il ne passait un seuil en vain.

Il distribuait comme un ange bienfaisant la paix et la joie, et bientôt incurie et misère se changeaient en une pauvreté laborieuse d'abord, puis en une certaine aisance.

Ici il apporta chaque jour des plantes médicinales et du travail, car la pauvre femme avait honte de se montrer.

Emmanuel procura aussi du travail à un homme qui, après un emprisonnement d'une année, avait été relaxé, et, ne pouvant trouver nulle part à s'occuper, était presque réduit à mourir de faim; il sut, par sa parole convaincante, dissiper la méfiance des gens.

Ses bienfaits étaient innombrables, les enfants d'Ilie l'aimaient par dessus tout et sa femme demandait toujours Manoïl, voulait toujours avoir l'aide de Manoïl, ce qui rendit à la fin Ilie terriblement jaloux.

Il traitait l'adolescent plus mal de jour en jour et le chargeait d'un travail inouï, mais jamais Emmanuel ne se plaignait. Il ne lui vint jamais à l'esprit qu'Ilie pût être jaloux, et supposait que le bien-être engendrait la dureté de cœur.

Un jour, Emmanuel était de nouveau au marché. Il avait vendu toutes les marchandises d'Ilie, et les siennes aussi ; il avait déjà distribué son propre gain, quand un homme qui avait perdu les deux bras s'approcha de lui et lui demanda l'aumône. Jamais Emmanuel n'avait encore touché au bien d'Ilie ; mais, cette fois, il crut pouvoir prendre sur lui de le faire et mit un peu d'argent dans la poche du malheureux. En ce moment, il se sentit saisir au collet.

— Ah ! voleur, mendiant, lui cria Ilie, en écumant de rage, je t'ai enfin attrapé, misérable, je veux te montrer à toi, hypocrite, ce que je pense de toi qui me voles mon bien et détournes de moi ma femme.

Et il frappa Emmanuel avec son poing de fer et son lourd gourdin. Le sang monta au visage du jeune homme, il voulut se mettre en défense, mais il réfléchit et laissa tomber ses bras sous la grêle de coups. Cela ne dura pas longtemps, car les passants se rassemblèrent et la sœur de la fille aveugle arrêta courageusement les bras d'Ilie, en criant :

— Tu ne maltraiteras pas ton bienfaiteur et le mien. Honte à toi !

Alors Emmanuel tourna vers Ilie son visage pâle comme la mort et dit avec des yeux chargés de flammes :

— Ilie, mon serviteur, nous sommes quittes, maintenant. Puis il disparut.

Ilie porta les mains à sa tête en chancelant.

— Notre prince et héritier! c'était lui... bégayait-il.

Tout le marché était en révolution, beaucoup s'élancèrent pour retrouver le prince, le bien-aimé Manoïl. D'autres injurièrent et frappèrent Ilie qui avait détruit par sa brutalité le bonheur de tous. Ilie était aussi inconsolable que Manoïl introuvable. Ce dernier avait disparu aussi vite que ses pieds agiles le lui avaient permis et était allé s'étendre par terre, au milieu d'un champ houleux de maïs, caché par les larges feuilles et pleurant comme il n'avait pas pleuré depuis la mort de sa mère. « Maintenant, gémissait-il, je comprends les peines que cause l'ingratitude. » Il pressait son poing contre ses dents, de sorte que le sang jaillissait de ses lèvres.

— O mère! mère! disait-il, je puis tout supporter, excepté la honte.

A peine avait-il prononcé cet appel, que le solitaire parut devant lui, et, lui posant amicalement la main sur l'épaule, lui dit :

— Regarde, reconnais-tu encore la petite Rada?

Emmanuel ébloui regarda la merveilleuse fille qui le considérait de ses yeux noirs, puis rabaissait ses cils soyeux comme un voile sur ses joues rougissantes. Il ne put parler; de surprise et d'admiration, il oublia même de lui donner la main; il la regardait toujours.

— N'est-ce pas, dit le solitaire, que j'ai été meilleur gardien de ton trésor que tu ne l'as été de celui de ton serviteur? Je ne l'ai donné à personne, moi!

Emmanuel regarda avec frayeur le solitaire et laissa pencher la tête, comme un enfant qu'on réprimande.

— On ne peut pas faire du bien pour d'autres gens sans leur assentiment, continua le solitaire, c'était une erreur, mon fils.

— Que j'ai durement expiée! dit le jeune homme, les joues brûlantes et des larmes dans les yeux.

— Mais aussi, voici ta récompense, récompense que tu n'as encore méritée qu'à demi ! dit le solitaire. Et il montra de nouveau Rada dont les regards allaient de l'un à l'autre avec surprise. Et maintenant, prenons quelques heures de joie avant que tu retournes au travail.

Rada prépara un repas réconfortant, dans la grotte extérieure. Toute la caverne avait été transformée par ses doigts de fée. Alentour pendaient les tapis qu'elle avait tissés, et le solitaire portait une chemise qu'elle avait filée et brodée. Elle-même était vêtue d'une façon très convenable et montrait fièrement les livres qu'elle avait lus avec son cher maître.

Alors Emmanuel devint de nouveau triste.

— Je deviens chaque jour plus ignorant, dit-il, je n'ai pas le temps d'apprendre ; bientôt, je serai indigne de toi, Rada !

— Cherche une occupation fructueuse, dit le solitaire, et emploie ton gain à t'instruire.

— Et les pauvres ? demanda Emmanuel.

— Il y a plusieurs manières de faire le bien ; les aumônes spirituelles valent bien les autres.

Emmanuel passa quelques heures heureuses

dans la grotte. Mais le soleil descendait à l'horizon et colorait de violet et de pourpre les montagnes, tandis que la vallée s'enveloppait déjà d'ombres bleuâtres.

— Il faut t'en aller, dit le solitaire, avant qu'il fasse tout à fait nuit.

Emmanuel regarda tristement dans les lointains. Cette fois, il avait le cœur bien gros. Rada l'attirait comme un aimant et ses dernières expériences avaient été si amères !

Le solitaire remarqua son hésitation, mais il n'en fit rien paraître et précipita vivement et sévèrement le départ. Emmanuel s'indignait intérieurement de cette dureté et trouvait que tout l'univers était bien changé.

Il descendit lentement, plus lentement que jadis. Plus de dix fois, il regarda derrière lui; Rada se tenait debout dans la lumière du soleil et lui faisait des signes d'adieu; il comprima de sa main les battements de son cœur et ressentit une douleur qu'il n'avait encore jamais connue.

Pourquoi le solitaire l'avait-il chassé dans la nuit? Pourquoi n'avait-il pas osé insister pour attendre au lendemain? Pourquoi devait-il

apprendre avec tant de peine cette science de l'abnégation, qu'il avait pratiquée au début aussi bien que la charmante vierge? La cruauté du solitaire était, pour lui, incompréhensible. Ainsi pensait Emmanuel; puis il se coucha sous un rocher et s'endormit.

Sous ce ciel étoilé, il vit en rêve sa mère, guérissant des malades innombrables par l'imposition des mains, et il se réveilla en sursaut :

— Je veux être médecin, s'écria-t-il, je pourrai ainsi porter secours à ceux qui souffrent.

Il descendit dans la vallée et entra chez un pharmacien.

— Puis-je devenir élève chez vous?

— Que sais-tu donc?

— Je sais chercher les simples, les planter et les cultiver, rien de plus.

Un sourire vint aux lèvres du pharmacien, mais il fut de courte durée, car le jeune homme qui, cette fois, se présentait sous le nom de *Manea*, faisait preuve d'une remarquable intelligence et d'un zèle extraordinaire.

Outre ses travaux, il étudiait chaque nuit et

même il donnait encore, gratuitement, des leçons aux enfants pauvres.

C'étaient là ses aumônes, car il employait à sa propre instruction l'argent qu'il gagnait.

Il n'y avait pas encore longtemps qu'il était là, quand une grande fête fut célébrée dans le pays.

L'impératrice avait donné à son époux un fils, que l'on avait nommé *Frandafir* et qui devait remplacer le fils aîné disparu. Emmanuel sourit mélancoliquement.

— Personne, pensa-t-il, ne s'inquiète plus de moi, et il travailla de plus belle toute la nuit.

— Un bon médecin a bien aussi son mérite, se dit-il, que mon frère soit donc empereur!

Ses efforts surhumains ne tardèrent pas à être récompensés ; le talent naturel qu'il tenait de sa mère lui vint aussi en aide. Il n'avait pas encore fini ses études, que déjà on l'appelait, de près et de loin, dans tous les villages où il y avait un malade. Il pensait souvent à Rada et avait le plus vif désir de la revoir ; il était intimement convaincu qu'il la retrouverait, aussitôt qu'il serait digne d'elle. En ce moment, son amour pour la

science était plus fort que tout autre sentiment ; pour la première fois, il ne songeait pas seulement à servir son prochain, mais il voulait être lui-même quelque chose par ses propres forces. Ses traits étaient fins et émaciés par la tension continue de son esprit; les nombreuses veilles avaient rendu ses yeux luisants et enfoncés.

Il était aussi aimé que Manoïl l'avait été auparavant, et il suffisait de prononcer le nom du docteur Manea pour voir tous les regards s'éclaircir et les cœurs chagrins renaître à l'espoir.

A cette époque, le jeune héritier du trône, Frandafir, devint si malade que tout le monde désespéra de sa guérison. Mais l'impératrice avait entendu parler du jeune médecin que les enfants aimaient et l'envoya chercher. Il entra, le cœur palpitant, dans le château paternel, où chaque pas lui rappelait son enfance, et d'où il s'était banni lui-même dans un instant de colère et d'insubordination enfantine. Son père ne le reconnut pas et le suivit d'un regard tout inquiet, quand il s'approcha du lit de son frère malade à la mort. Il l'ausculta avec soin et dit ensuite gravement : « Je crois qu'on peut le guérir. » Le visage ordinairement dur et fier de l'impératrice,

visage devant lequel tremblait même son époux, s'inonda de larmes.

Emmanuel était jour et nuit au chevet du petit Frandafir, et l'enfant tomba un soir dans un sommeil calme et profond. Emmanuel pria les parents de se reposer, car le danger était passé, et promit de veiller lui-même.

Au milieu de la nuit, le petit malade s'éveilla, étendit les deux bras vers son frère, les lui posa autour du cou et l'embrassa :

— Dis : Emmanuel ! murmura le docteur.

— Emmanuel ! dit l'enfant d'une voix claire, aussi doucement, aussi tendrement que ce mot n'avait depuis des années été prononcé à son oreille. Puis l'enfant se rendormit.

Le matin, il était hors de danger, et les parents témoignèrent leur reconnaissance envers le sauveur de leur enfant en refusant de le laisser partir. Le jeune médecin ne se laissa gagner ni par les prières, ni par les promesses; il tint à s'éloigner, et l'impératrice, qui l'eût auparavant volontiers serré dans ses bras, s'irrita de son départ.

Emmanuel songeait alors à aller chercher sa

Rada et à la demander en mariage. Il croyait l'avoir enfin méritée; lorsque le solitaire entra chez lui.

— Mon garçon, lui dit-il, et sa barbe tremblait autour de ses lèvres, je crains que la récompense méritée ne t'ait échappé. J'avais envoyé Rada dans la vallée, pour qu'elle s'y perfectionnât encore dans toutes les vertus de la femme, et maintenant j'apprends qu'elle veut en épouser un autre.

Le sang monta au visage du jeune homme, un nuage rouge passa devant ses yeux.

— Est-ce donc là ta sollicitude paternelle? s'écria-t-il; aujourd'hui que je voulais la recevoir de ta main, tu me soumets à une épreuve plus cruelle que toutes les autres; tout cela n'était donc que mensonge! Oh! je sens que je deviendrai fou.

Il secoua le vieillard et le repoussa loin de lui. Celui-ci chancela et alla frapper de la tête contre un angle aigu; le sang jaillit en abondance. Emmanuel, effrayé de ce qu'il avait fait, se jeta à genoux auprès du vieillard et mit tout en œuvre pour le rappeler à lui. Enfin celui-ci ouvrit les yeux, et, remuant les lèvres avec effort, il dit :

« Enfant ingrat ! » puis il ferma les yeux, soupira une dernière fois et mourut entre les bras du jeune homme désespéré. Emmanuel l'appela des noms les plus tendres, il le pria de lui pardonner. Mais il était trop tard ! Il avait tout perdu, tout, père, ami, fiancée, et son cœur joyeux et innocent était mort.

Il disparut de la contrée et s'enfonça dans la solitude du Bucegi. Mais il y fut bientôt reconnu, car il n'avait pu s'empêcher de guérir les moutons malades des bergers. Bientôt on vint à lui de très loin et on le considéra comme un prophète. On ne l'appelait que l'*homme*, et dès qu'il y avait quelqu'un de malade ou de malheureux, on courait chercher cet homme. Il était aussi grave qu'un vieillard de cent années. Il avait même oublié qu'il était jeune, tant l'irréparable action qu'il avait commise causait de tristesse à son cœur.

Il avait, dès cette heure-là, perdu le souvenir de l'image de sa mère, et il vivait ainsi avec son grand chagrin, faisant autant de bien qu'il pouvait; homme étrange, vers lequel les regards s'élevaient avec crainte et respect, mais qui repoussait toute parole de gratitude, car toujours

il entendait dans son cœur ces mots : « Enfant ingrat ! » sortis des lèvres de son unique ami.

Le petit Frandafir tomba de nouveau malade ; mais le bon docteur Manea avait disparu et comme le petit appelait sans cesse : « Emmanuel ! » tous disaient qu'il allait mourir, parce qu'il appelait son frère mort qu'il n'avait jamais vu.

L'enfant mourut en effet au bout de peu de jours. Son père mourut aussi de chagrin et tout le peuple était dans la désolation de ne pas avoir d'empereur.

Alors se répandit une étonnante nouvelle.

— Emmanuel est vivant, se répétait-on de village en village, et de ville en ville. On ignorait qui en avait parlé le premier; mais on vit une merveilleuse jeune fille parcourir le pays avec un vieillard.

Partout ils parlaient d'Emmanuel et cherchaient sa trace. Ils arrivèrent au Bucegi et les pâtres leur montrèrent le chemin qui menait à l'*homme*.

Il était assis, la tête appuyée sur sa main, et regardant avec une sombre mélancolie devant lui. Ils restèrent là longtemps à le contempler. Alors il leva les yeux et s'écria :

— Rada!... et Ilie!... vous ici!... Que voulez-vous de moi?

— Notre empereur! cria Ilie en se jetant à ses genoux, ah! Seigneur, puissiez-vous jamais me pardonner mon ingratitude?

Emmanuel tressaillit d'abord, puis il dit :

— Moi, pardonner? Dieu soit loué qu'il me soit donné de le faire! Mais toi, Rada, où est ton mari?

Un pli amer contracta ses lèvres.

— Je n'ai pas d'époux, je te suis toujours demeurée fidèle et je t'ai cherché dans tout le pays sur lequel tu vas régner; car ton père et ton frère sont morts.

Emmanuel s'était levé. Il dut s'appuyer au rocher.

— Rada, dit-il, je ne suis pas digne de toi, je suis le meurtrier de notre père!

— Je sais, dit Rada, je sais cela depuis longtemps : il me l'a dit en rêve et m'a dit aussi que je te retrouverais.

— Et tu viens à moi!

Emmanuel voulait cacher son visage dans ses

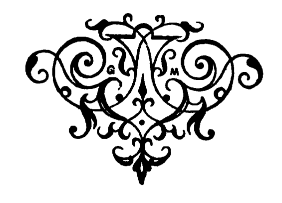
mains, mais elle l'en empêcha et se jeta dans ses bras. Alors retentirent de toutes parts les cris enthousiastes de : « Vive notre empereur! notre empereur! notre bon empereur! Le père des pauvres, le protecteur des faibles, le sauveur dans toutes les misères! Vive notre empereur! » Et tout à coup, tous ceux auxquels il avait fait du bien l'entourèrent, lui baisant les mains, les vêtements et les pieds, l'appelant Manoïl, Manea, docteur et empereur, tout à la fois. Il était comme étourdi de tout ce bruit et regardait Rada qui le saluait aussi. Il la prit par la main et dit :

— Voici votre impératrice, la plus fidèle des jeunes filles! Sans elle, vous ne m'auriez jamais retrouvé.

La foule qui grossissait sans cesse sur son chemin l'emmena jusqu'à son palais, racontant ses bienfaits, bienfaits que, pour la plupart, il avait depuis longtemps oubliés.

Ilie redevint sur le champ son serviteur et dut se mettre à la recherche de tous ceux qui avaient été chassés à cause de lui. Rada vécut heureuse à ses côtés, et, de ses baisers, elle effaçait les rides de son front, lorsqu'il songeait à la plus mauvaise heure de sa vie.

Ils eurent beaucoup de beaux enfants; cette génération a été remplacée par une autre qui a disparu à son tour, mais la montagne a conservé le nom d'*Omul*.







VALEA CERBULUI

Entre le *Caraiman* et l'*Omul* s'étend en forme de croissant une longue vallée, nommée la Vallée des Cerfs (*Valea Cerbului*), quoique depuis longtemps il n'y ait plus là de cerfs. Mais il s'y trouve autre chose qui est impérissable : le long de la montagne, et appuyés à celle-ci, on voit une longue ligne de géants de pierre dont on distingue les profils et les mains; quelque chose comme des idoles égyptiennes.

On se raconte à ce sujet une curieuse légende :

Dans ces montagnes habitait autrefois un peuple puissant par sa force, fier et redouté aux

alentours : ce que ces hommes entreprenaient devait toujours réussir. Ils vivaient en plein air, dormaient sur la neige et se baignaient dès leur naissance dans les eaux glacées de la montagne. Ils étaient si grands qu'ils pouvaient en quelques enjambées gravir les plus hautes montagnes, et lorsqu'ils frappaient un arbre, l'arbre restait tordu pour toujours.

Ils buvaient le lait de biches ailées, et montaient des cerfs ailés, dont les ailes ne pouvaient servir qu'à accélérer la marche sur le sol : ils ne pouvaient s'élever dans les airs avec leurs cavaliers.

Ils avaient un vieux, très vieux roi, dont la sagesse était si grande qu'ils le consultaient toujours et lui obéissaient comme des enfants. Quel beau spectacle de voir le vieillard courir sur le cerf ailé, la neige de sa chevelure et de sa barbe flottant au vent, et ses hommes derrière lui, comme une nuée d'orage, quand le tonnerre fait trembler les Carpathes !

Une seule chose leur causait à tous une sérieuse inquiétude. Le roi *Briar* n'avait pas de fils, mais seulement une fille unique, vierge charmante, haute comme un pin, brave comme un garçon,

et si forte qu'elle pouvait conduire en main, à trois et à quatre, les sauvages cerfs ailés, sans céder à leurs caprices quand ils se cabraient ou forçaient sur les rênes.

Les géants tinrent un grand conseil et vinrent exposer leurs inquiétudes au roi :

— Que le Grand Esprit, dirent-ils, te donne encore longue vie, très longue vie; mais s'il t'appelle en bas dans la caverne d'or, qui nommerons-nous à ta place, puisque tu n'as pas de fils?

Le roi passa la main sur sa barbe blanche et dit :

— Qui sait si ma fille ne supporterait pas l'épreuve, avec autant d'héroïsme qu'un garçon. Vous savez qu'elle est courageuse et forte en tout, et que, si elle choisit ensuite un bon et sage époux, vous serez aussi heureux que vous l'êtes maintenant. Je lui demanderai son consentement.

Le roi *Briar* frappa dans ses mains. Alors les Carpathes retentirent d'un bout à l'autre, puis soudain des piétinements de sabots et des battements d'ailes résonnèrent au loin, et l'on entendit comme le tourbillon de l'ouragan.

La fille du roi était debout sur un cerf et en tenait dix autres d'une main, avec des chaînes d'or, tandis que de l'autre elle brandissait un fouet aussi long que le plus grand serpent et aussi étincelant que le plus vif éclair. Sa taille semblait atteindre au ciel, et ses cheveux flottaient autour d'elle comme un des épais nuages qui cachent par instants le soleil. Le soleil était remplacé sur son visage par deux étoiles, et les dents, que sa bouche rieuse laissait voir en chantant et en poussant des cris de joie, brillaient aussi.

Le roi regarda en souriant ses hommes, comme pour leur dire : « Est-elle assez mâle ! »

En un clin d'œil, elle sauta à terre, et jetant les chaînes à ceux qui l'entouraient, elle cria :

— Tenez, prenez-les ; je mets au défi qui que ce soit d'entre vous de les conduire tous en même temps. Puis, s'agenouillant devant le roi, elle dit d'une voix douce :

— Tu m'as appelée, mon père ?

— *Vijelia* [1], ma fille, lève-toi et regarde ces

1. *Vijelia* signifie tourbillon.

hommes, qui sont venus me demander qui doit être roi après moi; qui penses-tu que ce doive être?

Le regard de la jeune fille passa gravement de l'un à l'autre et quand elle les eut tous regardés, elle recommença une deuxième et une troisième fois; l'expression de son visage devenait de plus en plus sérieuse, ses puissants sourcils se contractaient de plus en plus jusqu'à ce que leur voile couvrît ses yeux étincelants et qu'une larme parût à sa paupière.

Alors elle dit d'une voix sourde et profonde :

— Pas un, mon père, pas un d'eux ne t'égale à mes yeux; mais toi, dans ta sagesse, tu as certainement depuis longtemps choisi et trouvé le meilleur.

— Celui que je choisirai devra se soumettre à l'épreuve dont je porte encore sur mon corps les cicatrices; la connais-tu, cette épreuve, mon enfant?

— Oui, sans doute, je la connais, et je regrette bien de ne pas être un garçon, elle ne m'effrayerait pas.

— Et si je voulais te traiter en garçon!

— Moi !

Le sang afflua aux joues, au front et au cou de l'admirable fille, et elle dit d'une voix tremblante :

— Je n'ai pas mérité un si grand honneur et j'ignore si mon intelligence est suffisante; mais je consens de grand cœur à subir l'épreuve, si mon père, de sa propre main, me porte le premier coup. Il me sacrera lui-même comme son successeur, mais il vivra encore de longues années et me laissera comme auparavant ma liberté.

Ces paroles furent accueillies avec une folle allégresse si tonnante et si retentissante que les aigles en sentirent l'air trembler et que les arbres se courbèrent comme sous le souffle de l'ouragan du nord.

La fille du roi inclina la tête en souriant pour saluer, et rejeta ses cheveux d'or en arrière de son visage brûlant.

— Un mot seulement, père, dit-elle, il faudra me permettre de changer de costume; car, hélas ! je suis une fille !

Le vieux roi posa tendrement la main sur sa tête et fit signe qu'il y consentait.

Le jour fut fixé et le lieu choisi pour le commencement de l'épreuve.

D'abord elle devait rester tout un jour debout au soleil sans boire ni manger.

Si elle montrait de la faiblesse ou de la fatigue, ou que le soir elle mangeât et bût avec trop d'avidité, elle ne pouvait être reine. Le deuxième jour, elle devait aller prendre des pierres dans un fleuve désigné, au fond de la vallée, et en faire un tas énorme, de sorte qu'elle devait aller et venir un nombre incalculable de fois, jusqu'à ce qu'elle eût réuni le nombre traditionnel de pierres avec lesquelles elle serait lapidée le troisième jour. Si elle ne supportait pas la lapidation, elle ne pouvait devenir reine.

Le plus ancien du peuple lui signifia tout cela : elle l'écouta d'un air souriant.

Un jour brûlant de juillet se leva bientôt, et, ce jour-là, *Vijelia* se tint debout sur le sommet d'un mont, en blancs vêtements de laine, dès le lever du soleil. Elle chanta à pleine gorge dans les premières heures, mais elle dut cesser vers midi, parce que sa bouche et sa gorge se desséchaient.

Le soleil avait franchi le zénith ; alors seule-

ns l'obscurité vers le fleuve, gea plus de dix fois.

s'assit sur une pierre mous- heveux. La lune monta au , pour voir la divine beauté versa tendrement sa lueur tes d'eau que *Vijelia* faisait veux brillaient comme des

que ce corps merveilleux , recevoir une grêle de tristement voilée.

jour, *Vijelia* était déjà en fraîche et joyeuse que si la prise sur elle. Quand les hercher pour l'épreuve de urait sur son cerf *Graur*, se son dos et jouait avec ses t dans un berceau.

çut, elle sauta à terre, ren- légère caresse de la main, ocher large et plat sur son ns la vallée, le déposa au archant dans l'eau, elle y

ment elle changea une fois de pied. Elle entendit tout d'un coup des piétinements de sabots monter de son côté : ses cerfs volèrent vers elle et la rafraîchirent du battement de leurs ailes; sa biche favorite se pressa contre elle et lui présenta sa mamelle pleine pour qu'elle se désaltérât.

Mais elle leur ordonna d'une voix sévère de s'éloigner, et les bêtes se glissèrent, tête basse, vers leurs pâturages.

Longues étaient les heures et le soleil était si brûlant qu'il consumait les extrémités des cheveux d'or de *Vijelia*. Mais elle ne bougeait pas.

Quand le soleil baissa, les hommes vinrent et lui offrirent une coupe pleine d'eau. Elle ne fit qu'y tremper ses lèvres et appela :

— *Militica !*

Alors vint en bondissant sa biche ailée, à qui elle prit un peu de lait, refusant toute autre nourriture.

Le roi *Briar* considérait sa belle enfant avec des yeux inquiets. Mais elle lui sourit avec grâce et lui affirma que la première journée avait vraiment passé vite et sans fatigue.

Elle descendit dans l'obscurité vers le fleuve, dans lequel elle plongea plus de dix fois.

Puis elle remonta, s'assit sur une pierre moussue et tordit ses cheveux. La lune monta au dessus de la montagne, pour voir la divine beauté de la jeune fille. Elle versa tendrement sa lueur sur elle, et les gouttes d'eau que *Vijelia* faisait tomber de ses cheveux brillaient comme des gouttes d'argent.

Si la lune avait su que ce corps merveilleux devait, le lendemain, recevoir une grêle de pierres, elle se serait tristement voilée.

A l'aube du second jour, *Vijelia* était déjà en vêtement court, aussi fraîche et joyeuse que si la fatigue n'avait aucune prise sur elle. Quand les hommes vinrent la chercher pour l'épreuve de cette journée, elle courait sur son cerf *Graur*, se rejetait en arrière sur son dos et jouait avec ses ailes comme un enfant dans un berceau.

Dès qu'elle les aperçut, elle sauta à terre, renvoya l'animal d'une légère caresse de la main, prit un quartier de rocher large et plat sur son épaule, descendit dans la vallée, le déposa au bord du fleuve et, marchant dans l'eau, elle y

chercha des pierres qu'elle entassa, aussi haut qu'elle put, sur le plateau de roche.

— Aidez-moi à le mettre sur mon épaule, dit-elle. Mais aucun des hommes ne put lever ce fardeau.

Alors elle se baissa et le jeta en riant sur l'épaule gauche. Elle fit ramasser les pierres qui, dans ce mouvement, avaient roulé à terre, et les rejeta dessus. Puis elle monta si vite qu'on pouvait à peine la suivre, secoua son fardeau et sans se reposer redescendit en courant dans la vallée.

Le roi *Briar* contemplait d'en haut sa fille et caressait en silence sa barbe blanche.

Le jour était encore loin d'être à son déclin, que *Vijelia* avait déjà rassemblé le nombre voulu de pierres.

Elle croisa les bras et contempla le monceau sans un battement des paupières. Le roi eut le cœur serré, en voyant son enfant ainsi debout, et il ne dormit pas beaucoup cette nuit-là. Quant à *Vijelia*, elle dormit paisiblement et profondément, sous un pin géant, au travers duquel la lune venait, de sa pâle lueur, éclairer la belle dormeuse, dont la tête reposait sur les bras et dont

les lèvres s'ouvraient à demi dans son doux sommeil d'enfant.

Quand le jour s'éveilla, elle chercha un vêtement de lin qu'elle avait elle-même filé et tissé, et sur la solidité duquel elle pouvait compter.

C'est ainsi qu'elle parut devant son peuple, si belle que le cœur défaillit à plus d'un, à la pensée de la maltraiter. Le monceau disparut en quelques instants, car chacun s'était armé d'une pierre. Ils formèrent alors un grand cercle autour de la jeune fille, qui rassemblait tranquillement ses cheveux et les nouait au dessus de sa tête : « Afin qu'on ne m'accuse pas, dit-elle en souriant, de vouloir me protéger avec mon manteau. »

La première pierre fut lancée par la main du roi qui, en la jetant, regardait fixement sa fille dans les yeux.

Elle baisa la place de son bras où elle était touchée et, des deux mains, envoya à son père un baiser. Puis elle se tint debout comme une colonne, sous la grêle de pierres qui l'atteignait, malgré la douleur qui augmentait d'instant en instant. Une seule fois, un soupir lui échappa, et elle croisa un instant sur sa poitrine ses mains

blanches comme la neige. Mais immédiatement elle laissa retomber ses bras, tourna seulement la tête et regarda le soleil qui s'approchait lentement, très lentement des cimes des monts et plongeait le visage de la jeune fille dans une lumineuse flamme. Soudain la pluie de pierres cessa et tous les hommes s'agenouillèrent à ses pieds, la lance et le glaive inclinés, et lui jurèrent d'une voix tonnante une éternelle et inviolable fidélité.

Alors elle leva la main et dit :

— Pour moi, je vous jure de travailler, de combattre et de souffrir pour vous et avec vous, jusqu'à la fin de ma vie!

Et, se tournant vers le roi, elle ajouta à voix basse :

— Donne-moi la main, père, je suis fatiguée!

Le vieillard l'enveloppa dans son manteau et, l'entourant de ses bras, la conduisit au logis.

Elle avait appuyé la tête sur son épaule; alors elle entendit un léger bramement à son oreille : c'était *Graur*, son cerf fidèle.

— Ah! porte-moi, s'écria-t-elle, et elle baisa les naseaux chauds et duveteux de l'animal,

puis, s'élançant sur son dos, elle disparut en un instant.

Graur la porta en bas, au fleuve, où elle se baigna longtemps, étirant et rafraîchissant ses membres blessés. Elle but aussi avidement l'eau glaciale et en revint aussi joyeuse que si elle n'avait pas souffert.

La vie reprit pendant un temps son cours ordinaire. *Vijelia* était redevenue le tourbillon et l'enfant sauvage qu'elle avait toujours été, et ne voulait rien entendre des affaires de l'Etat.

Le roi *Briar* veillissait à vue d'œil et ses hommes le pressaient de prendre un gendre, afin qu'il pût bientôt tenir un petit-fils sur ses genoux.

— Qui veux-tu pour mari, mon enfant? demanda-t-il un jour à sa fille. Aucun de nos sujets ne te plaît donc?

— Oh! non, dit *Vijelia*, je n'épouserai pas un de ceux qui m'ont lapidée; c'est un souvenir que je ne pourrais chasser et qui m'empêcherait d'être à lui d'amour. L'homme que j'aimerai doit venir de l'air dans lequel aucun des nôtres ne peut s'élever, malgré nos cerfs ailés.

A peine avait-elle parlé, qu'il accourut du ciel

comme un gigantesque nuage et que de ce nuage résonnèrent des sons de harpe céleste. Le nuage s'abaissa lentement et un adolescent aux longs cheveux bouclés apparut, portant une harpe aussi grande qu'un arbre, tendue de cordes d'or et brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Tantôt il attaquait les cordes d'une main vigoureuse, tantôt il soufflait seulement sur elles et la harpe rendait de tels sons que les cœurs vibraient à l'unisson dans toutes les poitrines.

Vijelia le regarda immobile et sans voix; bientôt il atteignit la terre d'un bond audacieux et, d'un choc de sa main, il renvoya dans les bleus lointains le nuage qui l'avait apporté. Il s'avança alors vers la jeune fille et, lui tendant la main, lui dit :

— Je viens de l'air, je suis le *Viscol* [1]; veux-tu être à moi? Je suis de ta race.

— Oui, dit la jeune fille comme dans un rêve, je veux être à toi pour toujours!

Mais le roi *Briar* fronça le front et demanda :

— L'aimerais-tu déjà, enfant? Prends garde à

1. L'ouragan.

toi; le bonheur ne fleurira pas pour toi à son côté et il n'est pas fait pour notre peuple. Il vaguera au loin et te laissera seule, jusqu'à ce que tes hommes refusent de te servir. Enfant! enfant! cela finira mal et tu ne seras pas heureuse.

— Heureuse ou non, cela m'est indifférent, père; je ne puis vivre sans lui; j'aime mieux être malheureuse avec lui qu'heureuse avec un autre.

Le vieux roi donna son consentement en soupirant; mais, d'un signe impatient de la main, il mit fin aux promesses et aux assurances du jeune homme.

— Je te verrai à l'œuvre, dit-il brusquement.

Pendant les premiers temps, on vécut dans la joie; tantôt *Vijelia* osait chevaucher les nuées, tantôt son époux bondissait avec les cerfs. Le roi entendait souvent ses sujets se plaindre du bouleversement qui régnait dans le pays et déplorer l'arrivée de l'étranger.

Bientôt *Vijelia* demeura plus souvent chez son père, tandis que son époux faisait rage autour du monde. Elle ne parlait plus et paraissait plus triste qu'elle n'avait été lors de la lapidation;

quand on lui demandait où était son mari, quand il reviendrait, s'il la prendrait bientôt avec elle sur les nuages, elle répondait la tête baissée : Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! Toujours : je ne sais pas !

Et lorsqu'il revenait, il était dur et violent, et plus sa jeune femme était devenue humble et silencieuse, plus il la rudoyait.

Parfois la barbe du vieux roi *Briar* en tremblait, et sa tête s'inclinait vers le sol, sur lequel il s'étendit bientôt en disant à sa fille :

— Je ne verrai pas mon petit-fils ! Que le Grand Esprit te donne en lui le bonheur que tu n'as pas trouvé !

Quand il fut mort, ses sujets se lamentèrent autour de son tombeau, la lance baissée, jour et nuit pendant neuf fois neuf semaines, et *Vijelia* ne cessa de soupirer et de pleurer jusqu'au jour où, au milieu de sa grande douleur, elle eut entre ses bras un petit enfant merveilleusement beau, mais extrêmement délicat. Ses pleurs coulèrent sur sa mignonne figure, quand elle lui donna le nom de *Zéphir*. Ah ! comment pourrait-il jamais gouverner ce peuple énergique ; com-

ment pourrait-il survivre à la dureté de son père !

Elle le tint jour et nuit dans ses bras ; elle ne le quitta pas un instant. Il reposait sur son sein, lorsqu'elle avait à prononcer des sentences et qu'elle rendait la justice en toute sagesse et équité. *Viscol* ne put maîtriser sa colère, à son retour ; elle défendit comme une lionne l'enfant qu'il voulait écraser contre un rocher. Il bouleversa le pays, rendit de faux arrêts, et devint un véritable fléau, jusqu'à ce qu'un beau jour il partît de nouveau en sifflant. Sa harpe, qu'il avait oubliée, fut une source de joie et de consolation pour la mère et l'enfant. *Vijelia* composa et exécuta sur cette harpe des chants de douleur, que tout le monde écoutait ; ces chants étaient bien plus beaux encore, quand l'enfant soufflait sur les cordes ; alors on eût dit que l'air lui-même chantait de toutes parts et le cœur des auditeurs fondait de ravissement.

Zéphir devint beau comme le jour, surtout lorsque sa mère songea à le fortifier et à l'exercer, pour le préparer à l'élection royale pour laquelle elle redoutait la délicatesse de l'enfant. Elle le confia tantôt à *Graur*, tantôt à *Militica*, qui durent le porter pendant des journées entières et

l'habituer à leur course la plus rapide; fréquemment *Militica* s'arrêtait et s'agenouillait, pour qu'il pût téter son lait. Puis *Vijelia* courait à l'envi avec l'enfant, lui apprenait à bander l'arc et à porter de lourds fardeaux, et, pour l'habituer à la douleur, elle le frappait avec des houssines et lui jetait des pierres; quand il cessait de rire, à ce jeu, et commençait à pleurer, elle l'appelait lâche, le baignait dans les eaux les plus froides et le frappait davantage le lendemain, jusqu'à ce qu'il eût appris à vaincre la douleur et à rire quand même.

Le peuple avait une telle haine contre *Viscol*, qu'il ne le laissait plus rentrer dans le pays et le criblait de flèches, dès qu'il se montrait dans son nuage. Quelques-uns aimaient l'enfant, parce qu'il avait la ravissante beauté de sa mère; d'autres ne l'aimaient point, parce qu'il était extrêmement faible et délicat. Une seule chose les enivrait tous, c'était son jeu sur les cordes harmonieuses, et, quand il était debout près de la harpe, avec ses cheveux blonds et soyeux, il semblait venir d'un autre monde. Sans doute il ne pouvait pas conduire à la fois cinq cerfs ni porter d'aussi lourds fardeaux que sa mère; mais il était pourtant beaucoup plus fort qu'elle ne l'eût jamais espéré.

Lorsqu'il atteignit sa seizième année, le peuple jugea qu'il était temps de l'éprouver, pour voir s'il serait capable de faire un roi; sinon, ils voulaient imposer à *Vijelia* un autre époux choisi parmi eux, duquel ils pussent espérer toutes les capacités d'un roi.

Il supporta l'ardeur du soleil toute la journée, et personne n'apprit que la nuit suivante il avait eu la fièvre, et que sa mère l'avait veillé et avait été obligée de baigner ses tempes. Le lendemain, il rassembla les pierres; sa mère marchait toujours à ses côtés et l'aidait secrètement. Le soir, dans l'obscurité, il tomba en faiblesse dans ses bras. Puis vint le jour que la pauvre mère redoutait le plus. Chaque pierre qui touchait le beau corps de son enfant l'atteignait elle-même au cœur; une fois, elle le vit chanceler, mais un appel clair et gai de sa voix ramena les couleurs aux joues de l'enfant et le sourire à ses lèvres pâles.

Quelques pierres restaient encore; tout à coup, l'une d'elles, aiguë et tranchante, vola d'une main perfide et toucha l'adolescent à la tempe. La mère poussa un cri sauvage et reçut son fils dans ses bras; puis, s'agenouillant, elle pressa

contre son cœur les boucles de ses cheveux ruisselantes de sang. Il ouvrit encore une fois les yeux :

— Ma harpe, murmura-t-il, apportez-moi ma harpe !

On courut la chercher, il la prit dans ses bras, puis rendit son âme pure sur ces cordes célestes dont les divines vibrations flottèrent au loin, d'écho en écho, dans les ondes aériennes.

Alors la pauvre mère se leva, et, les yeux fixes, les bras dressés jusque dans les nuées, elle s'écria :

— Puissiez-vous, hommes au cœur de pierre, être vous-même pétrifiés ! Que le Grand Esprit exauce une mère qui crie vengeance ! Soyez changés en pierres, vous l'avez mérité, vous qui avez forfait à la fidélité, vous qui avez chassé loin de vous l'âme la plus pure ! Soyez changés en pierres !

Et, sous ses yeux, ce peuple de géants, rangés en demi-cercle autour d'elle, se pétrifia sur le champ. Elle soupira si profondément que ses soupirs lui brisèrent la poitrine, et ces plaintes douloureuses allèrent raconter au monde les

peines d'une mère et remuer toute cette nature qui avait permis un si grand crime.

Les cerfs alors s'élevèrent dans les airs et disparurent pour toujours.







CETATEA BABEI

LORSQU'ON remonte la vallée de *Prahova*, on n'aperçoit pas *Cetatea Babei*, le Château de la Sorcière, parce qu'il est derrière le *Bucegi*. Il se dresse comme un cône effilé et semble couvert de ruines; de là jusqu'aux Jipi s'étendent des neiges éternelles.

Il y a de bien longues années, alors que les loups gardaient les troupeaux et que les aigles nichaient avec les tourterelles, il y avait là un fier castel, où règnait une très grande activité. Toujours beaucoup de monde, toujours beaucoup de bruit, et des centaines de pieds agiles entraient et sortaient à tout instant.

Toutes les nuits, on pouvait voir dans la tour briller une lumière et l'on entendait bourdonner un puissant rouet; un chant étrange et doux flottait au dessus du bourdonnement, dont il semblait marquer la mesure. Les passants regardaient en haut avec effroi et murmuraient : « Elle file toujours ! »

Celle qui filait là-haut était la châtelaine, une très méchante sorcière, à laquelle les gnomes apportaient tout l'or des entrailles de la terre; avec cet or, elle filait, pour toutes les fiancées, le *fil d'or* [1], qui pare leur tête au jour des noces. On vidait chez elle l'or au boisseau; elle le pesait, le triait, et malheur au gnome qui n'avait pas apporté la mesure voulue; il était mis entre le tronc et l'écorce d'un grand arbre, et pressé jusqu'à ce qu'il eût donné la dernière parcelle d'or; ou bien, on le fixait de la même façon par la barbe, et il pouvait se trémousser et crier indéfiniment : la vieille faisait la sourde oreille. Pour cette raison, ou bien encore parce qu'elle était dure comme une croûte de pain et ridée comme un vieux chêne, on lui avait donné le nom de *Baba Coaja*, la Mère écorce. Seule, elle

1. Voile de fiancée roumaine.

savait filer les fils d'or et les préparait d'avance pour plusieurs centaines d'années.

Baba Coaja avait une fille merveilleusement belle, qui se nommait *Alba*, la blanche; elle était en effet blanche comme la neige qui couvrait presque continuellement la cime de la montagne. Elle avait la peau semblable à celle d'une pêche, des yeux bruns comme du velours et des cheveux semblables aux fils d'or que filait sa mère.

Elle était toujours enfermée, car *Baba Coaja* lui donnait beaucoup de travail et ne la montrait à personne, dans la crainte qu'on ne vînt la demander en mariage. C'était elle qui dévidait tous les fils d'or et les déposait par piles dans des caves souterraines; dans chaque pile, il y en avait pour cent années.

Ce travail était pénible pour la jolie fille, parce que sa mère, tout en filant, chantait et murmurait toutes sortes de mauvais oracles et maléfices, afin que chaque fiancée reçût sa part de malheur et de chagrins, aussitôt que les fils d'or auraient été posés sur sa tête; aussi *Alba* songeait-elle tristement à toutes ces adversités ainsi préparées et fixées d'avance. En l'absence de sa mère, elle se mit un jour elle-même au rouet, elle fila

une pièce entière en ne souhaitant que du bien ; mais lorsque *Baba Coaja* revint à la maison, elle entra dans une grande colère, s'emporta jusqu'à frapper sans pitié sa fille et lui dit :

— Tu ne te marieras pas avant d'avoir retrouvé ton ouvrage au milieu de tous les autres. Et, ce disant, elle jeta le voile dans le monceau de tissus.

La vieille était bien contente au fond d'avoir un prétexte pour garder sa fille près d'elle, car on lui avait prédit qu'*Alba* serait très malheureuse et mourrait de bonne heure. Sa charmante enfant était la seule créature au monde qu'elle aimât ; mais tous les efforts qu'elle faisait pour causer de la joie à *Alba*, par de beaux vêtements et toute espèce de jolies choses, ne réussissaient pas à amener les couleurs à ses joues, ni le rire dans ses yeux ; car la seule chose que désirât la fillette, c'était la liberté, et elle ne l'avait pas.

Combien elle aurait aimé à se promener une fois sous les arbres qui ombrageaient le pied de la montagne sur laquelle elle végétait ! En haut, il ne poussait qu'une herbe courte et l'hiver durait plus longtemps que l'été. Quand autour du château le vent hurlait et tempêtait comme s'il eût voulu le mettre en morceaux, alors son cœur était

bien triste; souvent elle était assise devant la cheminée, regardant fixement le feu, suivant le jeu des étincelles et ne pensant à rien.

Parfois elle écoutait les chants étranges de sa mère, pendant que le ronflement du rouet se mêlait au mugissement de la tempête, et alors elle se demandait pourquoi sa mère filait aux fiancées tant de soucis, alors que le soleil était si beau et que son rayonnement lui paraissait toujours si joyeux. Mais elle n'en pouvait trouver la raison et s'endormait, fatiguée de penser. Les rouleaux d'or dans les caves avaient bien tous la même physionomie; pourtant elle leur prêtait figure humaine et racontait leur histoire en imaginant tout ce qui pourrait arriver aux fiancées qui porteraient le *fil d'or;* mais, comme elle ne savait rien du monde, ses histoires étaient toutes plus invraisemblables les unes que les autres.

— Mère, dit-elle une fois, en appuyant son menton dans sa main, est-ce que les hommes sont exactement comme toi et moi, ou est-ce qu'ils ont une autre forme et d'autres pensées?

— Que te font les hommes? Ils sont tous très méchants et ne te feraient que du mal s'ils pouvaient t'avoir.

— Mais pourtant une bête merveilleuse est montée l'autre jour sur notre montagne; quelqu'un était assis dessus, quelqu'un de bien plus beau que tous les gnomes; il avait des cheveux noirs bouclés, pas de barbe et un manteau de pourpre. N'était-ce pas là un homme?

La vieille eut un frémissement de terreur et dit :

— Si cet étranger monte encore jusqu'ici, je lui romprai le cou, et ceux de la vallée ne le reverront plus.

— O mère ! ne fais pas cela, il était si beau !

— Si tu penses encore une fois à lui, je t'enfermerai dans la cave, je te le promets, et je te ferai peser de l'or nuit et jour. Tu ne fais d'ailleurs plus rien depuis ces derniers temps, et tu restes toujours là assise et me faisant des questions inutiles. N'as-tu donc pas tout ce que ton cœur désire?

— Non, mère, je voudrais aussi avoir une si belle bête et m'asseoir dessus. Je ne vois ici que des moutons, sur lesquels on ne peut s'asseoir.

— Folle enfant que tu es! Il te faut un cheval maintenant! Tu ne sais donc pas qu'il y va de la vie de monter à cheval ici? Le gazon est glissant,

les abîmes sont profonds, un faux pas suffit et l'on roule broyé jusqu'au fond.

Alba se demanda longtemps, pourquoi ce danger existait pour les chevaux, tandis que les moutons allaient et venaient d'un pied si sûr; mais, n'osant pas elle-même interroger, elle ne put pas non plus se renseigner à cet égard.

Les gnomes lui parurent encore bien plus laids qu'auparavant, et l'or lui répugnait tellement qu'elle ne pouvait plus le voir. Elle ne pensait plus qu'au magnifique cheval et à l'adolescent qui devait payer de sa vie une seconde visite. Pourquoi sa mère voulait-elle lui rompre le cou? Encore un problème qu'elle ne put éclaircir, quoiqu'elle y songeât beaucoup.

Quelques temps après, le bel adolescent remonta sur la montagne; il était attiré par le désir de savoir qui habitait la puissante forteresse dont les murailles étaient uniquement faites de quartiers de roc.

C'était un fils de roi; il se nommait *Porfirie* et n'était point accoutumé à rencontrer une résistance quelconque à ses volontés: toute difficulté charmait sa nature ardente. Quand on lui parlait

de mariage, il disait qu'il voulait arracher sa fiancée à un dragon et la cueillir sur un rocher, au lieu de passer par les intermédiaires habituels, d'envoyer des ambassadeurs et se marier sans se déranger.

Alba était précisément occupée à se parer, pour occuper ses loisirs, après avoir toute la matinée dévidé de l'or. Elle avait baigné ses mains et son visage, peigné ses longs cheveux avec le peigne d'ivoire, entouré d'un double rang de perles son front, sur le côté duquel elle avait planté une rose des Alpes. Son vêtement était blanc avec une ceinture d'or, et par dessus retombait un manteau de velours vert, attaché d'une épaule à l'autre par des chaînes de perles. Elle mit autour de son cou mignon à la blancheur de neige, des émeraudes grosses comme des œufs de pigeon, présents des gnomes, et se contempla dans la glace; mais elle ne pouvait voir comment ses cheveux d'or étincelaient sur les tons verts du velours. Elle devait même vraiment voir bien mal, ou le miroir était bien mauvais, car, au bout d'un instant, elle se mit à se frapper le visage en s'écriant :

— Comme je suis laide! Ah! suis-je assez

laide ! C'est pour cela que ma mère me cache à tous les hommes et me donne de beaux vêtements et de riches joyaux, comme à une reine; c'est pour me faire oublier ma laideur.

En ce moment résonnèrent sur les rochers les sabots d'un cheval et, les yeux fixes d'effroi, elle vit s'avancer le bel étranger, auquel il devait en coûter la vie s'il s'aventurait dans le château-fort. Il fallait l'avertir à tout prix. Elle s'élança vers la vallée comme un chamois, le manteau au vent et laissant flotter ses cheveux dans lesquels les rayons du soleil semblaient s'emprisonner. Le jeune roi la vit voler vers lui par dessus les rochers; son pied semblait ne pas toucher le roc. Plein d'une muette admiration, il arrêta son cheval. Il se demandait quelle fille de roi, quelle fée de la montagne volait là vers lui; maintenant elle lui faisait signe de ses deux bras et lui criait hors d'haleine :

— Arrière! Arrière! Ne monte pas ici, ce serait ta mort.

— Fût-ce ma mort, cria-t-il, je mourrais joyeux, puisque j'ai vu la plus belle fille qui jamais ait été sur la terre.

Alba s'arrêta devant lui; une légère rougeur

couvrit ses joues et, le regardant de ses grands yeux, elle lui dit :

— Suis-je belle?

— Oh oui! merveilleusement belle, si ravissante avec tes cheveux d'or, que je t'aime à partir de ce moment.

— Je t'aime aussi, moi, dit l'innocente fillette, qui ne savait pas que parmi les hommes on ne doit pas ordinairement dire ce que l'on pense. Mais ne dis pas que mes cheveux sont d'or, l'or est si laid!

— Laid, répondit le prince en riant. C'est ce que je n'ai jamais entendu dire encore. Tes yeux sont-ils donc tellement habitués à voir de l'or, que tu le trouves laid?

— Ah! c'est bien vrai, je ne vois même pas autre chose que de l'or; au lieu d'arbres verts, de l'or; au lieu d'hommes, de l'or, des montagnes d'or! Elle étendit les bras et tourna sur elle-même. Oh! combien je préférerais m'asseoir sur cette belle bête! Je n'ai pas encore vu de cheval. Puis-je le toucher?

— Oui, sans doute, même le caresser et aussi

monter avec moi dessus ; tu pourras chevaucher aussi longtemps que tu voudras.

Il lui fit poser le pied sur le sien et les deux mains dans les siennes, il l'attira ainsi sur la selle, passa le bras autour d'elle et donna de l'éperon à son cheval. Peut-être aurait-elle peur, pensait-il, mais la gracieuse innocente était étrangère à ce sentiment, car elle ne connaissait pas le danger. Aussitôt que le terrain devint moins rocailleux, le prince rendit la main à son coursier, et ils galopèrent sous les ombrages de la forêt, au milieu des prairies en fleurs.

Alba poussait des cris de joie, battait des mains et criait :

— Plus vite ! Encore plus vite !

Ils arrivèrent ainsi à proximité de la ville. qu'ils devaient traverser, pour parvenir au château royal situé sur une colline. Alors la jeune fille devint inquiète :

— Est-ce que ce sont tous des hommes que je vois là ? demanda-t-elle, en allant au pas à travers les rues. Et ces petites maisons, est-ce que le vent ne les culbute pas ?

— Non, dit en riant *Porfirie*, le vent ne

souffle pas ici comme là-haut. A moi, mes gens! cria-t-il, venez tous, je vous amène votre reine. C'est une fleur merveilleuse, je l'ai cueillie pour moi sur un rocher.

— Mais je ne suis pas reine! dit *Alba* effrayée.

— Je suis le roi, et comme tu deviens ma femme, tu deviens reine.

— Ta femme? Mais je ne devais pas avoir de mari, disait ma mère.

— Elle disait cela, parce qu'elle savait que personne autre que moi ne devait te posséder.

— Tu n'es donc pas méchant?

— Non, je ne suis pas méchant.

— Alors tu n'es pas un homme?

— Mais si.

— Ma mère m'a pourtant toujours dit que tous les hommes étaient méchants et que je ne devais avoir aucun rapport avec eux.

— Qui donc est ta mère?

— Je ne sais pas : elle file de l'or.

— Elle file de l'or, pourquoi donc faire?

— Pour les fiancées; mais moi, je ne veux pas

avoir d'or à mes noces! ajouta rapidement Alba, en portant la main à sa tête comme pour la protéger contre le pernicieux contact.

— Ce ne sera cependant guère possible autrement, dit Porfirie : tout le monde s'en étonnerait. Me voici chez moi, entrons maintenant dans la cour : je vais te présenter à ma mère, à laquelle tu parleras amicalement.

— Est-elle vieille et laide?

— Non, elle est très belle et fière.

— Qu'est-ce que cela, fière? dit Alba.

Porfirie la regarda dans les yeux; ils étaient aussi clairs et purs que le soleil; il serra la jeune fille sur son cœur. Puis il jeta les rênes aux serviteurs, sauta à terre, enleva tendrement Alba, et lui tendit la main pour lui faire gravir les larges marches de pierre.

Ils entrèrent dans une vaste salle; là était assise une haute et majestueuse dame, entourée de beaucoup de jeunes filles qui filaient une belle soie jaune. Toutes quittèrent leur travail, et regardèrent avec un étonnement joyeux le magnifique couple, qui venait de paraître sous le portail, dans le rayonnement du soleil couchant.

— O femme merveilleusement belle! je te salue! s'écria Alba, et elle tomba aux pieds de la reine, qui la releva avec bienveillance et l'embrassa. Toi aussi, tu files, mais ton ouvrage est beaucoup plus beau que celui de ma mère; car ce que tu files est aussi délicat et aussi fin que les flocons de neige ou les pétales des fleurs.

— Que file donc ta mère?

— Hélas! toujours de l'or! Un dur et laid métal.

— De l'or! répétèrent-elles toutes, avec un sourire d'incrédulité.

— Sais-tu aussi filer de l'or?

— Oui, je le sais, mais je n'ose pas le faire.

— Pourquoi donc?

Elle ouvrait les lèvres pour raconter ce que sa mère faisait en filant, mais soudain elle fut prise d'une singulière hésitation, en songeant à la mauvaise opinion que ces jeunes filles auraient d'elle, si elles pouvaient se douter de la quantité de malheurs qui étaient filés dans les voiles d'or des fiancées. Ces méchantes créatures contre lesquelles sa mère l'avait mise en garde, lui paraissaient toutes si aimables et si joyeuses, cent fois

plus certainement que sa mère si terriblement redoutée des gnomes.

Elle fut tirée d'embarras par l'une d'elles, qui murmurait :

— Sa robe est de velours, de velours blanc véritable !

— Et les joyaux, qui te les a donnés? dit une autre un peu plus haut.

— Mes amis, répondit Alba; en voulez-vous? J'ai encore une quantité de ces jouets à la maison, et, détachant les émeraudes de son cou, elle en offrit une à chaque jeune fille.

Elle en eût fait autant des colliers de perles, si la reine ne l'en eût empêchée.

— Teş amis sont donc bien riches? lui demanda-t-on.

— Je ne sais pas; qu'est-ce que cela, riche? Ils apportent tout du fond de la terre dans des sacs, et quand ils apportent trop peu, ils sont punis.

Le visage de la reine s'assombrit; elle prit son fils à part et lui dit :

— Cette jeune fille n'est autre que l'enfant de l'horrible sorcière *Baba Coaja*. Reconduis-la vite

où tu l'as prise, elle n'apportera que du malheur dans notre maison.

— Ne me demande pas cela, mère, dit le jeune roi en pâlissant. J'aime cette gracieuse et innocente enfant, avec toutes mes pensées, avec le sang de mes veines, avec chaque souffle de ma vie, et, fût-elle *Baba Coaja* en personne, je ne pourrais me séparer d'elle.

La reine soupira et fit préparer à la jeune fille une chambre à côté de ses appartements; les noces furent fixées au lendemain. La reine voulut parer de ses propres mains sa nouvelle fille, mais elle eut à soutenir avec elle une lutte pénible, la jeune fille ne voulait pas du *fil d'or* sur la tête. Elle s'enfuit à travers le château, comme un chevreuil effarouché; elle se jeta par terre, sous les tapis qui ornaient les divans; avec des torrents de larmes, elle priait et suppliait qu'on l'épargnât. La reine pouvait bien lui poser sur la tête de son beau fil de soie, disait-elle, mais pas de cet or funeste.

Tandis qu'elle priait et gémissait, la reine fit un signe : deux suivantes lui tinrent les mains pendant que la troisième fixait sur sa tête le voile d'or. Toutes s'attendaient à une explosion de

colère et de désespoir, de sa part, mais Alba devint complètement impassible. Pâle comme la mort, elle baissa la tête sous le fardeau.

— Tu es plus cruelle que ma mère, dit-elle; elle ne voulait pas me donner à un homme, afin que je ne fusse pas malheureuse, et toi, tu appelles toi-même sur moi la douleur.

Personne ne comprit ces paroles et l'on ne put obtenir d'Alba qu'elle les expliquât, ce qui augmenta la méfiance générale. Elle paraissait si triste que le peuple ne reconnut plus en elle la brillante jeune fille de la veille, et toutes les paroles d'amour de son jeune époux ne purent chasser les nuages de son front.

A la cour, il ne fut bientôt plus question que des innombrables trésors de la jeune reine, et beaucoup poussèrent le roi à aller les voir de près. Il ne se souciait pas des trésors, mais il songeait uniquement à faire sourire de nouveau sa jeune femme; il pensa donc que, s'il allait lui chercher les choses qu'elle avait eu plaisir à posséder, elle retrouverait sa gaieté, car elle regardait avec dédain ces petites pierres qui portaient le nom de joyaux, et ne pouvait comprendre que ces jouets eussent quelque valeur.

Cependant, dès qu'elle apprit que Porfirie avait l'intention de retourner à son château-fort, elle fut très effrayée de ce projet, et le pria, le conjura de n'en rien faire.

— Ce sera ta mort, très certainement, disait-elle.

Il ne se laissa pas dissuader, et plus elle lui dépeignait les dangers qu'il allait courir, plus ces dangers l'attiraient; il se mit en route, en secret, une nuit, alors qu'elle était encore plongée dans un profond sommeil. Il s'élança vers le château de *Baba Coaja* avec quelques compagnons. Mais celle-ci l'aperçut de loin et lui cria :

— Sois maudit, toi qui as ravi mon enfant pour la rendre malheureuse! Tiens, rassasie ta cupidité, qui te ramène vers moi, malheureux que tu es! Je ne t'ai pas appelé, pourquoi viens-tu me chercher?

A ces mots, elle secoua sur les cavaliers une quantité innombrable de joyaux, mais les pierres précieuses se changèrent dans l'air en glaçons et en neige, et tourbillonnèrent de telle sorte que les infortunés ne pouvaient s'en garantir, qu'ils en étaient aveuglés et ne voyaient plus le chemin.

La plupart tombèrent dans les abîmes; mais le jeune roi, qui marchait sur le château, tout altéré de vengeance, pour égorger la vieille, fut tellement enveloppé qu'il ne put bientôt plus mouvoir un seul de ses membres, et avant qu'il eût pu prononcer un seul mot, il était profondément enseveli sous la neige. *Baba Coaja* fut prise d'un rire haineux et s'écria :

— Maintenant, c'est vers lui qu'elle viendra, et non vers moi; mais c'est chez moi qu'elle viendra et non chez lui! J'aurai à moi de nouveau mon enfant, qui ne doit pas rester dans ce monde méchant, au milieu d'hommes que je hais.

Elle n'eut vraiment pas longtemps à attendre; Alba accourut bientôt au haut de la montagne, brisée par la course, sa robe de velours blanc souillée de poussière.

— Où est-il? où est-il? demanda-t-elle, les lèvres pâles.

— Ah! dit la vieille, tu t'es enfuie avec un homme étranger, tu reviens, et c'est lui que tu demandes, et non pas moi? Il n'est pas ici.

— Si, si, j'ai trouvé sa trace jusqu'à la neige, là!

— Il n'a pas été plus loin, non plus, dit en riant la vieille. Il a été étouffé dans tes pierres précieuses.

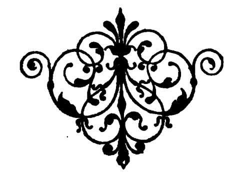
Alba se jeta avec un cri terrible sur la couche de neige et se mit à la fouiller de ses mains, mais en vain. L'enveloppe qui cachait le bien-aimé était trop lourde, elle était trop durement gelée. Et tout en criant : « O mère! mère! qu'as-tu fait? » Alba tomba morte par dessus la glace et la neige. *Baba Coaja* poussa un si formidable cri, que la montagne en fut ébranlée, que son château s'écroula et l'ensevelit, elle et son or, sous les débris.

A la place même où la belle Alba avait expiré, poussa une blanche fleur, en blanche parure de velours, qu'on a nommée depuis Alba regina, en allemand *Edelweiss* (Immortelle). Aussi blanche et aussi pure que l'était la jeune fille, elle ne fleurit que tout près des neiges éternelles, qui recouvrent le bien-aimé.

Peut-être un jour la neige se changera-t-elle en pierres précieuses, quand une chaste vierge la foulera de ses pieds.

On cherche encore aujourd'hui le *fil d'or* qu'Alba a filé, et chaque fiancée espère l'avoir

trouvé ; c'est pourquoi nulle d'elles ne redoute les terribles fils d'or ; chacune croit qu'il lui est échu, et espère avoir le bonheur en partage.







LE CEAHLEU[1]

En Moldavie se dresse une puissante montagne, presque aussi haute que le *Bucegi* : elle se nomme le *Ceahleu* ; elle paraît même plus haute que le *Bucegi*, parce qu'elle surgit, isolée, du milieu de la vallée, et fait briller son sommet couronné de neige, comme le symbole de l'héroïsme roumain.

Un matin, de très bonne heure, un vieux et fameux chasseur d'ours y monta de son pied agile.

Mosch[2] *Gloantza* était connu au loin pour ses chasses intrépides ; il allait même en hiver dans

1. Prononcez : Tchachlau.
2. Mosch signifie : vieux.

la caverne des ours, une torche au bout du canon de son fusil, et tuait l'ours. C'était aussi un gai conteur, que Mosch Gloantza; et les jeunes gens auxquels il savait faire passer le temps l'aimaient beaucoup.

Il arriva bientôt au milieu d'un épais brouillard qu'il traversa rapidement; au dessus, le soleil levant éclairait une étroite plate-forme de rochers, et le plus ravissant spectacle que l'on pût voir s'offrit à ses yeux : une troupe de jeunes filles étaient réunies là autour d'une image de la Mère de Dieu, qu'elles s'occupaient à parer de couronnes et de fleurs, tandis que les blanches et flottantes nuées les séparaient du monde entier.

Quand Mosch Gloantza atteignit la plate-forme, un éclair brilla à ses pieds et un coup de tonnerre venant des profondeurs roula jusqu'en haut comme un tremblement de terre.

— Ah ! Mosch Gloantza ! lui dit-on de toutes parts, sois le bienvenu sur ce sommet. Nous apportons à la Mère de Dieu des fleurs, parce qu'elle n'a d'ordinaire ici que des nuages, et regarde, voilà qu'elle nous envoie déjà la pluie. Maintenant, nous t'en prions, raconte-nous quelque chose.

Le vieil homme rejeta en arrière son bonnet de fourrure et leva ses sourcils.

— Que voulez-vous donc que je vous raconte?

— De vieilles histoires du vieux temps, s'écrièrent quelques jeunes filles. Et, le faisant asseoir sur un bloc de rocher, elles se groupèrent autour du chasseur; les autres restèrent debout devant lui, d'autres encore apparurent en riant sur les rochers qui dominaient la plate-forme et s'y assirent pour mieux l'entendre. Il commença ainsi :

— Savez-vous qui a fait le *Ceahleu*?

— Non, — oui, — sans doute, — le bon Dieu, naturellement! répondirent-elles à l'envi.

— Erreur, cria le vieux; le bon Dieu a fait le soleil et les moissons, les autres montagnes et les fleuves; mais le *Ceahleu*, ce sont les Roumains qui l'ont fait!

— Les Roumains? crièrent les jeunes filles à l'unisson.

— Il y a bien, bien longtemps, et personne ne peut savoir à quelle époque il y eut ici une grande guerre. Les ennemis, qui s'étaient avan-

cés jusqu'au Dniester, n'étaient pas des hommes, mais de véritables bêtes fauves. Ils étaient petits et contrefaits, avaient des figures plates, jaunes comme des citrons, et des yeux si petits qu'on ne les voyait pas. Ils étaient rivés à leurs chevaux et galopaient au loin, comme les sauterelles par le vent d'est. Où ils avaient passé, tout était dévoré en un instant et ils laissaient derrière eux le sol complètement nu. La nouvelle de leur arrivée avait rempli de terreur le pays; mais les Roumains étaient résolus à défendre leur sol jusqu'à la dernière extrémité. Ils s'allièrent avec une autre nation; les hommes de cette race avaient la peau très blanche, les yeux bleus, les cheveux longs et jaunes; ils étaient de haute taille, et quelques-uns d'entre eux savaient écrire avec leur couteau.

Une fois réunis, ils marchèrent au Dniester, afin de ne pas laisser passer le cruel essaim de sauterelles. La lutte fut longue et ardente, et l'eau du Dniester devint rouge de sang et lourde de cadavres, mais rien ne pouvait effrayer ces hordes de gens sans yeux. On avait beau en tuer, il en arrivait toujours de nouveaux; pour un qui était tombé, il en venait trois autres. Ils avaient des flèches empoisonnées qui donnaient sûrement

la mort, et quand ils en avaient décoché une, à bout portant, ils détalaient pour revenir et commencer l'attaque avec des lances.

L'amoncellement des cadavres dans le Dniester forma enfin un pont, sur lequel les petits chevaux passèrent de ce côté-ci du fleuve, et les Roumains durent se retirer derrière l'autre fleuve, le Prouth, afin de s'y défendre de nouveau.

La bataille dura huit jours; le soleil se levait et se couchait rouge de sang; champs et fleuve étaient aussi tout rouges. Enfin le Prince qui commandait aux cheveux jaunes, les réunit et leur dit :

— Il faut céder, mais où pourrons-nous trouver un rempart contre ces dragons?

— Nous avons encore un beau pays! crièrent les Roumains et ils montrèrent le chemin.

Alors leur prince s'adressant à tous les guerriers, s'écria dans sa sagesse :

— Ecoutez-moi bien! Que chacun de vous prenne une poignée de terre et la jette devant soi!

Ils firent ce qui leur était commandé et leur nombre était tel, qu'ils eurent bientôt élevé une

grande montagne; ils la nommèrent *Ceahleu*; les cheveux jaunes l'appelèrent *Kaukland*.

Avant même que les terribles ennemis eussent commencé l'attaque, la montagne montait jusqu'aux nues et les armées y campaient à une hauteur inaccessible. Ici, ils étaient les plus forts et pouvaient, de leur position, repousser toutes les attaques. Alors les dragons d'en bas songèrent à les affamer, et ils cernèrent la montagne, de manière que personne n'en pût redescendre. Bientôt les vivres devinrent très rares et de leurs yeux, creusés par la faim, les armées regardaient dans la vallée leurs champs et leurs prairies, où se rassasiait la tourbe ennemie, après avoir tué les femmes et les enfants qui n'avaient pu fuir, et incendié les habitations.

La plus dure souffrance, c'était la soif. La montagne était encore de formation trop récente pour avoir des sources et chaque cruche d'eau qu'on allait chercher dans la vallée, coûtait la vie à un ou plusieurs hommes. Les princes se demandaient déjà s'il ne valait pas mieux, dans cette grande détresse, faire une sortie et tomber en combattant.

Alors un pâtre se présenta devant eux; il était

jeune et beau, avait de longues boucles de cheveux noirs, des yeux noirs comme des charbons; il leur dit :

— J'ai songé nuit et jour au moyen de préparer la ruine de ces dragons qui nous assiègent là, en bas. Ils ont, sous mes yeux, percé le sein de ma bien-aimée; ils l'ont clouée à un arbre, ils ont attaché cet arbre à la queue de leurs chevaux et l'ont entraînée : une voie sanglante marquait le chemin par lequel ils avaient couru, jusqu'à ce qu'il ne restât plus de la merveilleuse jeune fille qu'une tresse de ses cheveux qui s'était solidement enroulée autour de l'arbre. J'ai trouvé le moyen d'assouvir ma vengeance, dussé-je la payer de la mort la plus misérable.

J'ai parcouru toute la montagne que nous avons élevée, et j'ai découvert une masse de terre et de pierres que l'on peut en détacher et faire rouler en bas. Je veux vous la montrer; quand vous aurez creusé assez profondément, je descendrai en bas et je dirai aux dragons que je veux leur montrer le chemin, par où ils peuvent emporter d'assaut la montagne; puis quand je ferai sonner le *Bucium* [1], alors vous ferez rouler

1. Prononcez Boutchoum. Trompe.

sur eux la montagne; mais attendez mon signal, afin qu'ils soient tous réunis et que vous puissiez passer ensuite sans danger, sur les débris et les cadavres.

— Quel est donc ton nom, intrépide jeune homme? demandèrent les princes.

— Je me nomme *Bujor*.

— Sais-tu donc, *Bujor*, ce qui t'attend, s'ils te découvrent ?

— Je le sais, dit le jeune homme, les sourcils froncés, j'ai vu comment ils traitent l'innocence, que ne feront-ils pas au coupable?

— Et tu n'as pas peur?

— De quoi puis-je avoir peur? La vie m'est à charge sans ma fiancée que j'ai vue mourir. La mort n'a rien qui m'effraie.

Ils creusèrent jour et nuit une profonde entaille dans la montagne; ils rassemblèrent autant de pierres qu'ils en purent trouver, et ce travail était bien pénible, car ils étaient épuisés de soif. Enfin la terre fut rendue assez mouvante pour crouler au premier choc, et Bujor prit congé d'eux, fit le signe de la croix et descendit dans la vallée.

Il dit aux sentinelles qu'il voulait parler au

prince, qu'il était sur le point de mourir de faim et qu'il voulait sauver de la mort beaucoup des siens.

Lorsqu'il fut debout devant le chef redouté, le cœur battit pourtant au jeune homme; car le prince avait l'aspect le plus effrayant; tout ce que vous pourrez vous imaginer de plus cruel et de plus méchant, ne vous donnera qu'une idée imparfaite de la figure du prince des dragons.

Il grimaçait et se pourléchait les lèvres, tandis que Bujor lui offrait de lui montrer un endroit dépourvu de sentinelles, par lequel il pourrait facilement emporter d'assaut la montagne.

— Mais si tu me trompes, dit le prince, tu mourras de telle façon que la mort te paraîtra un doux soulagement.

— Qu'il en soit ainsi! dit sérieusement Bujor, et il demanda un verre d'eau.

La nuit arriva sombre et sans étoiles; alors les ennemis s'avancèrent vers *Ceahleu* en bandes silencieuses; ils avaient enveloppé de foin les sabots de leurs chevaux, afin d'étouffer le bruit de leur marche. Bujor marchait entre deux cavaliers contrefaits, qui le guettaient sans cesse de

leurs petits yeux. Il allait très lentement, afin que la horde tout entière fût au pied de la montagne, au moment où il donnerait le signal. Il savait exactement la place où le *Bucium* était caché, il marchait en avant èt son cœur battait. S'il ne parvenait pas en effet à porter à ses lèvres sa trompe, sans que les dragons le vissent, qu'adviendrait-il?

Il voyait leurs noires cohortes se serrer de plus en plus épaisses autour de lui et derrière lui; maintenant on commençait à monter; c'était là qu'était le *Bucium*.

Bujor le prit fermement dans la main, regarda encore une fois derrière lui les ennemis, fit le signe de la croix et sonna de toutes ses forces. En ce moment, un choc violent brisa toutes ses dents et une corde fut nouée à son cou. Mais avant de perdre connaissance, il vit la montagne se déplacer, il entendit un grondement, comme si le sein de la terre s'entr'ouvrait, et un cri de détresse tout autour de lui, puis il fut enseveli au milieu d'innombrables ennemis. Les Roumains s'élancèrent dans la vallée, par dessus les amas de terre et les cadavres d'hommes et de chevaux; la mêlée fut telle que, plusieurs années après, on

ne trouvait encore en cet endroit que des crânes et des ossements par grappes serrées comme des grains de maïs. Les ennemis lâchèrent pied et les Roumains s'ouvrirent un chemin vers les montagnes, où ils furent en sûreté. Les dragons renoncèrent enfin à les poursuivre et se jetèrent sur d'autres pays pour les ravager.

Mais Bujor n'était pas mort; une pierre l'avait couvert sans l'écraser, de sorte que la terre qui tomba ensuite pardessus lui ne l'étouffa pas et lui laissa un peu d'air.

Il revint à lui, au bout de plusieurs heures, et sentit le nœud coulant qui enserrait son cou; quand il voulut le dénouer, une main raide et glacée tenait la corde, il ne put lui faire lâcher prise. Il songea à couper la corde avec les dents, mais alors il remarqua qu'il n'avait plus de dents et, quand il faisait un mouvement, la terre roulait en bas et resserrait de plus en plus l'espace dans lequel il respirait. Alors il rampa lentement vers la main morte, desserra le nœud coulant et en dégagea sa tête. Maintenant il pouvait se mouvoir. Il commença à écarter la terre, en la grattant, comme une taupe, avec de grandes précautions, se ménageant toujours un espace

sous la pierre afin de pouvoir respirer. Il dut souvent s'arrêter; car, à tout instant, lorsqu'il croyait avoir de l'air, il se heurtait à un mort qu'il ne pouvait écarter de son chemin.

Parfois il croyait gratter de la terre, et ses doigts s'égaraient à son grand effroi dans des yeux ou dans des bouches entr'ouvertes; parfois même, il entendait un gémissement qui révélait un reste de vie.

Enfin, un filet de lumière lui apparut sur un point, d'abord large comme le doigt, puis comme la main, et il aspira avec ivresse l'air qui pénétrait à l'intérieur. Un dernier effort le dégagea complètement. Quand il vit la lumière, il tomba en faiblesse. Lorsqu'il rouvrit les yeux, le silence de la mort régnait autour de lui : amis et ennemis avaient disparu et ceux qui étaient enterrés sous la montagne, ne se levaient plus pour raconter ce qui s'était passé. Bujor ne se considérait pas comme un grand héros qu'il était en réalité, mais comme un pauvre enfant des hommes, abandonné, n'ayant aucun droit à la vie, attendu qu'il était mort pour ses amis aussi bien que pour ses ennemis.

Il avait faim, il avait soif, et, chancelant, les

jambes titubantes, il se dirigea vers la vallée. Il eût préféré être empalé et traîné par les dragons plutôt que de mourir si misérablement de faim, seul, au milieu des cadavres. Mais pas un ennemi ne se montrait, et Bujor put arriver au fleuve pour étancher sa soif; l'eau était rouge de sang, il but quand même et chercha autour de lui où les siens pouvaient être allés. A plusieurs journées de marche alentour, il n'y avait pas trace d'homme : tous ceux qui avaient des jambes s'étaient enfuis et ceux qui n'avaient pu fuir étaient morts.

Bujor alla vers les montagnes; il espérait y rencontrer les armées qui avaient pour ainsi dire disparu du sol. Mais il prit un mauvais chemin et s'éloigna d'elles de plus en plus. Les troupes étaient probablement redescendues déjà dans la vallée, avant qu'il les rejoignît. Enfin, las de chercher, il se dit : « Elles me tiennent pour mort, pourquoi les chercherais-je? » Il monta donc plus haut dans les montagnes et redevint berger, comme il l'avait été auparavant.

Quand il racontait ensuite son histoire aux bergers, ils riaient de son ingénieuse fable, car les bruits de la guerre n'étaient point parve-

nus jusqu'à eux; ils n'avaient pas vu non plus les dragons et ils attribuaient à une rixe la rupture des dents de Bujor. Ils disaient :

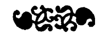
— Bujor raconte si souvent son histoire qu'il a fini par y croire lui-même.

— Le malheureux ! s'écrièrent les jeunes filles; quand Mosch Gloantza se tut. Que fit-il donc ensuite? Demeura-t-il toujours là? Ne fut-il pas récompensé de son action héroïque? Ainsi s'entrecroisaient les questions des jeunes filles.

Mais Mosch avait tiré son tabac, avait bourré sa pipe, fumait avec un air de satisfaction et hochait la tête à toutes ces questions.

— Allez le chercher, dit-il enfin, peut-être Dieu lui a-t-il donné pour récompense une longue, longue vie!

— Alors, il est trop vieux et trop triste, s'écrièrent les jeunes filles, et elles se mirent à danser une *hora* pour oublier Bujor.





VALEA REA

QUE j'en sois réduit, moi, le Pélech, à voir toujours écarter de moi ma mignonne et douce bien-aimée, n'est-ce pas chose inouie? Et qui vient se mettre entre nous, pour empêcher une union depuis si longtemps désirée? Nul autre que la méchante et affreuse *Prahova*, qui n'est pas, tant s'en faut, une sainte, car elle s'élance avec une rapidité d'énergumène et repousse jalousement la *Doftana* qui veut suivre la même route et qui voudrait plaire, elle aussi.

Non, c'est à rendre fou! Etre condamné à voir sans cesse cette tendre mignonne sans pouvoir l'atteindre! D'ailleurs, n'est-on pas fondé à se

mettre en fureur lorsqu'on s'appelle le Pélech, lorsqu'on serait capable de déraciner les arbres et de transporter les rochers, et qu'on est ainsi réduit à l'impuissance? Et ces sottes montagnes, le *Cumpatu* et *Piscul Canului*, qui font mauvaise figure à la douce ondine et la nomment *Fata rea*, mauvaise fille, uniquement parce qu'elle m'aime! Je ne suis pourtant pas mal tourné, et l'on ne dira pas qu'elle fait violence à ses sentiments, quand elle cherche à courir dans mes bras. Du reste, comment ces vieilles montagnes grognonnes comprendraient-elles les sentiments d'une ondine, mignonne, sauvage, fille d'une simple source?

Je ne parle pas de la Prahova : elle veut que je n'aie d'adoration que pour elle seule, et elle me prend sans cesse dans ses bras quand, passant à sa portée, au dessus d'elle, au dessous d'elle, à côté d'elle, à travers elle, je veux arriver à ma bien-aimée.

Comment cette grande et vieille matrone de Prahova pourrait-elle arriver à plaire à celui qui a vu briller et étinceler là-bas les yeux gris de la ravissante fille, et qui l'a aperçue, se glissant de rocher en rocher, se faufilant par les passes les plus étroites, comme si elle n'avait pas de corps?

Il est quelqu'un pourtant qui la comprend, c'est le ciel; car chaque fois que la chère petite contracte ses bruns sourcils et frappe du pied avec impatience, le ciel fait une figure beaucoup plus sombre encore et soulève sur le champ les plus noirs nuages pour montrer au monde entier ce qu'il en coûte d'agacer ma douce mignonne.

Parfois ses soupirs sont si violents, qu'elle bouillonne et gonfle de telle sorte que son lit, qui n'était pas mesuré pour les forts sentiments, devient trop étroit.

En de tels moments, je m'imagine qu'elle bondit vers moi; mais, sous mes yeux, l'affreuse Prahova la saisit par les boucles de sa chevelure, la secoue, la fouaille et l'entraîne avec elle, et j'ai beau courir après elle, j'ai beau marcher même sur la traîne de la Prahova, afin de la contraindre à s'arrêter et à me donner ma bien-aimée; elle est plus forte que nous deux et elle m'entraîne avec elle dans la vallée, mais de façon à se trouver toujours interposée entre elle et moi. La petite n'ose même pas se retourner une seule fois, dans la crainte d'être brutalement châtiée.

Je voudrais invoquer tous les saints; mais ils n'écoutent pas un ruisseau païen comme moi,

qui ne va jamais à l'église et ne peut s'astreindre au jeûne.

J'ai envoyé souvent les ours boire la Prahova, mais pas un n'est parvenu à la dessécher. Je ne voudrais pas non plus qu'ils demeurassent trop longtemps en contemplation devant ma bien-aimée. Je voudrais vraiment défendre au ciel lui-même de la regarder; quant aux deux montagnes, je voudrais cracher sur elles toute ma fureur; mais la Prahova coule bien tranquille, elle prend l'écume, la haine et la colère, et balaie tout, comme si je n'étais pas de ce monde, comme si j'étais incapable de sentiments élevés.

O petite Rea! je t'aime plus que tout au monde! Je lis dans tes yeux, les contes que tu sais, je devine les légendes que tu pourrais me raconter, et moi, qui devrais tout savoir, je ne puis apprendre ce que tu voudrais me murmurer.

Et toi, que ferais-tu, si tu pouvais entendre mes récits? Tu rirais, tu pleurerais, tu soupirerais, tu écouterais, et, dans tes yeux, tout ce que je t'aurais raconté viendrait se refléter; tu ne te lasserais jamais de m'entendre, lors même que je te conterais cent mille fois la même chose,

car tu es de même essence que moi et tu sais bien que nous devons souvent, très souvent, dire la même chose. Mais mes pensées restent éternellement fraîches et nouvelles, parce qu'elles viennent toujours de la même profondeur.

A présent, je dois me contenter de raconter mes histoires aux enfants des hommes qui, la plupart du temps, ne me comprennent pas. Ils me regardent et disent même : « Ah ! comme c'est amusant ! » Mais ce dont ils ne se doutent pas, c'est l'attrait que la belle mignonne ressentirait pour moi. Quelques-uns s'imaginent même m'avoir compris et répètent ensuite toutes sortes de fables ridicules, dont je n'ai jamais eu l'idée. Oh ! comme j'ai ri d'eux ! Les éclats de ma gaieté ont résonné de façon à faire vibrer les rochers, et ils sont tous restés là, bouche béante, sans remarquer même que je riais d'eux, parce qu'aussitôt après je pleurais de colère.

J'ai d'ailleurs autant de pensées et de sentiments qu'un torrent sauvage puisse en avoir, et la Prahova absorbe, avec sa parfaite indifférence, tous ces sentiments impétueux et les porte en souriant, à travers le grand univers qui n'écoute pas, ne voit pas, et ne peut pas sentir, car le

vent le balaie sans cesse, et éteint et disperse tous les sentiments qui pourraient y germer.

Réserve, petite Réa, toute ta colère pour le vent, pour le vent seul, et pleure sur ton *Pélech* éternellement fidèle, incompris et torrentueux.





BALTA [1]

PARTOUT le calme et le silence; elle voguait blanche et lumineuse sur le lac silencieux dont pas un souffle ne ridait la surface; la libellule solitaire qui avait tout à l'heure volé par dessus avait même disparu et le lutin ne voulait pas chanter avant le soir; aussi reposait-elle sur l'eau, rêveuse et tranquille. Qui aurait deviné ce qui se cachait dans cette belle tête? Beaucoup l'avaient essayé, mais l'énigme restait cachée pour eux, obscure comme les profondeurs du lac, dont on se racontait toutes sortes d'étranges choses.

Mais elle était très courtisée, la belle Rose des

1. Le Lac.

eaux, aux traits délicats, aux fines racines, inconscientes et mobiles, qui semblaient toujours chercher en vain un plus ferme appui. Tout autour d'elle se dressaient les Roseaux qui chuchotaient sans cesse et penchaient amoureusement le front vers elle. D'impatience, elle avait déjà souvent fermé ses belles feuilles; alors ils avaient promis de se taire, jusqu'à ce qu'elle les rouvrît de nouveau, mais chaque souffle du Vent était pour eux un prétexte à nouveaux chuchotements; ajoutez qu'ils avaient tous des tons uniformément grisâtres et des fleurs cotonneuses et insignifiantes, dont les pollens osaient se détacher et s'accrocher de temps en temps à la belle solitaire, ce qui lui donnait chaque fois un petit frisson. Le Vent se targuait d'avoir seul réussi à mettre en vif émoi la belle rêveuse, un jour qu'il faillit la détacher de ses tendres racines et l'enlever.

Le Lierre, qui l'entendit, lui répondit d'un air de pitié :

— Ses racines ne sont pas plus tendres que les miennes, et combien de fois ne t'ai-je pas résisté, lorsque tu voulais me déchirer en courant vers elle !

— N'est-ce pas aussi en courant vers elle, dit en riant le Roseau, que tu t'es en vain accroché à moi? Et ne m'as-tu pas conjuré de te faire un pont pour l'atteindre? Mais j'ai su préserver l'innocente de tes embrassements.

— Toi! la préserver! dit méchamment le Pissenlit. Vous êtes tous de trop lourds personnages; personne ne sait faire la cour aussi élégamment que moi, pas même le Vent, avec son plus doux murmure; voyez plutôt.

Et, ce disant, il détacha un petit flocon de sa tête et l'envoya doucement, tout doucement à la rêveuse; mais le Vent souffla de façon à pousser sur l'autre rive le flocon qui ne fit qu'effleurer la fleur, et chaque fois que le Pissenlit envoyait un nouveau flocon, le Vent le chassait doucement au loin; alors un rire sarcastique s'échappait des Roseaux et rendait le Pissenlit jaune de colère.

— Ah! soupira le Pavot, mon amour est certes aussi brûlant qu'aucun autre, et ma tendre rougeur en est une preuve certaine! Cependant, aussitôt que je m'approche de la fleur bien-aimée, elle s'endort et n'entend pas un mot de tout ce que je lui dis.

— Les sots! dit en riant le *Goldregen* (pluie

d'or), auprès des belles insensibles, il ne s'agit pas de soupirer, mais de les attirer par l'éclat et la richesse. Je vais la couvrir de mon or et la séduire en un clin-d'œil.

En parlant ainsi, il secoua ses branches et couvrit tout le lac de ses fleurs scintillantes, lançant aux autres prétendants malheureux un regard de triomphe. Mais quel ne fut pas son effroi, quand il vit la Rose des eaux conserver la même impassibilité et continuer à regarder le ciel comme auparavant, sans même remarquer cette pluie d'or. L'arbuste alors, se voyant si appauvri et si dépouillé, s'enveloppa de verdure sombre. Il aurait voulu prendre des vêtements de deuil, comme le Lierre dont les feuilles étaient devenues les plus sombres depuis son grand chagrin, et avaient même pris des tons noirs, mais il ne put y parvenir; aussi, sa douleur ne parut-elle pas aussi sincère que celle du Lierre.

Seule, une petite Jalousie barbue, de sa langue effilée, chuchota que tout cela était faux, que le Lierre avait aussi langui pour elle, derrière le rocher, et lui avait alors fait croire que c'était pour elle seule qu'il portait ce grand deuil; qu'en définitive, c'était un poète et, par conséquent,

un amoureux, amoureux de tout et toujours mélancolique ; qu'il voulait toujours embrasser quelqu'un, et qu'en courant ainsi après les petites fleurs, il finirait par n'embrasser qu'une vieille et laide muraille ou une horrible roche grise.

Tous ces amoureux insensés ne s'étaient pas encore demandé pourquoi la Rose des eaux passait tout son temps à regarder le ciel ; ils auraient pourtant dû voir que la Lune brillait là-haut ; elle était en effet si blanche et si insignifiante, qu'ils n'avaient pas du tout pris garde à elle. La Lune [1], cependant, attendit qu'ils fussent tous plongés dans le sommeil ; alors elle commença à luire et envoya ses rayons dans le lac, pour baiser la Rose des eaux ; chaque fois que les rayons l'embrassaient, celle-ci se métamorphosait par amour et devenait un Feu follet qui dansait, flottait et voulait à tout prix monter vers la bien-aimée. Mais comme le Feu follet n'était autre chose qu'une Rose des eaux, de petites racines invisibles le retenaient au lac ; c'est pourquoi il dansait comme affolé, çà et là, tirant sur les fils

1. La lune est du masculin en allemand : il nous est donc impossible de rendre ici d'une façon précise la pensée de notre auteur.

et se vengeant aussi par d'interminables agaceries des amoureux importuns à moitié endormis. La plus irritée contre le Feu follet était encore dame Tulipe, car il la réveillait continuellement; comme elle avait été à la cour et qu'elle avait l'habitude de beaucoup veiller, son sommeil était toujours très léger; c'est ainsi qu'elle était parvenue à se rendre compte de ce qu'était le Feu follet. Elle se redressa bien plus encore qu'à l'ordinaire; elle savait maintenant que la Rose des eaux était une personne peu recommandable, qui non seulement se laissait embrasser par la Lune d'une façon des plus inconvenantes, mais courait même après elle, dansait comme une sorcière en dépouillant toute pudeur, et agaçait et tracassait impitoyablement tous ses voisins qui la respectaient pourtant comme une sainte. Elle s'empressa de raconter l'histoire aux autres fleurs.

Le Myosotis ouvrit si larges ses innocents yeux bleus, qu'ils demeurèrent bien plus grands qu'auparavant; la Tulipe trouva cette attitude si ridicule, qu'elle ne put s'empêcher de la faire remarquer au Muguet. Mais le Muguet, qui aimait infiniment la Rose des eaux, se mit à pleurer amèrement. Là-dessus, la Tulipe devint rouge de colère du haut en bas, jusqu'au dessus

du cou, et continua à répéter l'histoire à toutes les Plantes; celles-ci se rapprochèrent, jacassèrent et la dirent au Vent qui justement passait au dessus d'eux; le Vent la redit aux Roseaux, à l'Eau et aux Nuages qui froncèrent le front avec colère et voilèrent la Lune. Mais, parmi les herbes, étaient assis les Lampyres qui espérèrent accaparer pour eux le séduisant Feu follet. Alors ce fut tout autour du lac une véritable chasse, un vrai tournoi; le petit Feu follet dansait, de ci, de là, de façon à les désespérer; les Lampyres s'imaginèrent qu'il les appelait et qu'il dansait pour les amuser; ils bourdonnaient tout autour de lui pour l'attraper.

Des milliers de petites lueurs brillaient dans les Roseaux, dans les mousses, sous les feuilles et sur l'eau. Ce fut une nuit merveilleuse, pleine de mystère, et tout cet amour dépensé en pure perte devint un léger brouillard lumineux, qui entoura les affolés comme un tissu transparent pour tomber au soleil levant en rosée sur les Fleurs qui ne virent plus rien alors que la silencieuse Rose des eaux et une pâle Lune dans l'empyrée bleuissant.

Le Chevalier de la Gentiane, sur sa haute

montagne, entendit parler de la merveilleuse Rose des eaux et s'imagina qu'il portait au fond de son cœur un esprit de feu qui valait bien le Feu follet. Il était depuis longtemps amoureux de l'Immortelle blanche (*Edelweiss*) dont il aurait bien volontiers embrassé les tendres feuilles ; il était d'autant plus amoureux, que leurs deux hauts châteaux n'étaient séparés que par un profond précipice. Mais de tous temps, les Chevaliers ont fait preuve d'une conscience très large et n'ont exigé la perfection morale que de leurs propres femmes ; il partit donc, avec son bouclier et sa lance, ostensiblement, aux yeux de la belle Immortelle, afin de lui laisser croire qu'il s'en allait guerroyer. Les Roses des Alpes l'admirèrent à son passage, rougirent à son aspect et regrettèrent bien que le seul personnage intéressant de l'été, le Chevalier de la Gentiane, partît courir des aventures au lieu de s'occuper d'elles.

L'Immortelle pourtant était de trop ancienne noblesse pour laisser paraître le moindre regret. Elle se tenait froide dans son vêtement de velours blanc, sur la terrasse de son château, et salua presque imperceptiblement de la tête lorsque le Chevalier de la Gentiane inclina sa lance devant elle. Un Faucon qui tournoyait dans les airs au

dessus d'elle, comprit que cette guerre n'était qu'une feinte et parla à l'Immortelle, de l'eau dans la vallée et de la blanche Rose qui y régnait; il lui raconta que le Chevalier de la Gentiane s'était battu en combat singulier avec le Prince Narcisse, et qu'il avait été si grièvement blessé par les mille dards parfumés du Prince Narcisse, qu'il en était tombé à terre sans force.

L'Immortelle ne laissa rien paraître de son émotion, mais sentit un frisson parcourir tout son être; elle aurait volontiers demandé plus de détails, mais le Faucon s'était envolé en décrivant de larges cercles, et elle était trop fière pour le rappeler : sa dignité s'y opposait.

Le Prince Narcisse était ainsi devenu un héros, il s'en étonnait lui-même, car jusqu'alors il avait eu d'autres occupations. Il se prit à se contempler dans le miroir de l'eau, à se parfumer et à languir aussi après la Rose des eaux, mais juste assez pour se rendre intéressant auprès des autres fleurs. Il ne s'était pourtant encore jamais battu pour elle en combat singulier, car personne ne lui avait paru assez noble. Il regardait de son haut le Lierre, ce poète; il n'avait pas même un regard pour ce vaurien de Roseau et se bouchait

les oreilles d'un air de fatigue et de dédain quand celui-ci commençait à susurrer. Par commisération, il ne faisait aucun mal au Goldregen (pluie d'or), car, avec son puissant parfum, il l'aurait infailliblement tué; mais il trouvait que sa richesse fastueuse sentait terriblement le parvenu. Pavot et Pissenlit étaient pour lui des gens trop peu comme il faut, trop peu nés, pour qu'il se commît avec eux; pour un peu, ils seraient devenus grossiers. Avec le Chevalier de la Gentiane, c'était autre chose; il était descendu lui-même de ses hauteurs et avait porté un défi à tous ceux qui aimaient la Rose des eaux.

Narcisse releva le gant et tua le pauvre Chevalier avec son terrible parfum. Comme il était maintenant passé héros, il aurait voulu que des milliers de voix chantasssent ses louanges, et se fâcha terriblement en entendant les Lutins entonner au contraire une complainte en l'honneur du Chevalier tombé. Cependant, ainsi va le monde : aussi longtemps qu'on est en vie, on vous refuse les hommages; il faut être mort pour être honoré. Qu'aurait-il dit, s'il eût appris que l'Immortelle avait plus tard pris le voile, à cause du grand chagrin qu'elle avait éprouvé de la mort du Chevalier de la Gentiane?

Vers le soir, lorsqu'il se fut reposé un peu des fatigues de la journée, il s'écria de manière que tous l'entendissent :

— Viens près de moi, belle solitaire! tu es blanche et pure comme moi! tu es digne d'être ma princesse!

A peine avait-il dit cela, qu'il se sentit atteint d'une forte brûlure, tantôt à droite, tantôt à gauche, de tous les côtés; mais comme il était maintenant un héros, il supporta la douleur stoïquement, il attrapa même le Feu follet et ne le lâcha pas. Pendant un moment, il éprouva une grande douleur, puis il sentit le Feu follet se refroidir de plus en plus et devenir de plus en plus lourd. Mais, comme il avait vaincu le Chevalier de la Gentiane, il lui fallait continuer à faire preuve de courage et il resta debout.

A la fin, la charge devint si pesante, qu'il fut obligé de l'abandonner, et à ses pieds tomba une pierre merveilleuse, blanche comme la Rose des eaux, contenant dans son sein toutes les couleurs du ciel et de la terre, et un feu aussi rayonnant que celui du Feu follet. Le Prince Narcisse cependant avait été pris d'un évanouissement et était tombé à terre; les Roseaux alors firent

entendre un rire sardonique : ils pouvaient bien rire, ils ignoraient ce qu'il avait dû supporter dans cette journée. Les Lutins ne chantèrent pas de complainte, car ils le connaissaient depuis trop longtemps et ne pouvaient, par conséquent, voir en lui un héros.

Tout à coup, il y eut un froissement dans les Roseaux, les tiges furent ployées de côté; un Gnome à la longue barbe contemplait de ses yeux saillants la plus splendide Opale qu'il eût jamais vue, il était dans le ravissement. Il ramassa la pierre avec de grands efforts et voulut la mettre dans son sac, mais elle se mit à briller d'une flamme claire dans sa main. Le Gnome ne voulut pas perdre sa précieuse trouvaille et cacha vite la flamme dans la lanterne qu'il portait au cou; puis il courut en sautillant dans la montagne :

— Regardez, cria-t-il aux autres, regardez quelle merveilleuse Opale j'ai trouvée!

Ses compagnons se mirent à rire aux éclats.

— C'est un Feu follet!

— Non, dit le Gnome, j'ai ramassé moi-même la pierre, et elle s'est mise à brûler dans ma main!

— C'est un Feu follet! dirent les autres en riant.

Le pauvre Gnome devint furieux, menaça des poings, mais se garda de s'engager dans une lutte qui aurait pu briser sa lanterne. Il se contenta de leur dire en enrageant :

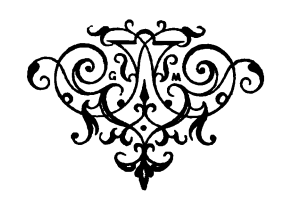
— Vous vous trompez, c'est une Opale, et je suis le plus riche de vous tous!

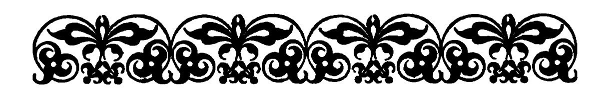
Cette pensée le consola et il garda son trésor pendant bien des jours, jusqu'à ce qu'un beau matin, la flamme devint de plus en plus petite et de plus en plus faible, si faible qu'on la voyait à peine.

— Porte-la au lac, dirent les autres, tu verras qu'elle reprendra son éclat.

Le Gnome alla au lac, le cœur serré, espérant tout bas qu'il s'en retournerait encore avec l'Opale; mais à peine eut-il ouvert sa lanterne, que la flamme sautilla dehors et que, grandissant à vue d'œil, elle glissa sans bruit au dessus de l'eau, jusqu'au milieu du lac, où elle devint plus grande encore, se partagea en feuilles lumineuses et, redevenue Rose des eaux, se mit de nouveau à contempler la Lune.

Le pauvre Gnome rentra dans son trou, tout déconfit, et fut raillé à plaisir. Personne ne voulut jamais croire à son histoire de la Rose des eaux.





PUIU [1]

(LE DERNIER NÉ)

La Terre était une magnifique femme, et elle avait des fils et filles nombreux et puissants. Elle songea à rendre heureux ses enfants et donna à chacun d'eux un jardin à part et un langage spécial. Les aînés eurent les jardins les plus chauds, les plus touffus, ombragés de palmiers, où le soleil brillait continuellement. Mais comme il survenait toujours de nouveaux enfants, le terrain qui leur était concédé s'étendit de plus en plus vers l'ouest et vers le nord, où le soleil n'était plus aussi chaud et où il fallait pour cela cultiver avec plus de zèle et de soin.

1. Prononcez : Pouïou.

Quelques-uns eurent des jardins dans les montagnes, d'autres dans les glaces éternelles, d'autres dans des îles au milieu des mers. Mais ils n'étaient pas tous très satisfaits de leur lot, et comme la mystérieuse mère avait, en outre, donné à chacun d'eux un langage spécial, les frères et sœurs s'entendaient mal entre eux. Il en résulta souvent des querelles et des luttes, et souvent le giron de la mère fut baigné du sang de ses propres enfants.

La Terre enfin mit au monde une toute mignonne fillette, avec de grands yeux sombres, ombragés de cils noirs, couronnés de bruns sourcils, avec une forêt ondulante de cheveux foncés, des rangs de perles entre ses lèvres fraîches, un corps si fluet qu'on aurait pu le faire passer par un anneau, et de mignons petits pieds sur lesquels elle allait en dansant comme si elle n'eût pas touché le sol.

A cette fillette, la plus jeune de toutes, elle voulut réserver le lot le plus charmant.

Entre les vastes terres des puissants frères, et sous leur protection, elle trouva un petit jardin merveilleux, entouré par les monts et la mer, arrosé d'un fleuve, chauffé par le soleil, fécondé

par la pluie, rafraîchi par la neige, avec des rivières rapides, des campagnes verdoyantes et de riants coteaux de vignes.

Sa mère lui donna en outre un langage doux et sonore comme un chant, et quand la charmante Puiu allait dansant et chantant, une couronne de rouges fleurs posée sur ses cheveux rebelles, le ciel et la terre, le soleil et les champs se réjouissaient; tout croissait et fleurissait spontanément sous les pas de la reine souriante, sans qu'elle eût besoin de fatiguer ses petites mains.

Mais les aînés voyaient avec envie la belle Puiu, pour laquelle la Terre, leur mère, avait une si grande préférence qu'elle avait coutume de se préoccuper d'elle d'une façon à peu près exclusive. Elle n'avait pas songé que ses enfants, vivant dans un mécontentement continuel, ne pourraient pas être de bons protecteurs pour la délicate Puiu. Les puissants frères étaient si sauvages et si intraitables que, chaque fois que leur jeune sœur avait planté son jardin, ils venaient lui ravir fleurs et fruits, ou bien ils se prenaient de querelle ensemble, et, comme le jardin de Puiu était situé au milieu des leurs, il servait

d'ordinaire de champ de bataille et était alors horriblement piétiné et ravagé.

Puiu essaya bien de repousser les agresseurs, mais elle devait toujours succomber dans la lutte. Puis d'autres frères venaient à son aide, sans qu'elle les eût appelés, prolongeaient la lutte, et prenaient à leur sœur mainte parcelle de son jardin, sous prétexte qu'elle était trop faible pour en cultiver autant.

Enfin, un des frères la terrassa, la chargea de chaînes et lui ordonna de livrer entre ses mains le meilleur de son jardin.

La belle Puiu allait chargée de chaînes et chantait si tristement, que la Terre, sa mère, en souffrit jusqu'au plus profond de son cœur. Depuis lors, elle cultivait paresseusement et négligemment son jardin, elle fut réprimandée et battue par son frère qui avait fait d'elle son esclave. Elle devint aussi indifférente spectatrice des luttes de ses autres frères, luttes qui se passaient dans son propre jardin, car aucun d'eux ne songeait plus à elle, et, ceux qui lui avaient promis de l'affranchir, la laissaient dans ses chaînes comme auparavant.

Un jour, elle demeura gisante sous les fleurs

et s'endormit. Elle avait placé ses bras sous sa tête, qui reposait ainsi sur les chaînes. Ses longs cils étaient lourds de larmes et entre ses lèvres s'échappait de temps en temps un soupir, qui s'envolait vers les lointains lumineux avec le parfum des fleurs.

Alors, des lointains profonds, résonna la voix de la Mère, douce d'abord comme un souffle du vent, puis toujours plus forte comme un tonnerre roulant, et le sol trembla si violemment que la captive se réveilla.

— Puiu ! prononça la voix de la Mère, pourquoi donc désespérer ? Ecoute-moi et retiens bien ceci : dans le silence de la nuit, tu limeras lentement, lentement, tes chaînes, mais de manière que personne ne s'en aperçoive, et tu attendras que je te donne le signal de laisser tomber tes fers.

Puiu lima pendant plus d'une longue nuit avec adresse et vigueur, car les chaînes étaient bien forgées et résistaient à la lime ; elle accomplit ce travail si doucement et si habilement que personne ne s'en aperçut ; une fois cependant son frère avait remarqué qu'elle limait et avait doublé ses chaînes.

Enfin le travail était fini, et Puiu était debout sur la montagne; elle attendait le signal de sa Mère qui tardait à se faire entendre; la jeune fille frappait de son petit pied avec impatience et enfonçait ses dents de perles dans ses brillantes tresses noires.

Elle avait encore le souvenir de sa liberté et était tourmentée du désir de la reconquérir.

A ce moment, une nouvelle querelle surgit entre ses frères, et l'un d'eux s'élança à travers son jardin pour renverser l'autre.

Celui qui avait réduit Puiu en esclavage attendit le choc de pied ferme, et une lutte terrible s'engagea entre lui et l'assaillant qui faillit succomber. Puiu, était debout et regardait, elle leva ses bras de manière à faire résonner doucement les chaînes. A ce moment, on entendit retentir dans les profondeurs :

— Le temps est venu !

Et la vierge délivra ses bras magnifiques, en les secouant avec un cri de joie.

Ses chaînes tombèrent à terre, et, avec une force qu'on ne lui eût jamais supposée, elle arracha un bloc de rocher, le lança au loin, et brisa

les membres de ce frère qui l'avait rendue si malheureuse.

Puis elle se tint là debout, dans toute sa beauté, inondée de la lumière du soleil, regarda les chaînes gisant à ses pieds, regarda au loin le frère châtié et, en bas, son jardin, qui pour la première fois était devenu sa libre propriété; elle se prit à sourire. La Terre frémit de joie dans ses entrailles, à la vue de la magnifique enfant, et, de la mer, le vent lui apporta les caresses maternelles, en jouant dans ses cheveux et en chantant à travers la forêt frémissante un chant de victoire.

Les frères étaient surpris et pétrifiés, ils ne voulaient pas croire que Puiu, si faible et si méprisée, eût pu à elle seule lancer le rocher. La plupart ne cachaient pas leur mécontentement et se mirent à la menacer et à la quereller.

— C'est toi qui as mis à mal mon frère Benjamin! C'est toi qui nous a ravi le plaisir de cette grande lutte! Oui, c'est toi! Pourquoi t'en es-tu mêlée? Ne pouvais-tu en rester simple spectatrice comme auparavant?

Puiu se tut et se contenta de tâter ses bras que les chaînes avaient meurtris pendant si longtemps.

Les frères ne pouvaient tolérer son réveil : le vainqueur lui prit un morceau de son jardin et lui dit :

— Tu ne l'as donc pas cultivé?

Le vaincu lui abandonna une partie du sien, en disant :

— Je n'ai rien pu en faire, essaie à ton tour.

Tous les autres entreprirent de diriger sa culture, blâmèrent ceci et cela, et exigèrent qu'elle cultivât autrement.

Elle leur répondit fièrement :

— Mon jardin vous regarde-t-il donc?

Mais les frères la prirent par les deux bras et la menèrent de parterre en parterre, de terrasse en terrasse, et la forcèrent de cultiver à leur guise, et non autrement.

Elle fronça bien les sourcils, elle eut bien des larmes de colère dans les yeux, mais rien n'y fit; les frères plus forts voulaient humilier son orgueil, ils la serraient brutalement de leurs mains de fer, faisaient sonner leurs éperons et la men..çaient de nouvelles chaînes.

Enfin le pénible travail fut achevé, Puiu put alors se secouer librement; elle courut dans les

montagnes où personne ne pouvait la voir et se jeta en pleurant sur la terre.

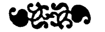
— O mère! mère! s'écria-t-elle, comme tu es mauvaise pour moi! Tu m'as donné un cœur brûlant, des idées élevées et un délicieux jardin, mais des bras trop faibles! La honte et l'humiliation seront toujours mon lot. Si tu voulais me laisser mourir, pourquoi donc m'as-tu créée?

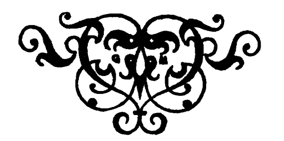
Alors des profondeurs monta de nouveau, grave et solennelle, cette réponse :

— Ne t'ai-je pas jusqu'ici protégée? Crois-tu donc que ce soit en vain que je t'ai donné une si grande beauté et des pensées si ardentes! Tu vivras et prospèreras, pleine de force et de dignité, et tout l'univers se réjouira de l'abondance de tes fruits!

Puiu se releva et regarda au loin; dans ses yeux rêveurs se mirait un grand avenir.

FIN.







TABLE

MACON, IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze octobre mil huit cent quatre-vingt-quatre

PAR

PROTAT FRÈRES

POUR

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

A PARIS



05

